

40 PAGES
de bonne lecture



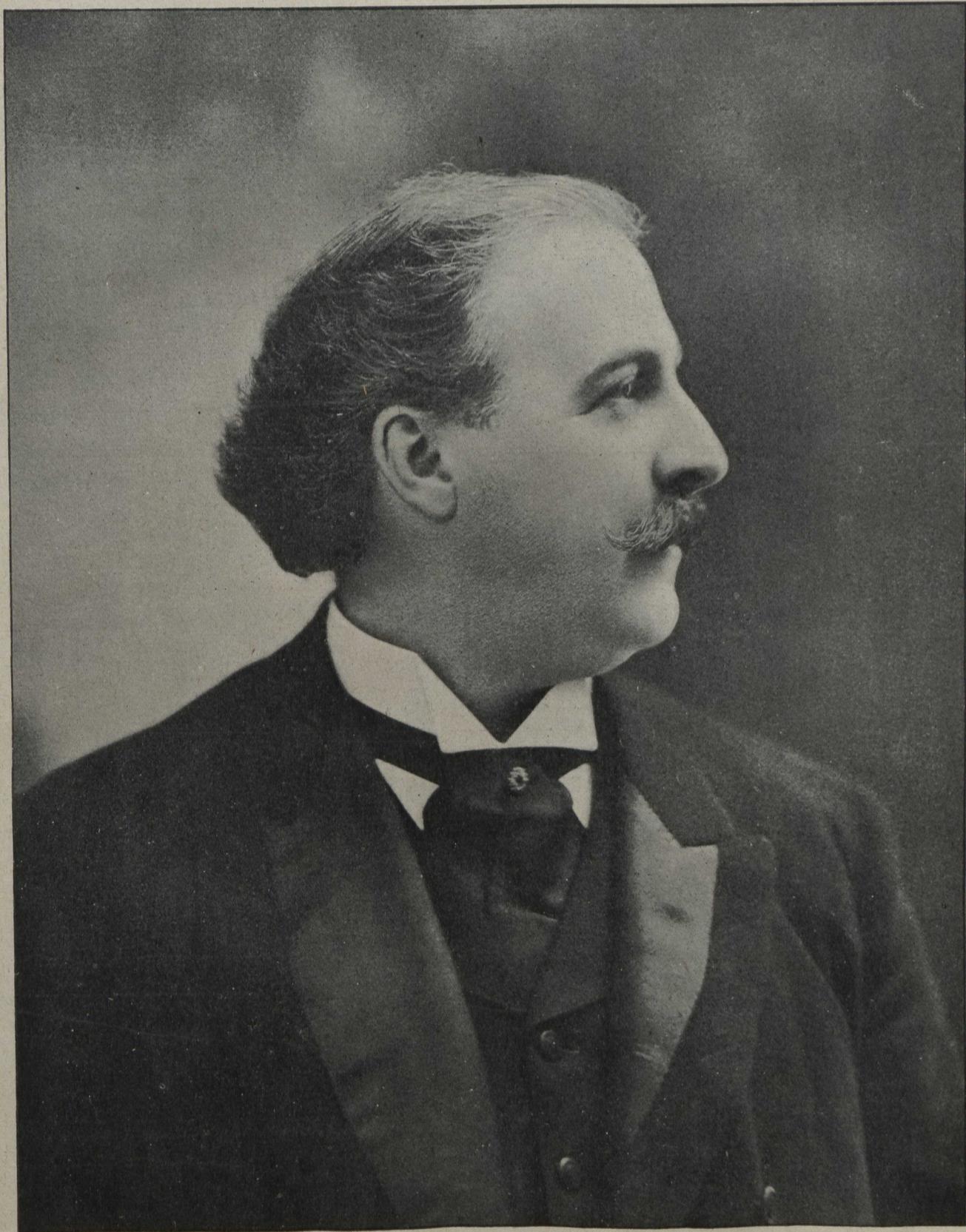
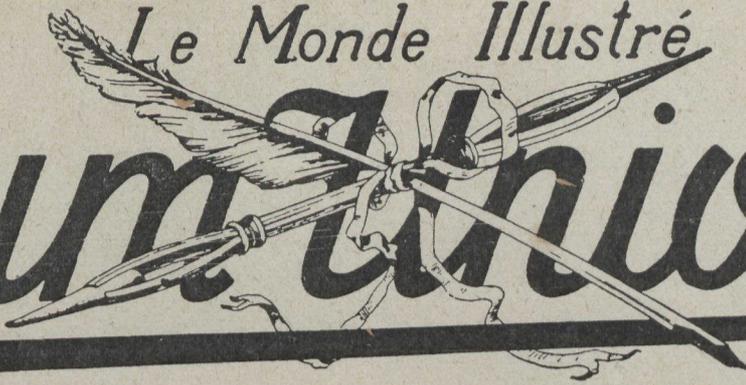
EQUIVALANT A

120 PAGES

d'un Magazine in octavo
DE 15c, 20c ET 25c

Le Monde Illustré

Album Universel



M. ALEXIS CONTANT,

Compositeur Canadien, professeur au Conservatoire National, etc.

Cliché Laprés & Lavergne, 360 rue St-Denis

Les Célèbres CORSETS

D & A

font aussi bien
qu'un fin gant
de kid

Il y a un modèle D & A, qui moule tous les types de formes, s'adaptant à toutes les modes et toilettes.

Les Corsets D & A sont recommandés par les principales maisons de confection.

Le modèle D & A No 266 est un modèle comportant buste élevé, longues hanches. Il est fait de coutil excessivement durable, — drab et blanc. Taille élancée. Dimensions: 18 à 30. Pourvu de délicats lacets en valenciennes et d'insertion de ruban; dessous de manches; il est très populaire à cause des qualités de confort qu'il présente.

Essayez-en un et vous serez convaincue de leur élégance, du confort qu'ils procurent, et de leurs parfaites qualités d'ajustement.



Notre nouveau feuilleton

DANS SON PROCHAIN NUMERO

L'ALBUM UNIVERSEL

commencera la publication d'un ROMAN CANADIEN INEDIT, écrit par un Canadien.

¶ Sensationnelle et locale, l'œuvre mcuvementée dont nous parlons, plaira à notre public, qui a déjà été à même, maintes fois, d'apprécier le talent populaire de l'auteur, dont nous taisons le nom pour le moment.

A BIENTÔT LA SURPRISE DE
cette émouvante lecture.



RICHELIEU & ONTARIO
NAVIGATION
Co



HOTEL TADOUSAC

De Niagara à la Mer

Paquebots palais rapides de Toronto jusqu'aux Mille-Iles. Montréal, Québec, Murray Bay, Tadousac et points sur la fameuse rivière Saguenay.

Le voyage sur la rivière Saguenay est enchanteur et unique

Ecrivez pour plus amples informations à

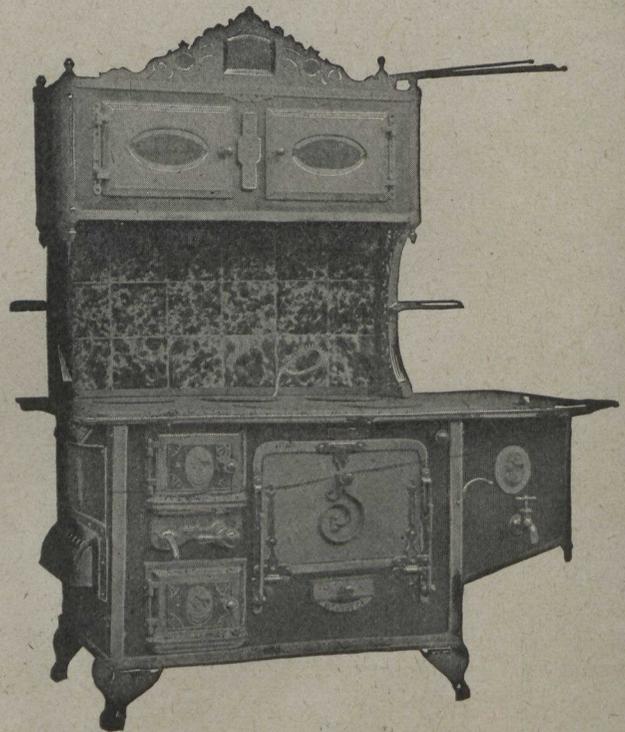
THOS. HENRY,

Gérant du Traffic,
MONTREAL

LE

Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT
LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le NEC PLUS ULTRA des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

496, rue Ste-Catherine Est

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

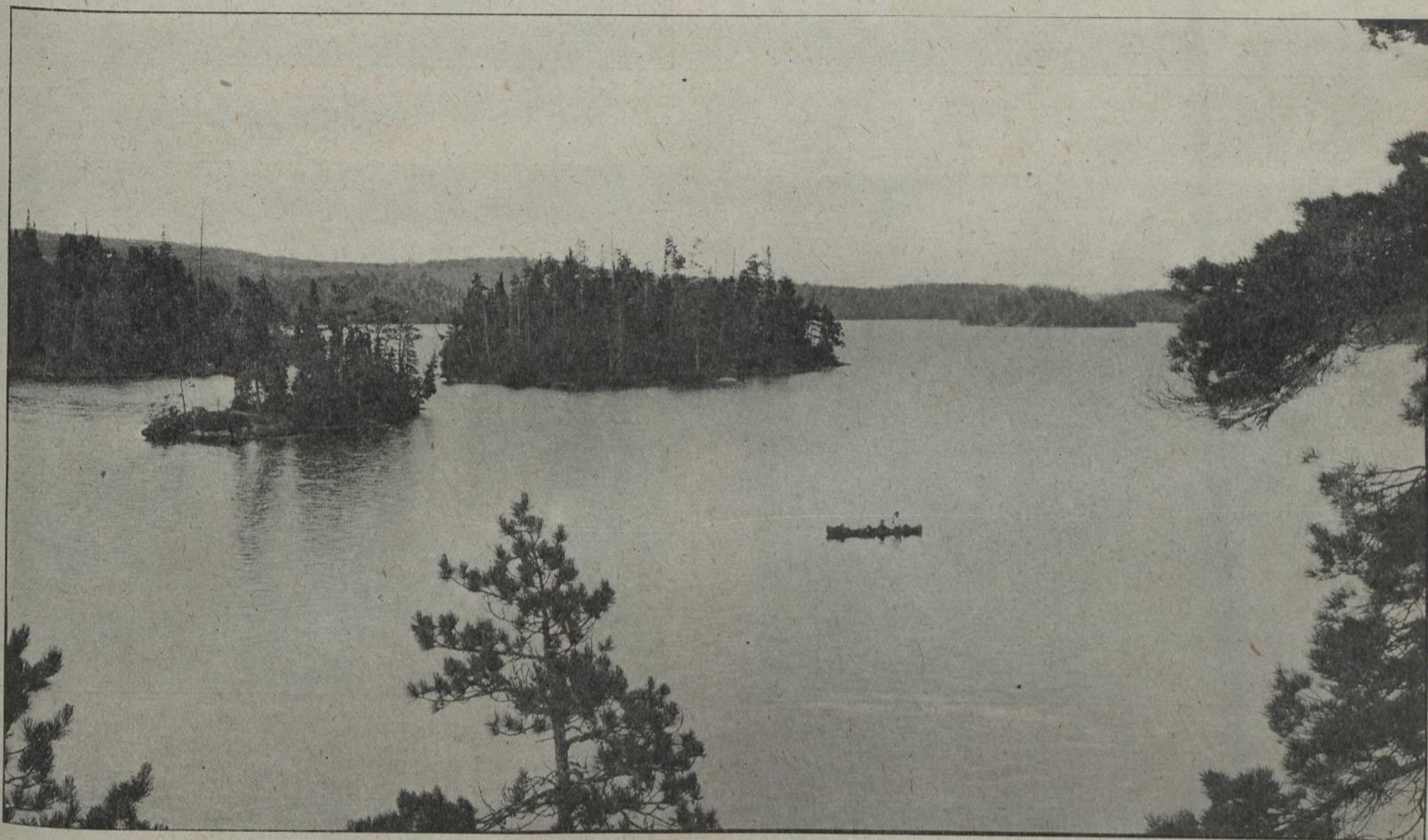
PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

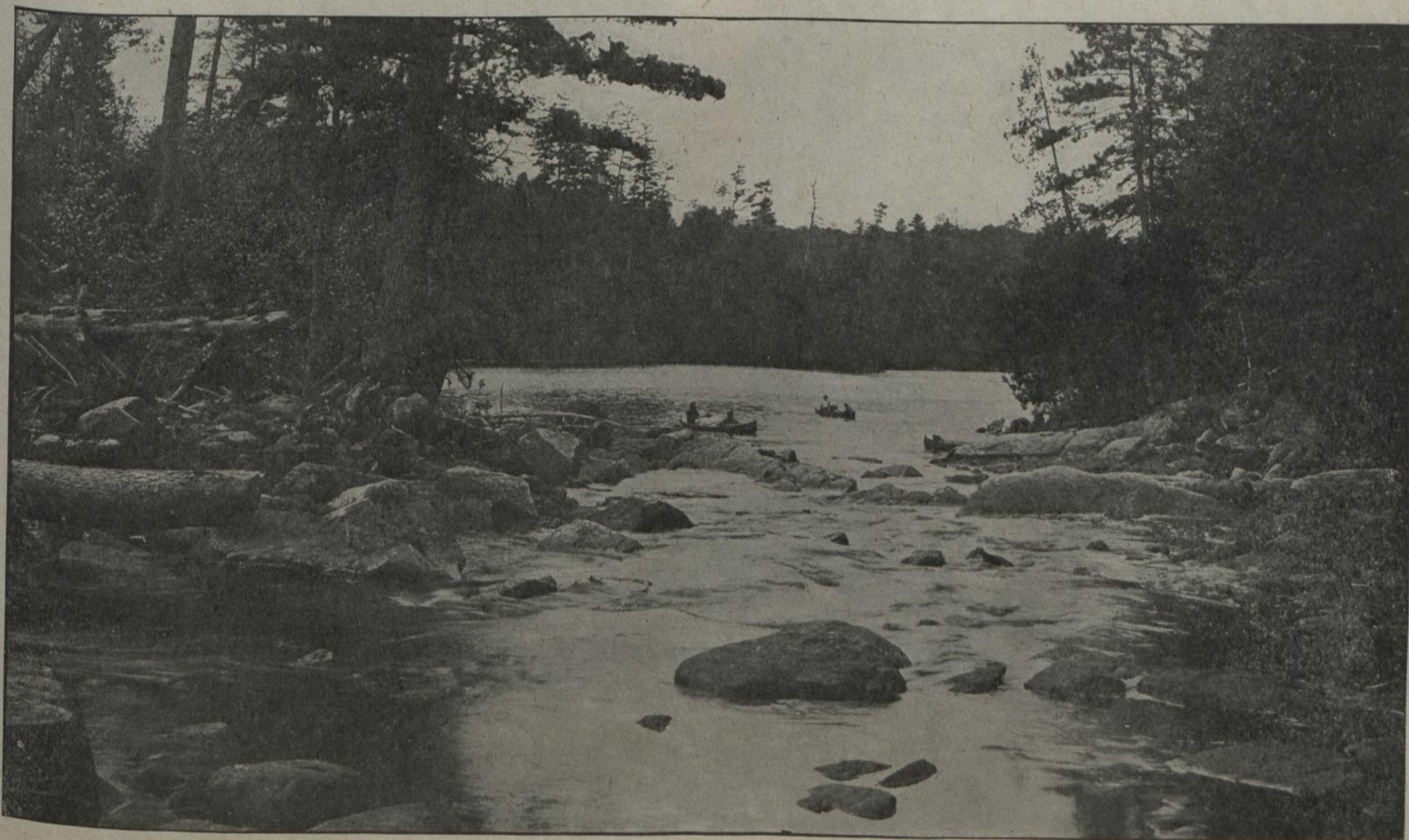
Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



Le lac des îles, du parc National algonquin, province d'Ontario. Ligne du G. T. R.



L'un des coudes de la rivière Petewawa, du parc National algonquin, province d'Ontario. Ligne du G. T. R.

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



EN AFRIQUE SUD—La révolte des indigènes. Notre gravure représente un arrêt des officiers de la police du Natal, sous le commandement du Colonel Mansell, chargé de la répression des rebelles.



EN AFRIQUE SUD—La révolte des indigènes. Le lavage de l'or dans la rivière Insurzi, à proximité de laquelle se sont produites de récentes escarmouches.



EN FRANCE—Ruines romaines découvertes à Paris, au cours des travaux souterrains du Métropolitain.



EN FRANCE—Ruines romaines découvertes à Paris, au cours des travaux souterrains du Métropolitain.



EN ANGLETERRE—Le roi Alphonse XIII d'Espagne et la reine d'Espagne, visitant le camp de Bulford, Salisbury.



EN ANGLETERRE—Le jeune marquis Townshend, dont la séquestration illégale a produit un scandale d'ampleur européenne.



EN ANGLETERRE—L'équipe de "rowing" de l'Université américaine Harvard, allant prendre place aux dernières régates de Putney; où les Harvard furent battus par l'équipe de l'Université anglaise de Cambridge.

Sommaire du N° 1170, 29 septembre 1906

Planches hors texte : Le Canada pittoresque ; nos gravures d'actualité — Choses d'Europe — Plaidoyer pour Montréal, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano — Nouvelle canadienne inédite : Le Wattman, par Marie Le Franc — Le professeur Alexis Contant — Nouvelle canadienne inédite : Le portrait, par F. de Chalot — Curiosités scientifiques et naturelles — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilletons : Le Lac Ontario ; la Fille du Brigand — Musique, chant : Automnales (apaisement), poésie de Fernand Gregh, musique de Jean Ch. Nougues ; Feuille d'Album, par Beethoven — Trois pages humoristiques — La cuisine de madame — A travers le Canada — Les grands musiciens — La fée Carabosse, légende russe, par Léon Chavignaud — Pour les agriculteurs — Américains et Chinois — Variétés, etc., etc.

CHOSSES D'EUROPE

EN FRANCE

Une tentative très sérieuse d'assassinat par les anarchistes internationaux, dirigée contre le président Fallières, a, comme on le sait, raté bel et bien, mais elle n'a pas manqué de jeter la consternation dans les rangs des gouvernants de la France. On se rassure à moitié quand il s'agit de souverains, de rois, ou empereurs, qui sont tous déclarés tyrans dans les harangues de la démagogie française.

Mais s'en prendre aux êtres bienfaisants à l'humanité que couronne la démocratie, voilà qui devient inquiétant. Où mène donc l'anarchisme poussé de l'avant par le socialisme avancé, reconnu, adopté par les hommes du jour en France !

La police déploie tous les efforts pour mettre la main sur les conspirateurs, mais ceux-ci sont légion et trouvent des cachettes de toute sûreté dans les principales villes du monde. Six Italiens et un Espagnol ont été arrêtés à Marseille, où M. Fallières s'était rendu pour visiter la grande exposition coloniale de la France.

Depuis la découverte du complot, les plus grandes précautions sont prises, naturellement, pour protéger la vie du premier magistrat de la république, mais dans les sphères ministérielles on vit dans les alarmes et la terreur, tout comme dans les cours des autocrates qui ont noms Nicolas II et Guillaume. L'anarchie en veut aux têtes de l'autorité publique, qu'elles soient autocratiques ou démocratiques, il n'y a pas d'illusion à entretenir à ce sujet, et la répression de l'anarchisme devrait être aussi bien à l'ordre du jour dans les républiques que dans les monarchies.

Paris rentre en lui-même et déserte les stations balnéaires pour s'en venir à ses théâtres, à ses réceptions et à ses mille "performances" de la société qui en font la ville la plus gaie du monde.

Il paraît bien que la loi du dimanche ne dérange rien, pour cette année, au moins, dans les cafés, les restaurants et les théâtres, patrons et employés devant s'entendre sur un "modus vivendi" qui conviendrait aux affaires des uns et des autres tout en respectant la loi dans sa lettre et dans ses formalités.

Ce qu'on appelle une demi-sensation a été la mise en liberté des Humbert, de Mme Humbert, la "Grande Thérèse" et de Frederic, son mari. Le contraste était frappant entre l'arrestation et le bruit qu'elle souleva, et l'indifférence dans laquelle s'est passée la mise en liberté ordonnée par M. Clémenceau.

La Grande Thérèse, facétieuse comme toujours, a dit qu'en moins d'une semaine elle sera prête à soumettre ses fameux millions à l'inspection !

Les Humbert et les Daurignac avaient été arrêtés à Madrid en décembre 1902. Leur procès, sur accusation de faux et de fraude, se termina par une condamnation, le 22 août 1903, qui leur valut cinq ans d'emprisonnement à dater du 15 novembre 1903.

Pour raisons de santé, apparemment, au

moins, le ministre à décisions, M. Clémenceau abrégé le terme de leur emprisonnement et les rendit au grand air de la liberté.

En même temps que "l'affaire" Dreyfus, le procès Humbert fut la grande sensation qui émut toute la France, pénétrant dans le domaine de la politique, alimentant les passions des partis, comptant des tenants "pro et contra", aussi violents que s'il se fut agi des congrégations religieuses ou de tout ce qu'on a pu imaginer pour diviser et aigrir des esprits français. La Grande Thérèse surtout se créa des sympathies aussi chaudes et aussi sincères que le duc d'Orléans ou le prétendant bonapartiste peut en posséder.

Quel paquet de nerfs que ce pays de France où le procès d'un escroc ou d'un traître prend des proportions d'une affaire d'Etat et peut aussi bien que les causes les plus sacrées de la patrie conduire à des frictions intérieures qui confinent elles-mêmes à la guerre civile.

* * *

La pièce d'un sou et celle de deux sous qui sont semblables à notre cent et à notre deux cents, moins les effigies, vont disparaître au mois de décembre pour faire place au sou et au double sou de nickel, beaucoup moins encombrant que les pièces actuellement en cours. On suit en cela l'exemple de la modeste Suisse et ça n'est pas trop tôt. Nous pourrions en faire autant dans ce Canada nôtre, ouvert à toutes les réformes, sans que personne n'ait à se plaindre !

* * *

Un évêque aurait, le 3 de septembre, à la veille de la réunion des représentants de l'épiscopat français, décrit comme suit l'état d'âme de ses collègues appelés à statuer sur la réorganisation de l'Eglise de France après l'encyclique du Saint-Père :

"Je suis, et mes collègues sont, je le crois, pleins de tristesse et d'angoisse devant les responsabilités assumées. Ne nous trouvons-nous pas en présence d'une véritable reconstruction de l'Eglise de France, pour employer le terme dont Taine s'est servi en parlant du Concordat ?

"Cette expression du célèbre historien s'applique très rigoureusement à la situation présente. Depuis le premier Concordat passé par François Ier, nous avons vécu dans un moule établissant le plus exactement possible les rapports de l'Eglise et de l'Etat. Mariage de raison plus que d'amour ! Aujourd'hui, le divorce est prononcé, l'Etat ne connaît plus l'Eglise ; non seulement il ne la connaît plus, mais il la traite plus durement qu'une répudiée. Après l'avoir chassée, il veut s'occuper d'elle encore, lui fixer sa vie heure par heure ; il a la prétention d'entraver sa liberté, de lui refuser cette indépendance à laquelle sa situation nouvelle semble lui donner droit.

"Abusant de la puissance que lui donne sa force matérielle, l'Etat crée arbitrairement des entraves et semble dire à l'Eglise : "Tu vivras comme cela, ou tu ne vivras pas".

"Et c'est dans une situation si anormale au point de vue du droit des gens et du droit commun que l'Eglise doit s'organiser, continuer son culte, ses oeuvres, se créer ce moule extérieur sans lequel il lui est impossible de vivre, obligée qu'elle est de vivre en contact avec tous, ses enfants, la société, et malgré tout le pouvoir établi."

* * *

Sous le titre : "L'organisation du Culte" — l'"Echo de Paris" publie le règlement que doit imposer Mgr le Camus, évêque de la Rochelle, pour assurer le budget de son diocèse et y réorganiser le culte catholique. Cette pièce est d'un haut intérêt et nous serions bien surpris qu'elle ne servît pas de modèle ou au moins de base, à des règlements analogues qui contiendront les sanctions volontaires au maintien des oeuvres catholiques dans notre ancienne mère-patrie. Nous publions (page 746) ce document qui montre de la façon la plus claire, la terrible situation où la séparation place les fidèles, les évêques et l'Etat même.

Il n'y a pas grand religion, il n'y a presque pas de foi, parmi 30 à 33 millions de Français. Taine, n'admettant guère comme de vrais pratiquants que 5,000,000 sur 38,000,000, chiffre peut-être inférieur à la vérité. Mais sur 38,000,000 de Français il y a bien — étant déduits les Juifs et les protestants — 35,000,000 de Français qui, par les femmes et les enfants, fréquentent les églises et participent à certains sacrements comme le baptême, la communion —

trop souvent la première et la dernière — le mariage et l'extrême-onction. Or, comment séparer l'ivraie du bon grain et supprimer pour 3,000,000 ce que réclament 35,000,000 de Français ? que va faire l'Etat en cette inextricable conjoncture ?

Les femmes et les enfants sont maîtres dans la famille. Comment fera-t-on pour leur enlever leurs temples, leurs curés, leurs écoles libres ?

Si les finauds de l'Etat qui, enfin, sont acculés au pied du mur par l'homme désarmé du Vatican peuvent sortir de cette impasse, ils montreront plus d'habileté et auront fait preuve de plus de force que les ennemis de l'Eglise depuis son origine, à travers tous les siècles, passant par la toute puissance de Napoléon jusqu'aux jours du Kulturkampf.

EN ALLEMAGNE

On a prétendu que Napoléon Ier et un peu, aussi, son neveu, Napoléon III, jouaient la comédie de victimes de conspirations de complots pour rendre leur gouvernement plus nécessaire et pour justifier les mesures d'ordre intérieur qu'ils arrêtaient dans leur empire. Il est bien vrai que s'ils eurent affaire, en certains cas, à des fumistes ou à des visionnaires inoffensifs, ils faillirent payer de leur vie les attentats dirigés contre leurs personnes.

Peu de souverains modernes ont échappé aux complots des assassins et il n'y a pas jusqu'à Guillaume II qui puisse se flatter de faire exception. Des malins, il est vrai, l'accusent de jouer la comédie pour faire parler davantage de sa personne, du rôle qu'il joue dans la marche du monde, de ce qui pourrait bien arriver si la mort violente ou naturelle venait à le supprimer du nombre des mortels ! etc., etc.

Si c'est là le but visé par le Kaiser, il n'a pas raté son affaire : on a tenu pour fondé le bruit de conspiration montée contre lui et les journalistes d'imagination vive, un peu même dévergondée, sont partis de là pour se livrer à toutes sortes de suppositions sur ce qui suivrait la disparition de l'empereur des Teutons. Il ne s'est agi, ni plus ni moins, pour quelques-uns, que de la revanche française et de l'invasion de l'empire allemand, au lendemain de la mort de son actuel empereur ! !

Mais l'empereur n'est pas mort, car il vit encore, comme dit la chanson. Il n'en est pas moins averti sur ce que l'on pense de lui, en son vivant et après sa mort, ce qui fait que jamais homme ne fut, peut-être, mieux averti. Un homme averti en vaut deux ; dans le cas présent, Guillaume vaut encore mieux que deux hommes, il en vaut trois, peut-être quatre, puisqu'il est averti comme vivant et comme mort.

EN RUSSIE

La mort du général Trepoff est un événement d'une extrême gravité pour la sécurité de la famille impériale et du Tsar lui-même dont il était le garde du corps en même temps que le chef de toute la police de l'empire. A ce dernier titre, il était l'homme le plus détesté des anarchistes et le plus craint de toutes les Russies. Il fut l'objet de cent tentatives d'assassinat, dont trois en une seule semaine.

Le Tsar disait de Trepoff : "Il est l'un des rares hommes sur lesquels je peux compter en toute occasion. Mais il était aussi le rempart de la réaction et il s'employa de toutes ses forces à contrecarrer les projets de réforme de de Witte. A ce point de vue, sa disparition pourra peut-être produire une détente appréciable sur l'esprit de la bureaucratie et pousser à plus de latitude les tenants des libres institutions politiques qu'ils veulent pour la Russie.

* * *

La police a arrêté quatorze révolutionnaires à Peterhof, dont plusieurs étudiants. Parmi les inculpés se trouve un laquais de la cour impériale, ce qui fait croire à un complot contre la vie du Tsar.

* * *

Le comte de Witte nie qu'il ait été l'objet d'une tentative d'assassinat à Soden. La presse américaine, pour la vingtième fois, peut-être, avait, on ne sait pour quelle raison, lancé le canard avec un luxe de détails dont elle est coutumière : un étudiant russe du nom de Rosenberg, armé d'une bombe, d'un revolver et d'un poignard, devait faire le coup et ne pas le manquer, évidemment, avec tant et de telles armes ! "C'est une pure invention," a dit l'ancien premier de Russie.

PLAIDOYER POUR MONTREAL

V

VOIES ET MOYENS

Les journaux, les divers corps publics et bon nombre de citoyens marquants de Montréal discutent les voies et moyens à employer pour nous sortir de l'impasse où nous nous débattons.

Il semble que l'opinion générale serait de demander encore à la propriété foncière les ressources nécessaires à remettre sur ses pieds le budget municipal, quoique beaucoup soient d'avis que la propriété mobilière, les valeurs de bourse devraient être mises à contribution. Le conseil municipal paraît bien décidé — et c'est une décision dont il faut lui savoir gré — de ne pas agir à l'aveugle, de ne pas s'adresser à la fortune des citoyens sans étudier à fond toute la question et surtout sans se rendre bien compte de la situation financière de la cité, de l'état de ses différents services, de l'étendue et de l'urgence de ses besoins tant pour travaux d'entretien que pour constructions nouvelles et permanentes.

Il nous semble qu'on ne saurait apporter trop de soins à l'étude de la situation générale de nos différents services et qu'avant de procéder à fixer l'impôt soit sur une nouvelle assiette, soit en suppléant son déficit par l'augmentation des taxes actuelles, il faut de toute nécessité bien arrêter le cahier des charges que nous aurons à soutenir à titre tant d'entretien annuel que d'entreprises à exécuter. Ces deux chiffres, minutieusement établis, avec pièces justificatives et détaillées à l'appui, il serait possible de classer les travaux et de faire appel au revenu — ce mot étant pris dans l'acceptation que nous donnons pour déterminer la cotisation présente, — pour les frais d'entretien ordinaire, et à la propriété, mobilière et immobilière, pour la dépense des travaux permanents pour lesquels il n'est que juste de taxer l'avenir.

Mais il est une autre préoccupation qui agite l'esprit des citoyens; avant de créer un supplément d'impôts ou de contributions, de quelque nature qu'il soit, sommes-nous bien rassurés sur la compétence des bureaux techniques ou des chefs de service qui auront le soin des dépenses additionnelles? notre administration civique est-elle constituée de telle façon que nous n'allons pas retourner aux errements dont tout le monde se plaint et qui nous ont sûrement coûté, en faux frais, les optimistes disent 25 pour cent et les pessimistes 50 pour cent, au bas mot?

Le patronage, les commissions composées d'échevins qui ne semblent prendre part à leurs délibérations que pour empêcher l'exécution des travaux d'ensemble et ne favoriser que les petits bouts de trottoirs, de chaussées ou d'égoûts, sont au fond de tout notre système et n'offrent aucune garantie de meilleur emploi des taxes nouvelles qu'on veut décider de nous imposer.

Tous les travaux — quelques exceptions sont à peine admissibles — exécutés jusqu'à présent sont mal faits et n'ont que le nom de permanents.

Nous prions nos concitoyens de regarder autour d'eux, d'ouvrir les yeux devant leurs résidences, sur leurs trottoirs, les chaussées des rues sur lesquelles ils habitent; qu'ils se donnent la peine de parcourir ce qu'on appelle nos boulevards, St Denis, St Laurent, Bleury, etc., et ils ne seront pas lents à reconnaître que nous avons raison de signaler ce défaut de notre cuirasse mu-



MADAME HENRIETTE MANKIEWICZ

Lauréate du concours international des Arts de la femme, organisé par le "Gaulois" de Paris, est morte subitement un mois après son succès, au retentissement mondial.

nicipale. Et s'il en va ainsi de nos plus belles artères, de ce que nous appelons le Montréal *chic*, que trouvera-t-on dans les rues de rang secondaire? Il y a bien quelques bouts de bon pavage et de trottoirs approximativement bien posés, dans l'Ouest, mais que sont donc quelques arpents de travaux passables quand on regarde aux sommes énormes que nous avons déboursées pour donner à Montréal une voirie digne d'une ville de 300,000 habitants?

Qui donc s'est enrichi dans l'exécution de ces travaux qui devaient accroître la valeur de nos propriétés et qui, en maints cas — prenez la rue Bleury surtout entre Ste Catherine et Craig — les ont rendues presque inabordable? De fait, nous pouvons marcher des heures dans Montréal, par des trottoirs affreux qui déshonoreraient n'importe quelle petite ville de province et dans les quartiers de l'Ouest même nous voyons des rues, conduisant au superbe parc de la montagne, tellement percées d'ornières et de trous que des chemins de campagne les plus mal tenus sont des perfectionnements à côté de ces voies de la métropole canadienne.

S'il n'est pas possible d'obtenir une confection de nos trottoirs et de nos chaussées mieux conçue, plus sérieusement exécutée, en vue des matériaux employés, de la nature de nos terrains et de la rigueur de nos hivers, de l'infiltration des eaux et du travail des gelées et des dégels, il est bien inutile de songer à des travaux permanents et à demander des sacrifices qui n'auront sûrement pas de meilleurs résultats que les millions dépensés jusqu'à ce jour. Passer notre temps à remplir ce tonneau des Danaïdes qu'est le trésor municipal de Montréal, n'est pas un sport absolument agréable pour les contribuables et si de les voir faire peut contribuer au bonheur de notre municipalité, l'immense majorité trouve mauvaise la plaisanterie et entend, enfin, en avoir pour son argent.

La propriété foncière, dans un siècle où elle ne constitue plus la fortune principale des citoyens est suffisamment taxée pour tout, fins civiles et fins religieuses, pour qu'on songe à frapper à son tour et suivant son importance la propriété mobilière, surtout celle qui s'accumule à des taux d'intérêts que l'on masque sous des voiles quelconques parce qu'on a honte d'en déclarer le chiffre annuel.

Protéger la propriété, lui faire rapporter un revenu considérable, nous dirons même élevé, c'est encourager la belle, la luxueuse construction, c'est par conséquent embellir d'autant une ville.

Mais donner des avantages illimités, nous dirons jusqu'à un certain point, illégitimes, à des compagnies, des trusts qui se rendent maîtres de la cité, de ses rues pour les enlaidir, les déshonorer plutôt par d'ignobles trolleys et des forêts de hideux poteaux, substitués de vivaces plantations forestières dans des villes bien policées, c'est jouer doublement le rôle de dupes à bout de tout chez eux, quand ils comblent d'or ceux qui les exploitent sans merci.

E. Bantel

PROPOS DE MONTREALAIS

Un journal m'apprend que le Conseil municipal de la cité vient d'appeler une consultation.

Le cas est grave comme on le sait, car quand le médecin de la famille ne sait plus où il en est il demande une consultation.

C'est de maladie d'argent que souffre la Cité et ses médecins ordinaires, qu'elle paie par abonnement annuel, pour la traiter, ne savent plus où la bonne femme en est de son physique, et, peut-être, plutôt, de son moral. Ils ne s'accordent pas plus que les autres médecins, excepté sur une chose qui est pour chacun de ne pas se risquer le premier et d'attendre que l'avis à donner vienne de dehors.

La consultation n'a pas encore tenu de séance et ça sera drôle le jour qu'elle en viendra à se consulter.

Le Board of Trade aura la parole, aussi la Chambre de commerce, et, enfin, les rédacteurs en chef des journaux, — ceux, sans doute, qui n'auraient pas encore parlé, comme la Gazette municipale qui ne nous a point mis au courant des opinions échevinales. Quant à ceux des journalistes qui auraient déjà émis leur sentiment, ou communiqué toutes sortes d'expédients au pu-

blic, leurs vues dénotent fort clairement de telles têtes de linottes qu'il serait superflu de les consulter.

Or, en ces temps présents comme en ceux qui approchent, le Board of Trade appelé à opiner dira: nous sommes d'avis que le commerce n'est déjà que trop chargé d'impôts, de contributions et de redevances diverses, vous voulez donc le chasser loin d'ici pour le faire se transplanter chez nos rivaux, à Toronto, à Winnipeg, à Vancouver!

— Il y a du vrai là-dedans, répondront en s'inclinant les médecins de la famille, qu'en pense la Chambre de commerce?

— A peu près la même chose, avec en différence cette légère modification que si le commerce doit être surtaxé, c'est le commerce de gros — plutôt représenté par le Board of Trade — que l'on devrait saigner, et non le détail qui n'en peut mais...

— Et l'industrie?

— Précisément, parlons-en de l'industrie; n'émigre-t-elle pas déjà de Montréal?

— Mais alors c'est donc la transportation municipale — le rédacteur de *La Patrie* sursaute, prête l'oreille et s'assure qu'on a bien dit transportation — les télégraphes, les téléphones et tout ce qu'il y a de poteaux et de toiles métalliques dans nos rues qu'il faut taxer à tour de bras!

Les médecins de famille se regardent interloqués et quelques-uns se chuchotent à l'oreille qu'il vaut mieux laisser crever le malade que de permettre une aussi violente opération. Plutôt mourir que de s'en prendre aux P'tis Chars, le bon père de famille!

Ce sera la fin de la consultation et on se séparera en déclarant qu'il ne reste qu'un moyen de sauver Montréal: couper, tailler, trancher en morceaux la propriété foncière, la réduire en charpie, s'il le faut, pour la vendre en boudin d'andouille et en tirer quelque argent sous le prétexte de nous donner de l'eau, des rues, des trottoirs et des égouts.

C'est ainsi que ça se passe depuis des décades et c'est ainsi qu'aboutira la grande consultation des échevins.

On appellera cette année-ci, fameuse en mille fumisteries, l'année de la grande consultation.

JEAN LINFIRMIER.

Septembre

L'argent de la Parole avec l'or du Silence
Se trouvèrent jetés dans la juste Balance
Où Dieu pèse ce qui fait ombre et ce qui luit:
Dans un plateau le Jour et dans l'autre la Nuit.

La Nuit silencieuse et le Jour plein de bruit,
Ainsi que leurs métaux d'inégale opulence
De la Vierge esquivant l'austère vigilance.
Se firent équilibre aux yeux du Ciel séduit.

Et ce fut l'Equinoxe, où le soleil hésite
A descendre au-dessous de l'ombre parasite
Qui, depuis trois longs mois déjà, ronge ses flancs,

Dans la grappe vermeille enfermant sa lumière,
L'Automne la diffuse en vins rouges ou blancs,
Et Septembre païen a nom Vendémiaire.

Ch. VINCENT.

FEU MADAME CONNEAU

Mme Conneau, née Pasqualini, veuve du médecin préféré de Napoléon III, vient de mourir subitement. Peu d'artistes réunirent comme elle la voix d'un timbre idéal au sentiment formé à l'école des musiciens incomparables: Rossini et Gounod. Chaque année, Mme Conneau se faisait entendre à Monte-Carlo. Feu ma-



dame Conneau était l'amie intime de S. M. l'Impératrice Eugénie, elle laisse un fils le colonel Conneau, officier de grand avenir, et une fille, Mlle M. Conneau. Ajoutons que Mme Conneau, femme du meilleur monde, ne chantait que dans des fêtes de charité.

Echos d'Amérique

AUX ETATS-UNIS.

M. James J. Hill, le magnat des chemins de fer américains, dont nous vous avons déjà entretenu à propos de ses gigantesques projets de voies ferrées canadiennes, et de canaux non moins canadiens, vient de jeter un cri d'alarme dans sa patrie, à l'égard de ce qu'il appelle le mal industriel des États-Unis.



M. James J. Hill, financier et économiste américain.

En effet, ayant porté la parole à St Paul, Minnesota, dans l'enceinte de l'exposition agricole de cet état ; M. Hill, président des lignes "Northern Pacific et Great Northern Railroads", en a profité pour faire part de vues économiques très étendues sinon optimistes.

Selon cet éminent brasseur d'affaires, un mouvement de révolte se produira fatalement chez nos voisins, contre l'industrie et le commerce, considérés à tort comme étant d'exclusives manifestations d'activité, favorables au progrès tel que nous l'entendons, mais contraires à la véritable richesse nationale, dont, par excellence, l'agriculture devrait être la source naturelle.

Et M. Hill est tellement convaincu de ce qu'il avance, qu'il n'hésite pas à dire que, rigoureusement parlant, la science de l'agriculture et ses applications sont presque totalement inconnues aux États-Unis, où le fermier se contente de remuer à peine le sol, pour récolter le plus rapidement possible ce qu'il lui fait produire, quitte à l'appauvrir par trop vite. En outre, dans un avenir peu éloigné, les ressources métallurgiques et carbonifères feraient défaut aux américains, dont le nombre doublera d'ici un demi-siècle. Mais laissons la parole à M. Hill lui-même : "Dans quarante-quatre ans, dit l'orateur, nous aurons à satisfaire aux besoins de plus de deux cent millions de citoyens. Dans moins de vingt ans, la république comptera 130,000,000 de sujets. Comment, et où, pourra-t-on employer cette humanité que verra la génération qui grandit en ce moment ?..."

"En 1950, en tant qu'il s'agit de nos propres ressources, la production du fer fera défaut. Pour les besoins d'une population de 200,000,000 d'individus, la production du plus vil des métaux sera si petite, qu'il acquerra alors une préciosité notable, aucun autre métal ne pouvant, tous comptes faits, le remplacer avantageusement. Alors, nos manufactures, toutes nos industries, qui dépendent du fer à bon marché, souffriront sérieusement de sa rareté. Rien, hélas ! n'est entrepris pour pallier cette sombre et prochaine perspective.

"Actuellement, il n'est cultivé que la moitié des terres de propriété privée, et cette culture ne produit même pas la moitié de ce que pourrait produire la terre, sans qu'elle perdît ses qualités de fertilité. Pourtant, la dilapidation de notre trésor foncier s'est tellement poursuivie, qu'elle se fait plus sentir que si le sol eût été convenablement exploité pendant cinq siècles. Excepté dans des cas isolés et particuliers, il est fait aux États-Unis fort peu de culture intensive. Chaque année, on y épuise la richesse des terres, dont on épuise la fertilité par l'emploi de procédés de production rapide. Or, quand cent millions de nouveaux Américains fouleront ce pays, comment s'y nourriront-ils, comment pourront-ils y vivre ?

"Toute ferme bien tenue devrait acquérir de la valeur avec les années, il n'en est pas ainsi. De 1880 à 1900, la valeur totale des fermes, (compréhendant améliorations et constructions), a

diminué dans tous les états de la Nouvelle-Angleterre et du centre des États-Unis, exception faite pour le Massachusset. Effectivement la valeur foncière rurale de ces états, durant les dites vingt années a diminué de \$300,000,000. Jusqu'aux régions fertiles de l'Ohio qui ont subi une diminution de valeur de \$60,000,000. Quant aux terres nouvelles de l'ouest, qui produisaient naguère de vingt à trente boisseaux de blé à l'acre, elles n'en produisent plus que de douze à vingt.

"Dans nos manufactures, nous en sommes à considérer si soigneusement les petites économies, que la fraction d'un sou, que l'utilisation de sous-produits anciennement jetés au rebut, font les différences qui distinguent les bénéfices de la banqueroute. En fait d'agriculture, nous nous contentons d'un petit rapport d'où résulte la prompte détérioration du sol. Nous nous contentons d'une moyenne nationale de \$11.38 à l'acre, tandis que les champs perdent continuellement de leur valeur ; tandis que nous pourrions doubler ou tripler un tel revenu... Or, s'il était découvert un procédé pour extraire des métaux pouvant assurer au pays un profit annuel de \$1,000,000,000, nous ne parlerions pas d'autre chose. Cependant, ce beau résultat ne serait qu'une bagatelle en comparaison du développement agricole qu'offrent les États-Unis."

On le voit, M. Hill aime à jongler avec des chiffres imposants, il n'empêche qu'il a apparemment raison, et que, dans notre province de Québec, dans notre vaste Dominion, appelé lui aussi à devenir très peuplé, on pourrait, on devrait, tirer profit des sages remarques faites par M. Hill. Car, au Canada, ou du moins dans d'aucunes de ses parties, se manifeste déjà le mal de l'industrie à outrance.

LA REVOLUTION CUBAINE

Par une lettre ouverte adressée au ministre cubain à Washington, lettre très sage et très ferme à la fois, le président Roosevelt a donné tout récemment une admirable leçon de civisme aux citoyens, de toutes factions, de la perle des Antilles. Même, comme le bon M. "Teddy" ne mâche pas ses paternels conseils, tout en affirmant qu'il veut le bien de la jeune république insulaire, il annonce sans ambages que, si l'anarchie doit y fleurir, les États-Unis pourraient bien n'en point tolérer le néfaste épandissement. Et, pour mieux accentuer ce langage, il dépêche à Cuba plusieurs navires de guerre, dont l'un d'eux porte le ministre de la guerre américain, M. Taft, et le sous-secrétaire d'Etat, M. Bacon, ces messieurs ayant pour mission de faire entendre raison au président Palma et à ses adversaires. D'où des dépêches tendant à faire croire que les politiciens cubains sont disposés à l'entente. Quant aux politiciens, il est vrai, ils sentent le danger qui menace leur pays et il se pourrait bien qu'ils soient en faveur de la conciliation ; mais, malheureusement, ils ont déchaîné les instincts mauvais d'une foule de leurs partisans de bas étage qui, peut-être, seront cause de calamités irréparables.

Comme nous écrivons ces lignes, et malgré la présence de vaisseaux américains dans les eaux cubaines, on dit que 3,000 insurgés marchent sur la Havane, attendant les ordres du général Pino Guerra, pour attaquer la capitale, et que Cienfuegos est assiégé par des guérillas. L'avenir est gros de conséquences, et Cuba marche au suicide, comme le faisait remarquer dernièrement la presse parisienne. Combien durerait la paix, si M. Palma quittait la présidence (ce dont il est question), il est difficile de le prévoir. Pour notre part, nous serions étonné, si l'on supposait que le calme puisse durer indéfiniment à Cuba, tant nous tenons pour mobile et porté aux excès, à la rébellion, l'élément cubain. L'Espagne sait à quoi s'en tenir sur ce chapitre, elle, qui, pendant des siècles, l'apprit en versant le meilleur de son sang. Aussi, doutons-nous du succès des Américains qu'ils maintiennent leur platonique protectorat actuel sur la grande île ou qu'ils s'en emparent. C'est pourquoi nous paraît diplomatiquement humoristique la caricature du "Punch" de Londres, que nous reproduisons ici. Après avoir pleuré, l'Espagne peut rire un brin, de voir l'oncle Sam se brûler les doigts à un cigare dont les inoubliables et cuisantes brûlures motivent encore des duels entre les enfants d'Aragon, de Castille, ou d'Andalousie, qui se reprochent mutuellement de n'avoir pas su défendre la dernière des colonies espagnoles d'Amérique.

AU CANADA.

Le troisième centenaire de la fondation de Québec, qui sera fêté en 1908, fait couler des flots d'encre, et, d'ors et déjà on élabore des programmes, on esquisse des costumes évocateurs du passé. Un monsieur de Fronsac, vicomte, et officier britannique, qui se réclame d'ancêtres français, tient, paraît-il, en la circonstance, à voir venir à Québec, les descendants des anciens seigneurs qui fondèrent, qui développèrent le Canada-français. L'idée a du bon et, si on le suit à la lettre, elle donnera un cachet d'archaïsme pittoresque aux célébrations que l'on projette.

Tout, d'ailleurs, semble devoir contribuer au succès du troisième centenaire de Québec, Français et Anglais s'unissant pour donner le lustre qu'il convient à la commémoration de la fondation d'une ville à l'histoire unique. D'une ville d'où la civilisation rayonna sur ce continent.

Toujours impartial et bien avisé, notre confrère le "Witness", que nous avons le plaisir de citer l'autre jour dans un ordre d'idées favorable à l'harmonie des races prépondérantes en ce pays, fait appel au bon vouloir des descendants d'Albion, leur rappelant les nombreux titres dont s'enorgueillit Québec, et souhaitant que les Canadiens, sans distinction d'origine, de race, ou de religion, s'associent pour glorifier la ville mère du Canada.

Souvent ce pays a été cité en exemple par les Européens, comme milieu exceptionnel où deux races bien distinctes vivent en paix à côté l'une de l'autre, s'estimant et se respectant réciproquement. Puissent les fêtes de Québec montrer une fois de plus l'évidence de ce louable état de choses. Evidente d'autant plus agréable à exalter que grâce à elle se préparent les destinées enviables de notre Confédération.

Puisque nous parlons de Québec, nous signalerons le congrès des américanistes qui s'y est tenu mi-septembre courant. Ce congrès, composé de savants épris des choses de ce continent, a été aussi brillant et aussi intéressant que possible. Outre nos archéologues, s'y trouvaient les délégués du Mexique, de l'Allemagne, de la France, etc. Présidé et ouvert par Sir L. A. Jetté, lieutenant-gouverneur de cette province, le congrès des Américanistes a touché maints sujets techniques du plus haut intérêt. Les ruines des vieilles cités mexicaines et de l'Amérique centrale ont spécialement captivé l'attention des



Vieilles marques de cigares pour nouveaux clients.

L'Espagne à l'oncle Sam. — "Excusez mon sourire, je sais ce que valent ces cigares!"

du "Punch" de Londres.

congressistes, certains travaux ayant évoqué magistralement les civilisations autochtones américaines, dont la disparition remonte à la nuit des temps.

De ces récentes communications, il ressort que le Nouveau-Monde est peut-être le plus vieux des deux. Encore une légende qui s'en va, après une existence de quatre siècles. La prochaine réunion du congrès des Américanistes, (où cette année, a particulièrement brillé le savant modeste et supérieur qu'est notre éminent concitoyen Mgr Laflamme, de l'université de Québec), sera tenue à Vienne en 1908.

L. d'ORNANO.

Nouvelle canadienne
inédite

LE PORTRAIT

Par
F. de CHALOT

C'ÉTAIT au déclin d'une de ces radieuses journées d'été, comme seules en connaissent nos campagnes canadiennes. A la chaleur excessive des premières heures de l'après-midi succédait une demi-température moite et délicieuse, tempérée encore par une légère brise qui doucement jetait à travers les feuilles à peine frissonnantes et apportait par bouffées les senteurs parfumées des géraniums et des roses, mêlées parfois aux émanations plus violentes des fleurs d'un seringa aux capricieux contours.

Assis sur une chaise rustique, au seuil de la petite tonnelle aux épais rideaux de glycines onduleuses qui occupait le fond du modeste jardin de son presbytère, monsieur le curé de St Pamphile récitait à voix basse son bréviaire.

L'abbé de Chevilly pouvait avoir quarante ans, peut-être moins, peut-être aussi bien davantage. Bien subtil eût été celui qui eût su préciser son âge. Il était de ces physionomies modèles et sensibles, désespoir des peintres et des sculpteurs, qui, sous l'empire d'une émotion même légère, d'un souvenir triste ou joyeux, d'une impression de moment, se transforment en quelques secondes au point de devenir méconnaissables. Dans son visage, les traits, quoique fins et réguliers, n'étaient rien; l'expression était tout.

Qui était-il? D'où venait-il? Quelle avait été son existence passée?

Sur ce chapitre, les plus curieuses d'entre les vieilles filles de la paroisse n'en étaient pas plus avancées, après trois années d'investigations et de manœuvres dignes de Peaux-Rouges cherchant la piste de l'ennemi, qu'au jour où Monseigneur de Joliette l'avait officiellement mis en possession de la cure de St Pamphile en remplacement du défunt abbé Barrette. A son accent, toutefois, il leur avait été facile de reconnaître en lui un Français du "vieux pays". Puis il avait certaines manières douces, distinguées sans prétention, affectueuses sans familiarité qui révélaient une éducation tout à fait supérieure, ce qui n'était pas d'ailleurs sans flatter les bonnes ouailles, toutes fières d'avoir un curé si "monsieur". Mais si les allures de haut ton chatouillaient agréablement leur vanité, sa bonté et surtout son inépuisable charité, lui avaient conquis tous les cœurs. Riche, il était sans doute, à en juger par ses aumônes, aussi abondantes que discrètes, mais pour les autres, car, pour lui-même, il vivait avec une simplicité toute primitive dans sa maisonnette, en compagnie d'une vieille servante, amplement en règle avec les prescriptions canoniques sur l'âge exigé pour les domestiques féminins, grognonne, maussade, et par qui il se laissait conduire comme un enfant, inconscient des détails d'intérieur, souvent triste, grave, comme poursuivant quelque idée lointaine et mystérieuse, qui sait, peut-être un souvenir.

L'abbé de Chevilly poursuivait paisiblement sa récitation de l'office du soir, tout entier absorbé dans cette réconfortante et saine lecture, si variée chaque jour, et qui n'était point pour lui l'accomplissement d'un devoir austère, mais une véritable et intense jouissance de l'âme, comme elle l'est pour tous ceux qui, à travers la lettre parfois ingrate savent pénétrer l'enseignement profond et les consolations sans bornes qu'elle renferme.

Brusquement, une voix aigrelette et pointue vint interrompre sa méditation.

— "Monsieur le curé, criait, la vieille bonne, monsieur le curé, venez vite..."

— "Qu'y a-t-il, ma bonne Justine?" répondit doucement l'abbé en levant la tête.

— "C'est une visite pour vous, une belle dame qui est là en voiture avec une belle petite fille blonde et bichonnée comme un St Jean-Baptiste, et qu'elle dit qu'elle veut vous voir,

et pis que j'cré ben que c'est les nouvelles dames qui ont acheté le manoir de feu M. Olivette, et pis que..."

— Bien, bien, Justine. Faites entrer ces dames dans le salon et dites-leur que je viens à l'instant".

Et l'abbé refermant son bréviaire, se leva, tapota légèrement les plis de sa soutane fripée par les angles de la chaise rustique et se dirigea lentement vers la maison.

Lorsqu'il entra dans le salon, ou plutôt dans l'unique pièce qui lui servait à la fois de salon, de salle à manger et de cabinet de travail, une dame était déjà là, assise, jeune encore, grande, élancée, le visage à demi-caché par une épaisse voilette destinée à le protéger à la fois du soleil et de la poussière, et de mise très simple, quoique fort élégante. Aussitôt elle se leva, et comme, tout en s'inclinant, le prêtre semblait du regard chercher quelque chose autour de lui :

"La seconde visiteuse est encore absente,



Il s'agenouilla sur le prie-Dieu...

monsieur le curé," dit-elle en souriant. C'est ma petite fille. Je l'ai laissée dans la voiture, car avant de vous la présenter, je voudrais vous entretenir seul à seul pendant quelques instants. Mais, d'abord, excusez mon étourderie, j'oublie de me présenter moi-même", et, s'inclinant gracieusement, "madame Rodolphe Dubé, de Joliette".

Tout cela avait été dit sans affectation, sans pose, avec une aisance et une grâce qui dénotaient une parfaite habitude du monde et de ses usages.

"Soyez la bienvenue, madame, répondit l'abbé de Chevilly, en approchant de la jeune femme l'un des inconfortables fauteuils d'osier qui ornaient le salon. "En quoi puis-je vous être agréable?"

— Mieux que cela, monsieur le curé; c'est un véritable service que je viens vous demander.

— Je suis tout à votre disposition dans la faible mesure de mes moyens.

— Voici donc la chose. Monsieur Dubé, mon mari, qui est juge au tribunal de Joliette, vient d'acheter la propriété de feu M. Olivette. Nous devons tous trois y passer les vacances, lui, moi et ma petite Fleurange, qui vient d'accomplir sa dixième année (une grande personne déjà, comme vous voyez).

L'enfant a toujours été de santé délicate, il nous a fallu lui éviter avec soin les moindres occasions de fatigue, ce qui fait qu'à l'heure présente, contrainte de sacrifier les études de tous genres, elle se trouve fort ignorante de ce

que les fillettes de son âge connaissent depuis longtemps. Jusqu'ici, le mal ne serait pas grand; mais ce qui est plus sérieux, c'est que son instruction religieuse a dû, elle aussi, être fortement abrégée. Comme d'autre part l'époque s'avance à grands pas de sa première communion, je suis venue vous demander, monsieur le curé, si, pendant les quelques mois que nous allons passer à Saint Pamphile, vous consentiriez à la recevoir de temps en temps au presbytère. Là, dans quelques causeries familières, au milieu de cette calme atmosphère, de ces fleurs, de cette nature paisible et riante, il vous serait aisé, me semble-t-il, d'ouvrir cette jeune âme toute naïve et toute tendre à la connaissance des mystères de notre religion, de la diriger à travers les difficultés des débuts, de lui donner enfin l'empreinte ineffaçable de la foi qui, plus tard, sera son plus fidèle soutien dans l'existence... Oh! je sais bien que c'est une grave et étrange demande que je vous adresse là. Vous allez me répondre: que ne

l'envoyez-vous au catholicisme comme les autres enfants? Non, monsieur le curé, cela n'est pas possible, elle se sentirait ensermée, étouffée par cet enseignement trop précis et trop froid pour une petite plante de serre chaude comme elle. Elle n'y verrait que la leçon à apprendre; elle l'apprendrait; mais les lèvres seules parleraient; le cœur, le cerveau resteraient fermés, et c'est ce que je ne veux pas, car les mots s'envolent, mais les impressions, surtout celles de l'enfance, ne s'oublient jamais.

Et maintenant, monsieur le curé, je ne dis pas, "comprenez-vous, mais excusez-vous la bizarrerie de ma demande, de la demande d'une mère qui vous prie pour son enfant?..."

...L'abbé de Chevilly restait silencieux, son regard semblait errer au loin, dans le vague, comme à la poursuite de quelque idée fugitive. Il demeura ainsi songeur pendant quelques instants.

— "La tâche est lourde, madame, dit-il enfin d'une voix grave, que vous m'imposez. Mais puisque vous estimez que je puis aider quelque peu à former cette jeune intelligence dans le bon et le bien, je suis prêt à faire de mon mieux, vous pouvez m'amener l'enfant."

— "Oh! merci! merci! monsieur le curé," et d'un bond madame Dubé courait vers la porte :

"Fleurange! viens vite!"

Et tout aussitôt elle rentrait, tenant par la main une délicieuse petite blondinette aux cheveux d'or, aux grands yeux clairs et étonnés. "Monsieur le curé, dit-elle avec une gravité comique, "j'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Fleurange Dubé, votre nouvelle... Mais, grand Dieu! qu'avez-vous? qu'y a-t-il?..."

...L'abbé de Chevilly était subitement devenu d'une pâleur de mort; ses traits se contractaient comme sous l'impression d'une atroce souffrance.

... "Vous chancelez? Vous vous trouvez mal? Il faut du secours. Je vais appeler..."

— "Non, non, personne, n'appellez personne," cria le prêtre avec un effort. Puis, plus doucement, "ce n'est rien... rassurez-vous... un simple étourdissement... la chaleur excessive, sans doute... je suis déjà mieux..." et avec un douloureux sourire, il ajouta :

"Excusez-moi de vous quitter si brusquement aujourd'hui... Une autre fois... demain, si vous voulez... nous causerons plus longuement. Mais en ce moment... je serais vraiment incapable... Encore pardon. Justine! Justine!... veuillez reconduire madame Dubé..."

...Le roulement de la voiture s'éloignait peu à peu, bientôt disparaissait tout à fait.

Alors le prêtre se dirigea lentement vers une petite bibliothèque aux panneaux grillagés garnis de rideaux à plis en lustrine verte. Il l'ouvrit, en retira quelques volumes qu'il posa

sur la tablette, près de son bréviaire. Dans le fond apparut un cadre de bronze ciselé surmonté d'un écusson armorié et d'une couronne. Dans ce cadre était une photographie coloriée déjà pâlie par le temps, mais où l'on distinguait encore aisément un groupe composé de trois personnages.

Le premier, à gauche, debout, était un homme de haute stature, en grand uniforme d'officier de cavalerie, et qui, chose singulière, en dépit de sa longue moustache blonde et de son allure énergique, presque violente, ressemblait d'une étrange façon au doux et charitable curé de Saint-Pamphile. Près de lui était assise une jeune femme d'une beauté grave, aux regards d'une expression mélancolique, presque souffrante, comme si quelque douloureuse et obsédante pensée dût venir à tout instant hanter son esprit, tandis que la tête appuyée sur son épaule, une frêle et mignonne fillette aux che-

veux d'un blond exquis serrait tendrement la main de sa mère entre ses petits doigts fuselés, toute souriante et toute heureuse de tendresse et de joie de vivre. Et cette enfant, c'était l'image vivante, le "double" d'une précision incroyable et inouïe de la petite Fleurange Dabé...

Le prêtre contemplait le portrait en silence, pâle, les traits crispés par une affreuse douleur, et, tout à coup, vaincu enfin par la souffrance, il sentit ses forces l'abandonner, ses nerfs se détendre, incapables de supporter plus longtemps l'effort : deux grosses larmes coulèrent lentement sur ses joues, tombèrent en s'écrasant avec un bruit mat sur le maroquin du bréviaire. C'était le suprême tribut à la faiblesse humaine, l'ultime souvenir aux chers disparus, l'adieu sans retour à tout ce qui fut jadis son bonheur et sa vie qu'adressait avec elles celui qui, dans le monde, s'appelait le comte Armand

Louis de Longpré de Chevilly, capitaine au 25e régiment de cuirassiers, l'héritier d'un des plus illustres noms et des plus immenses fortunes qui furent jamais dans la vieille France...

...Et le fier gentilhomme, devenu aujourd'hui l'humble prêtre de campagne, referma doucement l'armoire, enfouissant, une fois pour toujours, les derniers vestiges d'une existence pour laquelle il était mort désormais. Puis, simplement, il s'agenouilla sur le prie-Dieu de paille tressée, et, la tête levée vers le crucifix d'ivoire qui étendait ses bras au-dessus de lui, il pria, peut-être avec plus de ferveur encore que de coutume, bénissant le Dieu des miséricordes infinies qui donna à l'homme la force de supporter les plus douloureuses épreuves et les tristesses qu'on eût crues à jamais inconsolables.

F. de CHALOT.

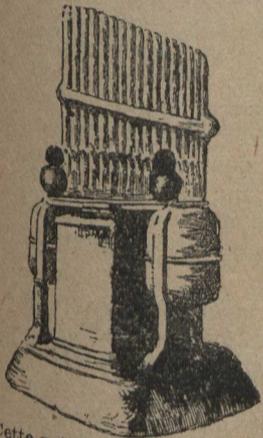
Ottawa, 12 septembre 1906.

Curiosités scientifiques et naturelles

Un Orgue Assyrien

L'orgue d'église n'est pas considéré, en général, d'une extrême ancienneté. Henryk Sienkiewicz, qui est un érudit, en parle dans un de ses romans, qu'il a placé vers 1350, comme d'une chose nouvelle, et dont chacun se montrait émerveillé.

Cependant, si l'on en croit d'autres documents, l'orgue à tuyaux aurait été connu dans des temps beaucoup plus reculés. Voici une terre cuite assyrienne, étonnamment bien conservée, et à qui les savants attribuent une existence d'au moins deux mille ans.



Cette poterie qui représente un orgue date de plus de 2,000 ans.

C'est dire qu'elle avait été confectionnée avant le commencement de l'ère chrétienne.

Elle représente, à n'en pas douter, un orgue, à vent et à eau. Et ce qu'il y a de plus

curieux, c'est que l'instrument dont ce souvenir est la copie n'avait absolument rien de primitif, malgré son antiquité. On y remarque, comme sur les orgues actuels, des tuyaux de longueurs graduées, des registres et des planches d'harmonie. On remarque aussi, de chaque côté, de grandes outres qui devaient contenir l'air ou l'eau destinés à actionner l'appareil.

Il faudrait donc admettre que les Assyriens ont connu le grand orgue bien avant les nations qui se considéraient, en 1350, comme tenant la tête de la civilisation.

Ce n'est pas impossible.

L'animal le plus âgé du monde. — Une tortue de quatre siècles

Drake, le pacifique et vénérable Drake, vient de mourir. Vous vous demandez peut-être quel était ce personnage ? Drake était une tortue gigantesque de l'espèce "Testudo abing doni" qui vivait dans le jardin zoologique de Londres et qui passait pour être l'habitant le plus vieux de notre planète. Elle comptait environ quatre cents ans d'âge.

Cette tortue fut capturée aux îles Salapagos vers la fin du XVIIIe siècle, et on observa que sa carapace portait, gravée à la pointe d'un couteau, une



Drake passait plusieurs jours dans une immobilité complète.

date dont les deux premiers chiffres seulement étaient lisibles : 16... On déduisit de cela que l'animal avait déjà été capturé un siècle auparavant,

mais qu'il était parvenu à s'échapper. En supposant qu'elle fut prise vers le milieu du XVIIe siècle, à l'époque où elle comptait une cinquantaine d'années, âge auquel les tortues

sont encore dans l'enfance, Drake, au moment de sa deuxième capture, était au moins trois fois centenaire.

La date de sa mort ne se connaît pas exactement. Elle avait accoutumé de passer plusieurs jours de suite dans une immobilité complète, et, par conséquent, les gardes du jardin zoologique ne s'aperçurent qu'elle avait fini de vivre que lorsque sa tranquillité leur parut par trop prolongée.

Le funiculaire du Mont Washington

Les ingénieurs qui ont étudié et construit le funiculaire du mont Washington se sont trouvés en présence de telles difficultés qu'on les aurait volontiers excusés de renoncer à une tâche aussi ardue. Ils n'en ont rien fait cependant, et ont réussi à établir un chemin de fer considéré aujourd'hui comme un chef-d'oeuvre de hardiesse. Il est facile d'ailleurs de se faire



Ce funiculaire monte des pentes d'une hauteur inusitée.

une idée du problème qu'ils avaient à résoudre en considérant la gravure ci-dessus, reproduction prise du flanc du mont Washington, au moment de la descente d'un train plein de voyageurs.

Les personnes qui font pour la première fois cet audacieux voyage ne peuvent se défendre, paraît-il, d'un certain vertige et d'un certain effroi. Les pentes sont par instants tellement rapides, que le convoi paraît, la suggestion aidant, escalader ou descendre un mur vertical.

Il est certain d'ailleurs que si un accident venait à se produire, les conséquences ne pourraient en être qu'effroyables. Mais l'accident ne se produit pas ; les freins sont assez puissants pour immobiliser tout l'appareil à quelque point que ce soit du parcours, et le "motorman" (ce que nous appellerions le mécanicien) a sous la main de quoi faire gripper le train sur toutes les traverses de la voie, de façon qu'il reste suspendu pour ainsi dire, aussi longtemps qu'il est nécessaire.

Dans le monde des techniciens, le funiculaire du mont Washington est considéré comme une des merveilles du genre.

Une nasse faite avec une citrouille

Au moment où la pêche bat son plein, il est intéressant de vous mentionner un ingénieux système qu'emploient des pêcheurs adroits.



Intérieurement, la citrouille est garnie de nombreux hameçons

Ceux-ci ayant remarqué que le poisson était friand de la pulpe de la citrouille se sont ingénies à créer avec celle-ci un engin de pêche aussi simple que pratique.

La partie inférieure du cucurbitacé est découpée circulairement : le fruit est vidé, ou plutôt débarrassé de ses innombrables pépins, et au fond de cette nasse d'un nouveau genre le pêcheur adapte des hameçons.

Le poisson, attiré par l'odeur pénétrante et la saveur sucrée de la pulpe, pénètre dans l'intérieur du fruit et ne tarde pas à se prendre aux innombrables hameçons qui le garnissent et que le pêcheur a eu le soin d'amorcer avec des vers de rivière. Pour dispositif de flottaison voir la gravure.

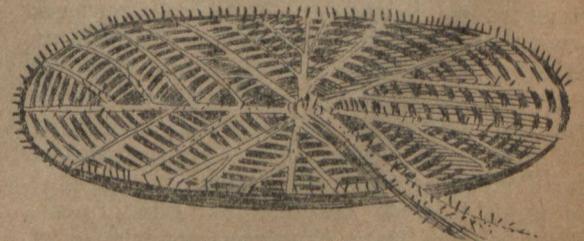
La plus grande feuille du monde. — La Reine Victoria

La plante dont le feuillage est le plus extraordinaire a reçu le nom de la reine Victoria.

C'est une plante aquatique, de dimensions inusitées, nous pourrions presque dire monstrueuses. Le diamètre de la feuille est couramment de quatre pieds et demi. Elle est si épaisse et repose si solidement sur l'eau qu'on a vu lui faire supporter le poids de trois enfants sans qu'elle enfonçât. Il y a lieu de remarquer aussi en elle le travail des nervures, qui est extrêmement curieux.

La fleur est d'ailleurs tout aussi intéressante que la feuille. La tige a près de trois quarts de pouce d'épaisseur à la naissance du calice ; elle est couverte d'épines flexibles, et ayant la consistance du caoutchouc.

Quant à la corolle, elle se compose de quatre pétales dirigés en haut, ayant chacun deux pouces et demi de largeur à la base et six pouces de hauteur. Ces pétales sont blancs comme la



Cette feuille constitue un véritable radeau

neige au moment de l'éclosion ; ils deviennent par la suite d'un beau rose.

Cette fleur magnifique répand autour d'elle, un parfum délicieux et pénétrant.

LE WATTMAN⁽¹⁾

NOUVELLE CANADIENNE INEDITE

PAR MARIE LE FRANC

WILFRID LACOMBE appartenait à une famille de cultivateurs de l'Ouest. Comme il était le plus jeune de dix enfants et que ses frères et ses soeurs suffisaient à la besogne de la ferme, on décida que le petit irait faire ses études à Montréal, comme un monsieur. Les Lacombe, grâce à Dieu, étaient assez à l'aise pour pouvoir payer la pension de leur Benjamin.

On le mit dans un collège de la ville où, huit années durant, il usa force bouquins de latin, d'astronomie et de mythologie, voire même des manuels du savoir-vivre, mais où il mélangea, peu à peu sous l'influence de l'entente cordiale qui devait régner dans l'établissement, le français, sa langue maternelle, avec l'anglais qui parlaient beaucoup de ses petits camarades.

A dix-huit ans, il quitta le collège pour entrer à l'Université, mais il fallait d'abord opter pour une carrière, pour la médecine ou le droit, les arts ou la mécanique.

Il se décida pour le droit, soit que, dans sa petite enfance, il eût entendu vanter autour de lui la supériorité des avocats sur les autres hommes, soit que cette année-là les élèves de sa promotion se sentissent attirés en masse et irrésistiblement vers la noble tâche de défenseurs de la veuve et de l'orphelin, soit peut-être que le bâtiment réservé à la faculté de droit lui plût davantage.

Il entra donc dans le labyrinthe du Code et mit quatre ans pour en sortir, et, au bout de quatre ans, ayant d'autre part échoué à ses examens, il fit cette découverte qu'il n'était pas fait pour la chicane et que l'apothicairerie, peut-être aussi bien l'art vétérinaire lui eussent convenu davantage. Malheureusement, il était trop tard.

Le père Lacombe, malcontent d'avoir vu fuir ses écus et revenir à leur place un fruit sec de collègue, le tança d'importance. Il n'était pas disposé à se saigner les veines davantage pour un fainéant. Ce fainéant reçut la mercuriale sans oser riposter que lui-même ne se sentait pas le courage de tenter la chance l'année suivante.

Ses incertitudes sur la voie où s'engager, à vingt-deux ans, étaient si grandes, qu'il fût demeuré volontiers à la ferme, qu'il eût poussé la herse et hoyau ou manoeuvré l'aiguillon, comme il voyait faire autour de lui. Mais on lui montra qu'on s'était jusque-là passé de ses services, qu'on s'en passerait encore, qu'on ne lui avait pas payé douze années de collègue pour qu'il conduisit la charrue, comme Cincinnatus qui, lui aussi pourtant, parlait le latin. Mais Cincinnatus était revenu des grandeurs. Voilà ce que pensa le jeune Lacombe, et ce qu'il ne pouvait expliquer à son brave homme de père.

Il se sentait devenu un étranger pour la communauté, et, pour ne pas être mis ouvertement à la porte un jour ou l'autre, il reprit le chemin de la ville.

Il se mit à la recherche d'un emploi, hanta les ascenseurs des "building" où, dans les bureaux feutrés de tapis verts, des hommes importants brassaient des affaires considérables. Il offrait ses qualités de parfait secrétaire à ceux dont il aurait pu devenir le collègue avec un peu de goût pour la profession, d'amour du travail et aussi d'encouragement des dieux.

Mais, s'il savait traduire les "Bucoliques", s'il possédait certaine élégance mystérieuse et fluide dans la langue de Cicéron, il n'était qu'un paltoquet dans celle que les mortels de Montréal parlaient alors, en l'an de grâce 1905 à Montréal.

Il ne connaissait ni ce que les anciens appelaient avec pompe l'artépistolaire, ni ce qui,

aujourd'hui, l'a peu à peu détrôné, la machine à écrire et la sténographie, il manquait d'esprit pratique, un rien lui faisait perdre la tête, il était piètre mathématicien, en un mot, il n'était pas "business".

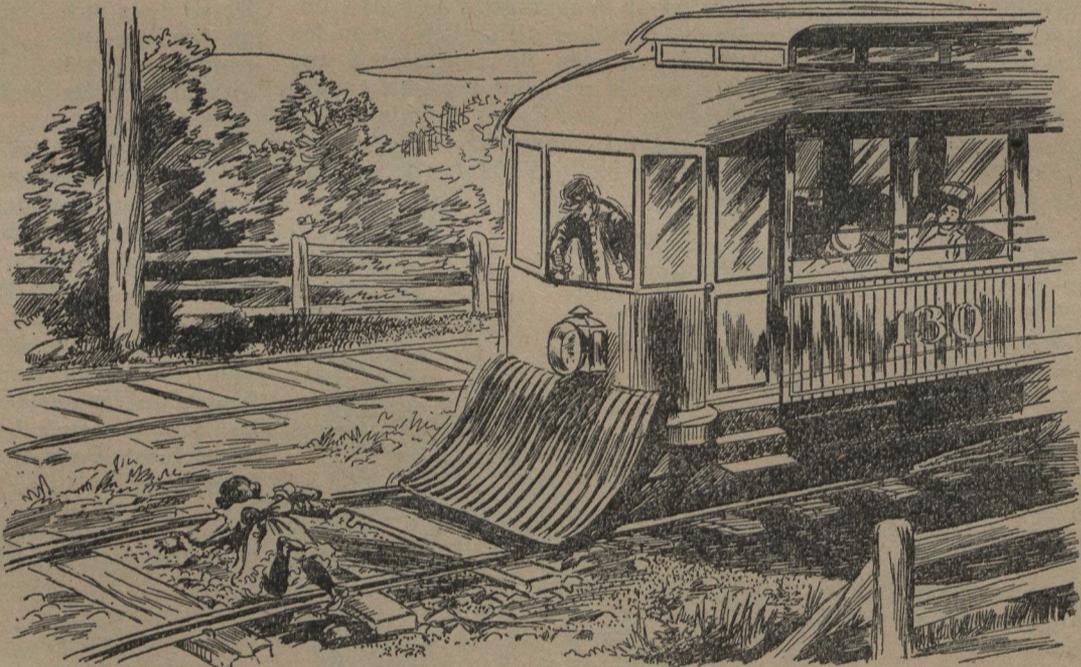
Et à mesure qu'il montait les étages, il descendait pas à pas, de ses illusions, jusqu'au jour où, de l'Olympe où il avait conversé parfois avec Jupiter, il tomba... à la tête d'un tramway dans les rues de Montréal. La chute fut rude. L'habit à boutons jaunes et la casquette à galons d'or l'en consolèrent imparfaitement. Il jouissait de plus du titre de wattman, qu'on n'avait pas emprunté, et pour cause, à l'antiquité.

* * *

Cependant, comme c'était le printemps et qu'il avait été placé sur l'une des parties les plus agréables du réseau, la ligne de Cartierville, il oublia ce que les préjugés des hommes eussent appelé une déchéance et qui était sur la planète une façon comme une autre d'activité.

Il accomplissait sa besogne d'une âme machinale et emplissait ses yeux du spectacle de la nature revivifiée.

Le Mont-Royal, au pied duquel il passait plusieurs fois par jour, régnait sur la ville comme un dieu chevelu enfoui dans une grotte de verdure et semblait animer, de son haleine, le long des rues et des avenues, les érables et les ormes qui, à leur tour, laissaient pendre leurs branches



Tout-à-coup, comme il arrivait à un tournant, une petite masse blanche passa devant ses yeux, rebondit dans le filet protecteur et roula sous la machine.

pour que les passants pussent les respirer.

Il apercevait aussi, sur son parcours, les murailles grises de son ancien collègue, qu'il regardait avec amertume, pensant qu'il n'avait pu faire de lui un homme.

Il s'intéressa à ses clients de passage ; au bout d'un mois, il reconnaissait quelques-uns d'entre eux qui prenaient le tramway à heures fixes, des employés de bureaux, sans doute, des commis de magasins qui partaient le matin pour revenir le soir.

C'est ainsi qu'il remarqua bientôt une jeune fille qui venait chaque jour de Cartierville à Montréal. Elle portait dix-huit ans ; l'air de dignité dont elle essayait de revêtir sa physionomie demeurée douce et enfantine malgré ses efforts, le frappa peut-être davantage que sa beauté. De sa régularité à se rendre en ville, qu'il fit beau ou mauvais temps, et à regagner le soir la banlieue, il conclut qu'elle devait être employée quelque part, dans un cabinet d'affaires ou une maison de commerce, il n'en savait rien, mais il était certain qu'elle gagnait sa vie, comme lui. Et cette pensée le touchait, elle paraissait si délicate ! l'émouvait, la lui rendait intéressante. De l'intérêt, à son âge, on glisse vite à l'amour, et le wattman Lacombe devint amoureux, au mépris du sens commun, d'une jeune inconnue qui avait des cheveux bruns sous une capeline fleurie de bluets, des yeux gris, à moins qu'ils ne fussent bleus, ou verts, ou même noisette, il n'en était pas sûr, et enfin

la grâce de dix-huit ans à plein visage.

Maintenant, tout son bonheur était contenu dans l'instant furtif où il la voyait paraître, immobile, relevant sa jupe de sa petite main gantée, au bord du trottoir où elle attendait le "char."

Les premiers temps, elle faisait signe qu'elle voulait monter ; mais à présent, du plus loin qu'elle l'apercevait, elle se contentait de le regarder, du regard de ses yeux francs et doux, certaine qu'il n'était pas besoin d'un geste pour qu'il s'arrêtât.

Depuis qu'il faisait beau, elle prenait place sur le siège d'avant, derrière lui, et de la savoir là, sa main tremblait en s'appuyant au volant de manoeuvre. En même temps, un sentiment d'orgueil lui redressait l'échine : le reste des passagers n'étaient plus, il n'y avait qu'elle qu'il promenait comme une reine, et il était ému en pensant qu'il détenait entre ses mains sa précieuse existence.

Pourtant, il ignorait tout de la jeune fille, tout jusqu'à son nom. Il avait à peine entendu le son de sa voix ; il ne connaissait pas sa famille ; il devenait faible à la pensée qu'elle pouvait aimer quelqu'un, qu'elle était fiancée peut-être. Parfois, il se disait que son visage, à la longue, avait perdu de sa réserve des premiers jours, qu'elle lui souriait même et rougissait en le remerciant quand il lui ouvrait la porte pour descendre du tramway ; mais il n'eût jamais osé lui parler, lui, wattman, Wilfrid Lacombe, si un jour le hasard ne lui était venu en aide.

A la suite d'un accident arrivé à l'usine d'électricité, le courant fut brusquement coupé et le trolley, n'amenant plus la force motrice, le lourd véhicule resta "en panne", un soir, avant d'être au bout du parcours ; les voyageurs, après maintes réclamations inutiles ou réflexions intempestives, comprirent qu'ils n'avaient autre chose à faire qu'à achever pédestrement leur route. La jeune fille était descendue comme les autres et, immobile au milieu de la voie mal éclairée, elle semblait hésiter à s'y aventurer.

Lacombe fit appel à tout

son courage, et s'approchant d'elle :

"Voulez-vous me permettre de vous reconduire, mademoiselle, dit-il. Peut-être, depuis que vous faites le trajet sur mon "char" me connaissez-vous assez pour que je puisse me permettre cette offre... Je me sens un peu responsable vis-à-vis de vous de l'embarras où vous vous trouvez.

— Oh ! il n'y a pas de votre faute, répondit-elle avec un peu de timidité dans la voix. Allez, ajouta-t-elle d'un ton plus résolu, semblant prendre un parti, partons, puisque vous avez l'obligeance de m'accompagner, ma tante va être inquiète.

Ils se mêlèrent tous deux au flot des voyageurs. La jeune fille parlait peu et hâtait le pas, désireuse d'arriver au logis. Au bout de trois quarts d'heure de marche, ils s'arrêtèrent devant une petite maison de briques, au milieu d'un jardin d'où montait dans l'obscurité l'odeur des roses.

Au coup de sonnette, une femme âgée vint ouvrir et, cherchant à reconnaître les silhouettes arrêtées à la porte :

— Est-ce toi, Aline ? dit-elle d'une voix anxieuse."

(1) Wattman est le terme propre pour désigner le "motorman" ou "mécanicien" d'un tramway, comme il est dit à tort en cette province. — N. D. L. R.

— Oui, c'est moi, ma tante, répondit la jeune fille.

Et comme la vieille dame regardait avec étonnement le compagnon de sa nièce, Aline raconta vivement l'accident qui était arrivé, l'obligance et le tact avec lesquels le jeune homme avait agi dans la circonstance.

Ces explications données, la tante invita d'une voix cordiale Wilfrid Lacombe à entrer. Il s'excusa, disant qu'il était tard, mais qu'il reviendrait certainement lui rendre visite le dimanche suivant, si elle l'y autorisait.

* * *

Il revint le dimanche suivant et aussi les autres dimanches, et bientôt tous les mardis et jeudis, son service fini. Il avait vite appris l'histoire d'Aline, restée orpheline encore au berceau et recueillie par sa tante qui, veuve elle-même, eut beaucoup de mal à l'élever. En grandissant, Aline avait compris la lourde tâche et les sacrifices que sa tante s'était imposés pour elle, et elle lui fit connaître sa résolution de travailler, de gagner sa vie à son tour.

Un vieil ami de la famille lui procura un emploi de secrétaire dans les bureaux d'un grand quotidien de Montréal, et elle accomplissait gaiement et courageusement sa besogne, malgré les défaillances d'une santé délicate.

Mme Legendre, la tante d'Aline, s'aperçut vite que les deux jeunes gens s'aimaient, que Wilfrid, malgré l'instable et le précaire de sa situation, était un honnête garçon qui ferait un excellent mari et rendrait sa nièce heureuse. Comme elle avait hâte d'assurer le sort d'Aline, ce fut de grand coeur qu'elle encouragea le jeune homme à se déclarer, puis qu'elle l'accueillit dans la maison à titre de fiancé.

Mais, de l'avis commun, il fut décidé qu'on laisserait passer l'hiver avec tous ses aléas et que le mariage aurait lieu au printemps suivant.

La tante et la nièce vinrent occuper un petit appartement sur la rue St Denis, durant la mauvaise saison, car il n'était pas possible qu'Aline se rendit de la banlieue au centre de la ville chaque jour, et elle tenait à conserver son emploi. De plus, le médecin, appelé au commencement de novembre pour une bronchite qu'elle avait attrapée, avait prévenu que la malade garderait des bronches délicates, qu'il faudrait se méfier des refroidissements, des stations sous la pluie ou des piétinements dans la neige.

L'hiver s'écoula dans une intimité pleine de douceur pour les deux fiancés. La compagnie des tramways avait remercié Wilfrid ainsi que tous les nouveaux venus, dès la suspension de ses services d'été. Il vivait d'un emploi subalterne dans une banque de la rue St Jacques et de travaux d'écritures qu'il faisait chez lui en prenant sur son sommeil.

Souvent, son couvert était mis chez Mme Legendre, et il passait de délicieuses soirées aux côtés d'Aline. Ils faisaient des projets d'avenir, avec l'approbation souriante de la vieille dame. Quand onze heures sonnaient à la tour St Jacques, elle roulait son tricot, et disait, en ôtant ses lunettes : "Mes enfants, il est temps d'aller se coucher."

Wilfrid s'en allait, consolé par la pensée qu'il reviendrait et passerait d'autres soirées pareilles.

Ils étaient heureux. Le seul point noir à l'horizon était la santé d'Aline. Maintenant, elle avait cessé tout travail, sur les objurgations de sa tante ; on vivrait un peu plus modestement, voilà tout ; la servante, qui coûtait cher, fut congédiée. On sous-loua l'appartement et les deux femmes se mirent en pension, occupant chacune une chambre très simple, jusqu'au moment où elles se décideraient à retourner à Cartierville. Il était plus facile d'avoir les soins d'un bon médecin pour Aline à Montréal.

Le mal sourd qui la rongea et dont personne ne se rendait compte, à l'exception du docteur, fit des progrès effrayants. Elle toussait beaucoup maintenant ; la nuit, elle dormait mal, le front couvert de sueur ; le jour, des douleurs lancinantes lui brisaient le dos, la poitrine, et de subites faiblesses l'obligeaient à s'allonger sur la chaise-longue.

Elle retrouvait un peu de vie à l'arrivée de Wilfrid, et comme il la voyait seulement le soir, à la lumière, dans la surexcitation factice où la mettait le bonheur de sa présence, il s'illusionnait sur son état, s'impatientait seulement que ce mauvais rhume tint la pauvre petite prisonnière à la chambre.

La découverte soudaine de la vérité devait être terrible. Un soir, elle fut prise, en sa présence, d'une quinte de toux violente qui se termina par une hémoptysie. Elle cracha une cuvette de sang, et quand, la crise passée, elle retomba sur sa chaise-longue, où il la soutenait, il lut sur sa figure exsangue, dans ses yeux agrandis, qu'elle était condamnée.

Le docteur, que la tante affolée avait mandé en toute hâte, prodigua les banales consolations habituelles : Aline était jeune, on avait vu des cas plus graves ; avec le beau temps, les forces reviendraient... Mais le jeune homme n'avait plus d'espoir.

Cependant, l'hiver approchait de sa fin ; les dernières neiges fondues, la Montreal Street Railway Co. reprit l'exploitation de tout son réseau et Wilfrid, dont le nom figurait sur la liste des employés de l'été précédent, fut remis, à sa demande, sur la ligne de Cartierville.

La veille du jour où il recommença son service, il annonça la nouvelle à la petite malade, dont il tenait les mains amaigries entre les siennes, et ajouta qu'il ferait le même trajet que l'an passé.

— "Vous rappelez-vous, chérie, de l'endroit où vous attendiez le tramway, chaque matin ? Il y avait un vieil orme au coin du chemin et je lui en voulais beaucoup, à ce vieil orme, car, quelquefois, il vous cachait toute entière. Dépêchez-vous de guérir pour me faire la surprise un beau matin de vous trouver au même carefour, comme autrefois.

Elle sourit faiblement...

Le lendemain, il était à son poste. Il regardait le décor se dérouler sous ses yeux, les jeunes verdurees sous le ciel bleu, les maisons familières de briques rouges noircies par le temps, les somptueuses demeures de calcaire gris, les balcons se parant du rideau de plantes grimpantes brodé de fleurs, les pentes boisées du Mont-Royal. Il songeait aussi à l'émotion de ses premières rencontres avec Aline, puis enfin aux aveux à la fois craintifs et hardis qui étaient sortis de ses lèvres comme une jeune couvée qui prend son vol hors du nid pour la première fois. Et depuis ce temps, le malheur avait passé, le rêve était presque enfui et la mort proche...

Il conduisait son tramway à une allure désordonnée, appuyant d'une main distraite au volant ; le conducteur, étonné de son attitude, était venu jusqu'à lui pour lui dire qu'il avait failli faire tomber une passagère à laquelle il n'avait pas donné le temps de descendre ; une autre fois, il n'avait pas vu le signal d'un autre qui attendait à l'intersection de deux rues.

Il reconnut que son camarade avait raison et se surveilla. Mais une fois en dehors de la ville, la voie devint plus déserte et il se replongea dans ses réflexions amères.

Tout à coup, comme il arrivait à un tournant, une petite masse blanche passa devant ses yeux, rebondit dans le filet protecteur et roula sous la machine. Il fit manoeuvrer les freins, mais il était trop tard. La petite victime avait été tuée sur le coup ; les voyageurs descendirent et regardèrent, horrifiés, le corps de l'enfant écrasé sous l'une des énormes roues pendant que le conducteur courait à la station de téléphone la plus voisine pour demander les outils nécessaires à dégager le cadavre.

Et Wilfrid Lacombe, incapable de soutenir plus longtemps la vue de ce spectacle, reprit, hébété, sans savoir ce qu'il faisait, le chemin de la ville. Ce n'étaient pas les suites possibles de l'accident qui lui faisaient prendre la fuite ; il savait comment les choses se passeraient : le coroner tiendrait une enquête et innocenterait le wattman ; il serait prouvé qu'il n'avait pu éviter la catastrophe ; la fillette s'était jetée sous les roues, dans le geste instinctif de rattraper son chapeau que le vent venait de lui enlever au tournant du chemin.

Mais toujours l'atroce vision le poursuivait... Si, en effet, la fatalité avait été peut-être la plus coupable dans l'accident du matin, il songeait qu'il avait failli à son devoir, déserté moralement son poste en montrant de la distraction là où il eût fallu une vigilance de tous les instants. S'il n'était pas responsable de la mort de l'enfant, combien d'autres eut-il pu causer !

Et que dirait Aline en apprenant l'accident, qu'il n'aurait pas la force de cacher ? que dirait Mme Legendre ? Ne le considéreraient-elles pas comme un assassin ?

Sa cervelle troublée était prête à toutes les exagérations...

Son bonheur était bien détruit, son avenir brisé ; le reste d'espoir que son coeur gardait et dont sa jeunesse avait besoin venait de s'enfuir.

Il erra par la ville sans frapper à la porte de sa fiancée. Puis il rentra, démoralisé, dans la chambre qu'il occupait dans une pension minable de la rue Lagauchetière, rassembla ses vêtements, compta sa réserve d'argent. Il avait juste assez pour prendre un billet de Montréal à New-York, et, sur-le-champ, il se dirigea vers la gare. Pourquoi New-York ? Il ne savait trop. Il voulait fuir et il allait d'instinct vers l'immense ville pour y noyer sa misère, y cacher son désespoir.

Que penserait Aline en ne le voyant pas revenir ? Peut-être sa fuite mettrait-elle un peu plus tôt fin à ses souffrances, voilà tout. Ne valait-il pas mieux être mort pour elle puisqu'il ne ferait qu'ajouter au fardeau de la maladie le fardeau de son désespoir.

Il ne pouvait lui être d'aucun secours, il valait mieux disparaître... Il se sentit misérable et lâche...

Peu lui importait ce qu'il allait devenir : ouvrier des mines ou crieur de journaux, débardeur ou même "tramp", il n'en avait souci.

Il passa une dernière fois près de la demeure où la malade agonisait doucement, à la flamme vacillante de la veilleuse, et il s'enfuit dans la nuit douce du printemps qui chantait le bonheur, l'amour et l'espérance à tous les balcons fleuris des fenêtres...

MARIE Le FRANC.

LE PROFESSEUR ALEXIS CONTANT

Comme frontispice de ce numéro, nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs le portrait de notre distingué musicien et compositeur, le professeur Alexis Contant.

Nos lecteurs se rappellent sans doute le succès remporté par M. Contant, l'an dernier, au mois de novembre, lors de l'interprétation de son oratorio "Caïn", oeuvre de grande envergure, la première du genre écrite au Canada. Cette année, le 25 octobre, nous aurons de nouveau l'occasion d'entendre "Caïn", au Monument National, ainsi que plusieurs autres compositions musicales du même auteur, parmi lesquelles "Le Canada", (poème d'Octave Crémazie), dont on dit beaucoup de bien ; cette nouvelle composition a été écrite depuis la dernière interprétation de "Caïn". De caractère polyphonique, cette oeuvre sera rendue par le même choeur et le même orchestre, qui interpréteront de nouveau "Caïn".

Monsieur Contant a l'intention de commencer, au mois de janvier prochain, la composition d'un opéra comique, mais avant d'aborder ce genre nouveau, en compositeur minutieux, il voudrait aller à Paris entendre de la grande musique et prendre des conseils. La recette du concert Contant, du 25 octobre, décidera des projets de ce concitoyen au talent justement prisé. Aussi fait-il un appel chaleureux à ses compatriotes. Espérons qu'ils entendront, comme il convient, les légitimes désirs d'un artiste canadien sincère et convaincu entre tous.

Terminons en faisant remarquer que M. Contant est né le 12 novembre 1853. Il est professeur au Mont St Louis, au Conservatoire National, et organiste à l'église St Jean-Baptiste depuis 26 ans.

L'Album Universel offre ses meilleurs voeux de succès au professeur Contant, car, toujours, il sera heureux d'enregistrer les triomphes artistiques de ce très distingué compatriote.

La chanson du jour

Nous reproduisons un couplet de la chanson de la "Séparation", qui obtient en ce moment du succès dans les rues de Paris :

Puisque l'on ne veut plus, en France,
Payer ces modestes curés
Qui vont apporter l'espérance
Aux coeurs les plus désabusés,
L'argent qu'il faudra,
On le trouvera...

Car, malgré les bourreaux de l'âme,
Nous ne laisserons pas tomber
Les grandes tours de Notre-Dame
Ni du village le clocher !

A TRAVERS LA MODE



Toilette habillée en drap. — Elle est d'un effet charmant, très élégante et facile à porter, cette jolie robe en drap souple champagne. Le haut du corsage simule un boléro, formé, de même que les manches, par des biais de drap alternant avec des bandes de guipure genre filet et terminé par un volant en forme assez ondulé, qui se retrouve également au bas des manches. Un haut corselet drapé relie le corsage à la jupe, qui se termine dans le bas par trois biais surmontant chacun un petit volant en forme et des entre-deux de guipure.

Chapeau beige, à plume brune et noeud vert mousse.

Gants longs en chevreau crème.

Modes d'Automne

Septembre ! Nous sommes en automne, ce qui signifie qu'il va falloir rentrer nos jolies toilettes claires, en mousseline, en broderies, pour les échanger contre des étoffes plus épaisses, plus chaudes. Il faudra dire au revoir, sinon adieu aux jolis boléros de dentelle, aux paletots en Irlande, à l'habit en chantilly, de si grande allure et qui eurent tant de succès.

Comment et par quoi les remplacer ? On parle de la forme empire, on parle du sorselet. Chacun de ces deux types, sur lesquels on brode des variations, est un genre très particulier, très exclusif. Comment arriver à un mariage entre deux notes si divergentes ? L'avenir nous l'apprendra.

Pour le moment, et afin de rester dans la note, — la mode, si vous voulez, — dans le "chic", nous n'avons rien de mieux à faire que de recourir au tailleur. C'est pratique et élégant à la fois, et, le changement de corsage aidant, on le transforme en toilette du matin, d'après-midi.

Quant au chapeau, le crin noir et les plumes pour l'après-midi, la paille foncée et le ruban pour le matin ils semblent tout indiqués pour composer une gracieuse et élégante transition entre les journées brûlantes et les fraîcheurs automnales ; ou, pour être précise, le chapeau en dentelle et le feutre qui symbolise l'hiver.

Ce que l'on dit. Ce que l'on voit. Ce que l'on fera.

Nous voici à la fin de l'été.

Il est encore un peu tôt pour vous parler de ce que l'on fera, de ce que l'on portera pour l'hiver ; cependant, nous allons en risquer quelques prévisions.

Tout d'abord, pour ces périodes de transition, il est bon de commencer un peu par prévoir ce qu'on pourra utiliser d'ancien, de transformer, en un mot, avant de jeter notre dévolu sur de nouvelles toilettes, de nouvelles combinaisons, notre rôle étant essentiellement raisonnable. Je vous conseillerai de commencer par arranger vos dessous.

Là, la mode varie moins ; c'est une sage prévoyance, car, à notre époque, avec le goût de plus en plus raffiné, il n'est plus permis de négliger cette partie de la toilette. Autrefois, nos trousseaux, les trousseaux de nos grand'mères se composaient de montagnes de jupons blancs unis, solides, à plis, brodés, à volants, du cousu à la main, je vous assure ; il y en avait de toutes les sortes, de toutes les espèces, et ils suffisaient presque sinon à une génération, tout au moins à un nombre des plus raisonnables d'années.

Maintenant, la forme des robes, la mode des jupons de soie a changé tout cela ; est-ce un bien, est-ce un mal ? Inclignons-nous devant ses décrets. On porte bien encore de ces jolis dessous blancs, mais, en apparence, du moins, la solidité en est bannie. Ces nuageux dessous vont avec les robes que vous venez de quitter, que vous allez quitter avec les linons et les batistes de l'été.

Vous avez sans doute adopté le moyen pratique d'un fond de bonne soie, sur lequel étaient appliqués les volants démontables dont je vous ai déjà parlé. Si votre dessous est encore solide et frais, vous pouvez le finir et l'utiliser en y ajoutant un même volant en taffetas. Si vous n'avez plus d'étoffe pareille, tranchez hardiment par un joli pékin noir et blanc, c'est toujours distingué, ou une soie de fantaisie ; vous trouverez certainement dans les coupons.

En mariant bien les teintes pour que cela n'ait pas l'air raccommodage et ayant le soin de faire double balayeuse au-dessous, vous aurez encore un jupon fort élégant.

Mettez surtout beaucoup d'ampleur à ce volant pour soutenir le bas des robes, car on sait déjà qu'elles resteront très amples. Le jupon de taffetas sera donc notre numéro un, celui qu'on porte avec la robe habillée, le tailleur élégant. Le jupon de moirine souple, de popeline soyeuse fera notre jupon de tout aller. Il est nécessaire de les faire avec des volants montant à mi-hauteur, avec des groupes de plis, ou mieux encore des ganses, qui maintiennent l'ampleur et empêchent l'étoffe de s'affaisser. Ils seront toujours plats du haut, afin d'avoir à la taille le moins d'épaisseur possible.

A ces deux jupons, il sera bon, pour les frioleuses, d'en ajouter un troisième. Je veux parler du jupon de dessous en flanelle.

On est fixé sur le chapitre des étoffes de demi-saison pour costume de tout aller. L'uni en drap, cork screw, lainage fantaisie très fondu comme ton seront toujours en faveur. Nous, femmes prudentes et sérieuses, trouverons cette mode très agréable, car l'uni ne date pas comme les étoffes de fantaisie et les carreaux, ramages ou autres. De plus, il est beaucoup plus facile d'arranger un costume de drap, de



Toilette d'après-midi. — En drap bleu pervenche, cette toilette, avec son corsage à deux bretelles retenues sur les épaules par de jolies boucles, offre l'avantage des transformations ; je veux dire par là qu'elle peut être portée avec des chemisettes différentes, appropriées au caprice du moment ou à la température. Les décolletés et les emmanchures du corsage sont bordés d'un liséré de velours noir, qui se retrouve aussi à la fermeture et à la jupe, où il dessine le tablier s'ouvrant de chaque côté sur un haut plissé en mousseline de soie gris perle à pois bleus. De chaque côté de la fente, trois petits boutons en velours noir, pareils à ceux du corsage, avec fausses boutonnières.

Le décolleté du corsage ouvre sur un empiècement de fine mousseline admirablement brodée, posé au-dessus de deux volants de mousseline de soie gris perle, à pois, de façon à donner un peu l'illusion de trois pèlerines superposées, puisque les manches sont comprises dans cette garniture. Ces dernières sont serrées au coude par une petite patte piquée bleu lavande, qui retient aussi le bas de manches bleu pervenche pouvant à volonté se mettre ou s'enlever. Chapeau gris-perle relevé au-dessus d'un noeud de velours pervenche et guirlande de raisins avec feuillage.

trouver des combinaisons pour le moderniser avec le drap uni qu'avec ces étoffes dont on se lasse vite.

Comme garnitures, des tresses mohair, souples, brillantes, façonnées, boutons, petits grelots. Comme teintes, il est probable qu'on fera beaucoup de mélanges, mais que ne dit-on pas ? Soyez rassurées, je vous tiendrai au courant prochainement, car tout ne fait que s'esquisser, nous ne sommes qu'à la période du rêve. Bientôt viendra la réalité.

Un mot sur les chapeaux. Ce sont toujours les modistes qui sont un peu les hirondelles d'hiver, et elles nous promettent encore la plus grande fantaisie ; tout est laissé à leur caprice.

Cependant, la tendance générale que l'on remarque dans la forme et surtout dans la pose du chapeau est qu'il ne se campera plus aussi en avant. On parle beaucoup de petits chapeaux à bords tendus de velours. Le marquis ne perdra pas non plus de sa faveur, mais peut-être plus croqué encore. On parle, comme fantaisie, de bérêts souples chiffonnés en feutre, drap ou velours, ornés de fleurs, plumes, ruban, du ruban, beaucoup de ruban.

De "La Famille".

TANTE MARGUERITE.



PATRON No 522

Robe de fillette en lainage rayé. Jupe à plis, corsage double, col revers avec garniture, manche ballon avec poignet. Matériaux : 3½ verges en 48 pouces.

Pour recevoir ce patron en papier tissu, il suffit de nous adresser 10 cts, et de nous indiquer son numéro et l'âge de l'enfant. (N'oubliez pas de donner votre adresse complète et de signer lisiblement).

LA VIE AU FOYER

L'hygiène de l'oreille chez les enfants.

Que de fois j'ai vu des mamans laisser sans soins leurs enfants atteints d'écoulements d'oreilles, sous prétexte que ce sont les mauvaises humeurs qui s'en vont et qu'on ne doit pas les faire tarir car elles se portent ailleurs et produisent une maladie plus grave. Hélas ! c'est justement le contraire qui cause ce qu'elles redoutent ainsi, car en laissant se prolonger cet écoulement, elles risquent de laisser perforer la membrane du tympan et l'enfant devenir

en un mot, l'instrument qui fait vibrer l'âme. Vous, les gardiennes de la santé de vos enfants, vous voudrez leur épargner cet atroce supplice de devenir sourd, ou de les voir plongés dans le désespoir de vivre infirmes pour toujours.

Quelques petits soins suffiront, et quelques notions d'hygiène élémentaires vous mettront à l'abri de ces amers déboires.

Prenez votre enfant sur vos genoux. Tirez-lui doucement le pavillon de l'oreille en arrière et en haut; vous apercevez au fond du conduit une membrane nacrée, le tympan; c'est là que s'arrête votre domaine; l'oreille moyenne qui lui fait suite et l'oreille interne regardent seulement le chirurgien. Vous apercevez dans le conduit un débris jaune qu'on appelle cérumen. Je vous vois prendre une serviette mouillée et l'introduire dans l'oreille de votre enfant pour le lui enlever. Savez-vous ce que vous faites? vous repoussez le cérumen plus loin, d'autre encore s'y accumule les jours suivants et une boule ou un bouchon se forme qui obstrue complètement le canal.

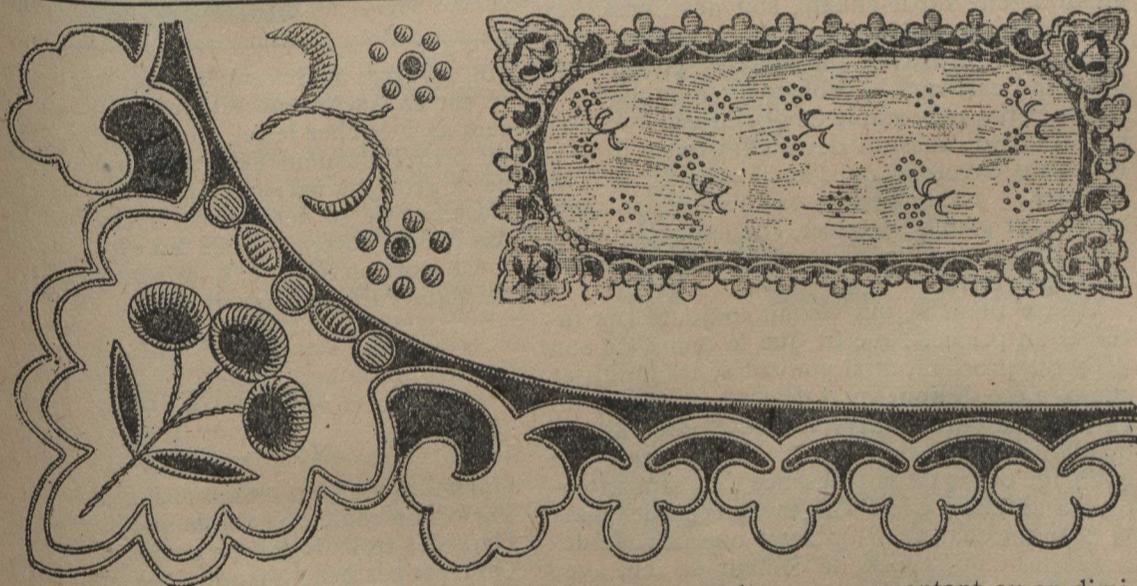
Voilà la cause la plus fréquente de la surdité. Pour nettoyer une oreille, il faut s'armer d'abord de patience contre la mauvaise humeur de bébé, d'une allumette, d'un peu de ouate, et d'eau boriquée ensuite. Enroulez un peu de coton à l'un des bouts de l'allumette, trempez dans la solution, et ramenez jusqu'à effet. Recommencez avec une allumette nouvelle. Cela ne coûte pas cher et a l'avantage de pouvoir être renouvelé et toujours propre.



Petite robe en nansouk. L'empiècement est fait de plis; un entre-deux forme collier et cache la naissance de la jupe. Volant dans le bas surmonté de médaillons de plis entourés d'entre-deux. Manche ballon avec volant à mi-hauteur.



Chemise de nuit décollée en carré. Entre-deux devant. Manche ballon bordée d'entre-deux et de dentelle. Noeud de ruban sur le côté.



Fond de plateau. — On le fait dans les proportions voulues en augmentant ou en diminuant le nombre de trèfles formant la bordure extérieure. Le fond est en toile fine, toile de Rhodes ou toile granitée. On travaille au point de feston pour tous les contours de la broderie. Le motif d'angle est festonné sur un bourrage à haut relief. Quand la broderie est entièrement festonnée, on découpe tous les contours ajourés. Le semé du fond est fait au point de tige avec pois ou plumetis et oeillets festonnés. Le dessin doit avoir douze pouces et demi.

sourd pour toute son existence. D'autre fois encore, il arrive que l'os si mince qui sépare l'oreille des méninges se ronge peu à peu et l'infection se propage, provoquant une méningite. Je ne désire pas vous effrayer, mesdames, mon seul but est d'attirer votre attention sur cette merveilleuse petite machine qui, sous un volume si restreint, reçoit, élabore et transmet aux centres de perception tous les bruits, tous les sons, qui constituent pour nous l'harmonie, les paroles d'amour, les sarcasmes, les flatteries,

Si l'enfant souffre, c'est que le cérumen est dur. Cessez l'opération, versez-lui dans l'oreille quelques gouttes de glycérine; bouchez avec un tampon et recommencez le nettoyage le lendemain.

Les enfants qui ont des écoulements d'oreilles, sont la plupart du temps lymphatiques, scrofuleux; il faut les faire soigner au plus tôt par un médecin qui supprimera la cause; en attendant, on leur fera des injections à l'aide d'une poire élastique avec de l'eau phéniquée à

2 pour 100.

De même, si l'enfant se plaint de douleurs et s'il a la membrane du tympan bombée et rouge, il faudra vite courir chez un spécialiste, car vous devez mettre en pratique cette sage maxime: "Mieux vaut prévenir que guérir."

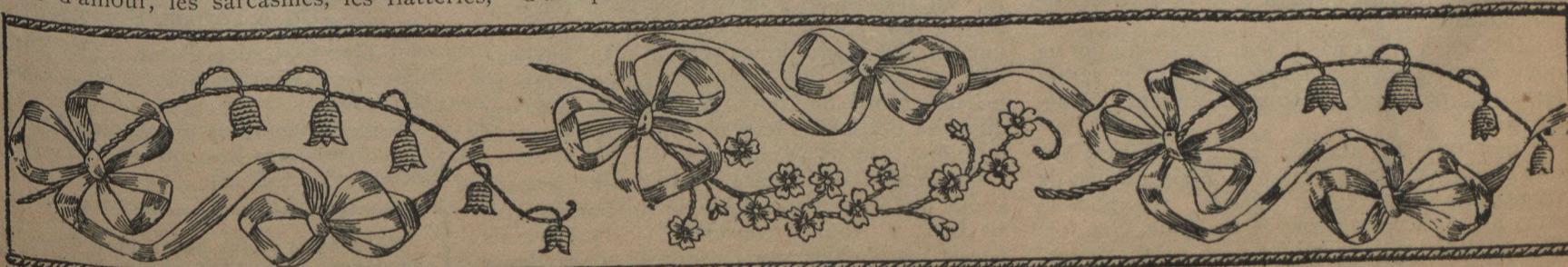
Dr A. de BELROY.

Lavages de tête.

Si on a négligé de se laver la tête de quelque temps, on sera étonné de la poussière qui s'attache aux cheveux. C'est une opération qu'il est nécessaire de renouveler assez souvent.

Défaire les cheveux; protéger les vêtements par une serviette serrée au cou; frictionner le cuir chevelu avec une brosse et du savon; les cheveux doivent être recouverts d'une couche d'écume. faire dissoudre du borax dans de l'eau chaude; pencher la tête en arrière au-dessus de la cuvette, de manière à ce que les cheveux trempent dans l'eau; les laver avec une éponge pour enlever tout le savon. Pour sécher la chevelure, procurer un morceau de tissu poreux (que l'on prend pour les pansements). Laisser les cheveux défaits et se tenir près du feu jusqu'à ce qu'ils soient secs. Les cheveux très secs ont besoin de soins particuliers: enduire la peau de vaseline pure ou d'huile de bardane.

Contre les pellicules, faire dissoudre un peu de borax dans un demi-litre d'eau bouillie; poser la bouteille sur le fourneau et l'agiter de temps en temps. Quand le borax est complètement dissout, mélanger à parties égales cette eau avec de l'eau-de-vie et se laver la tête.



Bordure pour lingerie fine. — Cette jolie bordure est composée de noeuds de ruban brodé au passé, enguirlandés de myosotis et de muquet. Ce travail servira à orner de la layette, couvertures de berceau, ainsi que la lingerie pour dames pour devant de chemisette, corsage, etc. Les branches de fleurs se brodent au passé et point de tige en soies d'Alger d'une ou plusieurs couleurs. Le dessin doit avoir vingt pouces de longueur. Avec ce dessin (piqué) on pourra reproduire un grand nombre de dessins semblables.



POUR NOS JEUNES AMIS

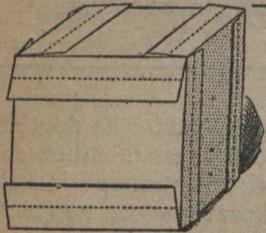
RECREATIONS

Les anneaux de fumée.

Pour réussir cette jolie expérience, l'opérateur doit se placer dans une chambre, à l'abri de tout courant d'air, en priant le public de rester immobile. Il souffle la fumée de sa pipe ou de sa cigarette dans une petite boîte de carton, dans le couvercle de laquelle il a pratiqué un petit trou, à l'aide d'une épingle.

Lorsque la boîte est remplie de fumée, il donne de petits coups, avec l'extrémité de son doigt, sur l'un des côtés ou sur le fond de la boîte.

A chacun de ces chocs, les spectateurs voient



sortir, par l'orifice de la boîte, une couronne de fumée d'une remarquable régularité, qui va en s'élargissant à mesure qu'elle s'élève dans l'air calme de la chambre.

Vous pouvez faire vous-même une boîte cubique avec six vieilles cartes à jouer ou six cartes de visite.

Certains fumeurs peuvent ainsi faire sortir du fourneau de leur pipe ou même de leur bouche entr'ouverte des anneaux de fumée, analogues à ceux qui se produisent lorsqu'on tire le canon par un temps calme, avec l'ancienne poudre à fumée, bien entendu. Une goutte d'encre que vous faites tomber dans l'eau tranquille d'une cuvette y prendra la forme d'un anneau qui s'élargit en descendant vers le fond.

Si vous n'êtes pas fumeur, vous pouvez remplir la boîte de fumée en faisant brûler à l'intérieur un petit morceau de papier d'Arménie ou de gros papier jaune d'emballage.

Le robinet révélateur

On sait qu'il y a des encres, appelées encres de sympathie, qui permettent à deux personnes de s'écrire sans qu'un intermédiaire puisse déchiffrer un seul mot de leur correspondance. En écrivant avec une solution de "chlorure de cobalt", par exemple, on obtient des caractères absolument invisibles, une fois l'écriture séchée, et qui apparaissent au contraire avec une couleur d'un beau bleu foncé, dès qu'on chauffe près du feu la lettre ainsi écrite.

Une des encres de sympathie les plus simples est assurément le jus d'un oignon, qui, invisible quand on écrit, devient d'un beau brun une fois chauffé.

Mais ici, ce n'est pas le feu, mais l'eau qui va nous servir à révéler des dessins et des caractères que personne ne pourrait arriver à déchiffrer.

Dessinez et écrivez avec une plume sur une feuille de papier ordinaire, mais, au lieu de tremper la plume dans l'encrier, trempo-la dans notre flacon de gomme arabique. Une fois l'écriture et les dessins bien secs, ce qui ne tarde guère, frottons toute la surface du papier avec un tampon de linge enduit de plombagine (la même que l'on emploie pour faire reluire les fourneaux de cuisine). Si vous présentez au pu-

blic le papier ainsi noirci, personne ne pourra rien y voir, n'est-ce pas ? C'est alors que vous portez le papier sous le robinet de l'évier ; vous l'arrosez quelques instants avec un mince filet d'eau, et alors, oh miracle ! voilà l'écriture et les dessins qui apparaissent très nettement, en blanc sur fond noir, comme s'ils avaient été tracés sur un tableau noir avec de la craie. On comprend ce qui s'est passé : l'eau a dissout la gomme, partout où elle se trouvait, et a entraîné la plombagine seulement là où il y avait un trait ; le reste de la plombagine est resté fixé au papier, formant le fond noir, sur lequel se détachent en blanc tous les caractères restés invisibles jusque-là.

Le véritable nom de la plombagine est le graphite. Il n'y a pas de plomb dans cette substance, qui est donc improprement nommée ainsi. Coupé en baguettes minces, le graphite fournit d'excellents crayons à dessins. Mêlé à l'argile, il sert à faire des creusets réfractaires. Enfin, en mécanique, la poudre de graphite mélangée de graisse constitue l'un des meilleurs lubrifiants connus.

CONTES DE FEES

La Chatte Blanche

(Suite)

Insensiblement cette seconde année s'écoula comme la première. Le prince ne souhaitait guère de choses que les mains diligentes ne lui apportassent sur-le-champ, soit des livres, des pierreries, des tableaux, des médailles antiques ; enfin, il n'avait qu'à dire : " Je veux tel bijou qui est dans le cabinet du Mogol ou du roi de Perse, telle statue de Corinthe ou de Grèce," il voyait aussitôt devant lui ce qu'il désirait, sans savoir ni qui l'avait apporté ni d'où il venait. Cela ne laisse pas d'avoir des agréments ; et pour se délasser, l'on est quelquefois bien aise de se voir maître des plus beaux trésors de la terre.

Chatte Blanche, qui veillait toujours aux intérêts du prince, l'avertit que le temps de son départ approchait, qu'il pouvait se tranquilliser sur la pièce de toile qu'il désirait, et qu'elle lui en avait fait une merveilleuse ; elle ajouta qu'elle voulait cette fois lui donner un équipage digne de sa naissance ; et, sans attendre sa réponse, elle l'obligea de regarder dans la cour du château. Il y avait une calèche découverte, d'or émaillé de couleur de feu, avec mille devises galantes qui satisfaisaient autant l'esprit que les yeux. Douze chevaux blancs comme la neige, attachés quatre à quatre de front, la traînaient, chargés de harnais de velours couleur de feu, de broderie de diamants, et garnis de plaques d'or. La doublure de la calèche était pareille, et cent carrosses à huit chevaux, tous remplis de seigneurs de grande apparence très superbement vêtus, suivaient cette calèche.

Elle était encore accompagnée de mille gardes du corps, dont les habits étaient si couverts de broderie, que l'on n'apercevait point l'étoffe ; ce qui était singulier, c'est qu'on voyait partout le portrait de Chatte Blanche, soit dans les devises de la calèche, ou sur les habits des gardes du corps, ou attaché avec un ruban au justaucorps de ceux qui faisaient le cortège, comme un ordre nouveau dont elle les avait honorés.

" Va, dit-elle au prince, va paraître à la cour du roi ton père d'une manière si somptueuse, que tes airs magnifiques servent à lui imposer, afin qu'il ne te refuse plus la couronne que tu mérites. Voilà une noix, garde-toi de la casser qu'en sa présence ; tu y trouveras la pièce de toile que tu m'as demandée.

— Aimable Blanchette, lui dit-il, je vous avoue que je suis si pénétré de vos bontés, que, si vous y vouliez consentir, je préférerais passer ma vie avec vous à toutes les grandeurs que j'ai lieu de me promettre ailleurs.

— Fils de roi, répliqua-t-elle, je suis persuadée de la bonté de ton cœur : c'est une marchandise rare parmi les princes ; ils veulent être

aimés de tout le monde, et ne veulent rien aimer ; mais tu montres assez que la règle générale a son exception. Je te tiens compte de l'attachement que tu témoignes pour une petite Chatte Blanche qui, dans le fond, n'est propre à rien qu'à prendre des souris."

Le prince lui baisa la patte et partit.

L'on aurait de la peine à croire la diligence qu'il fit, si l'on ne savait déjà de quelle manière le cheval de bois l'avait porté, en moins de deux jours, à plus de cinq cents lieues du château, de sorte que le même pouvoir qui anima celui-là pressa si fort les autres, qu'ils ne restèrent que



Le robinet révélateur

vingt-quatre heures sur le chemin. Ils ne s'arrêtèrent en aucun endroit, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés chez le roi, où les deux frères aînés du prince s'étaient déjà rendus, de sorte que, ne voyant pas paraître leur cadet, ils s'applaudissaient de sa négligence, et se disaient tout bas l'un à l'autre : " Voilà qui est bien heureux ; il est mort ou malade, il ne sera point notre rival dans l'affaire importante qui va se traiter."

(A suivre)

DEVINETTES

No 41 — Charade

Quand on est trop mon troisième,
Parfois on roule en mon deuxième.
Dans des trous loge mon premier.
On n'est pas beau quand on est mon entier.

No 42 — Question littéraire

De quel poète et de quelle pièce sont les vers suivants :

" Mourir pour son pays est un si digne sort
" Qu'on briguerait en foule une si belle mort."

No 43 — Mots carrés

Mon premier, très léger, court bien dans la [montagne].

Agréable jamais mon deux ne vous sera.
Petit toujours mon trois vous paraîtra.
Et mon dernier verdit dans la campagne.

No 44 — Pour les tout petits (au-dessous de 8 ans). — Devinette

Quel est le point commun entre un oiseau et un cambrioleur ?

Solutions des devinettes publiées dans le No 1169 de l'Album Universel.

No 37 — Charade : Carafon (K. Rat. Fond).

No 38 — Question drôlatique : Les Cailles (L'écaille).

No 39 — Pêle-mêle : Après la pluie le beau temps

No 40 — Pour les tout petits — Charade : Verdure (Vert. Dur).

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur lecture. En lisant nos feuillets, nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages. L. R.

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

LE LAC ONTARIO

PAR FENIMORE COOPER

(Suite) 1

Je suis autorisé à vous offrir, de la part de l'ennemi, l'évacuation de l'île, l'échange mutuel de prisonniers, et la restitution des chevelures ; en l'absence de bagages et d'artillerie, on ne peut pas faire davantage.

Comme cette conversation avait nécessairement lieu sur un ton très élevé, tant à cause du vent que de la distance, tout ce qui se disait était également entendu dans le fort et sur le cutter.

—Qu'est-ce que vous dites de ces propositions, Jasper ? cria Pathfinder, vous les entendez !

—Qu'est devenue Mabel Dunham ? demanda le jeune homme, en fronçant le sourcil de manière à le faire remarquer même par ceux qui étaient sur le toit du fort. Si un cheveu de sa tête a été touché, toute la tribu des Iroquois s'en repentira.

—Non, elle est en bas, saine et sauve, soignant son père blessé. Nous ne devons point nous venger des blessures du sergent, ce sont les fruits d'une guerre loyale. Quant à Mabel...

—Elle est ici, s'écria la jeune fille, qui était montée sur le toit au moment où elle avait compris le cours que prenaient les événements. Si ces gens veulent quitter l'île, Pathfinder, s'ils veulent s'en aller en paix, Jasper, oh ! n'en retenez pas un seul. Mon pauvre père touche à ses derniers moments, laissez-le rendre le dernier soupir en paix avec tout le monde. Partez, partez, Français et Indiens, nous ne sommes plus vos ennemis, nous ne voulons vous faire aucun mal. Assez de sang a été répandu.

—Bon, bon, Magnet, s'écria Cap, ce que vous dites peut être très religieux ou très poétique, mais cela n'a pas le sens commun. L'ennemi est prêt à baisser pavillon ; Jasper est à l'ancre, prêt à lâcher une bordée.

—Eh bien ! dit Pathfinder, je penche pour la manière de voir de Mabel. Il y a eu assez de sang répandu pour atteindre notre but. Ainsi, lieutenant Muir, voyons ce que vos amis les Français et les Indiens ont à dire pour leur compte.

—Mes amis, dit Muir, en tressaillant, vous ne devez point appeler les ennemis du roi mes amis, parce que les chances de la guerre m'ont jeté entre leurs mains. Voici maître Cap qui peut certifier que nous avons fait tout ce qu'on peut faire pour fuir cette calamité.

—Oui, oui, répondit Cap sèchement, fuir est le mot propre. Vous êtes entré dans le terrier, lieutenant, aussi habilement qu'un renard. Et comment diable êtes-vous parvenu à découvrir ce trou ?

—Et ne m'avez-vous pas suivi ? Il y a des moments dans la vie d'un homme où la raison s'élève jusqu'à l'instinct...

—Et où les hommes descendent dans des trous, interrompit le marin en riant de la manière bruyante qui lui était ordinaire, tandis que Pathfinder riait sous cape suivant sa coutume. Jasper lui-même, quoique rempli d'inquiétude pour Mabel, ne put s'empêcher de sourire.

Cet accès de gaieté, quoique peu agréable à Muir, contribua beaucoup à entretenir la paix. Cap s'imagina avoir fait une plaisanterie fort au-dessus du commun, et cela le disposa à céder sur le point principal, pourvu que ses compagnons voulussent bien admettre ses nouvelles prétentions à être un bel esprit.

Après une courte discussion, tous les sauvages de l'île furent réunis en masse à la distance d'environ cinquante toises du fort, et sous le feu de l'obusier du "Scud" ; alors Pathfinder sortit du fort, et dicta les conditions auxquelles l'île devait être finalement évacuée par l'ennemi. Les Indiens reçurent l'ordre de remettre toutes leurs armes, y compris leurs couteaux et leurs tomahawks, comme mesure de précautions, leurs forces étant quatre fois plus considérables que celles de leurs adversaires. L'officier français, M. Sanglier, ainsi qu'on l'appelait ordinairement et qu'il se nommait lui-même, protesta contre cette condition, mais Pathfinder, qui avait été témoin d'un ou deux massacres indiens, et qui connaissait la valeur des promesses des sauvages, tint bon. La seconde stipulation ne fût pas moins impor-

tante ; elle exigeait que le capitaine Sanglier rendit tous ses prisonniers qui avaient été gardés dans le même trou où Cap et Muir avaient cherché un refuge. Lorsque ces hommes furent amenés, on s'aperçut que quatre d'entre eux n'étaient nullement blessés, qu'ils pouvaient continuer leur service. Comme ils apportèrent leurs mousquets, cette addition de force procura un grand soulagement à Pathfinder. Ayant réuni toutes les armes des ennemis dans le fort, il envoya ses soldats prendre position du fort et posa une sentinelle à la porte.

Aussitôt que Jasper fut instruit des conditions, il dirigea le "Scud" vers la pointe où les bateaux s'étaient arrêtés ; il les prit à la remorque, et courant quelques bordées, il les amena dans le passage sous le vent. Là, tous les sauvages s'embarquèrent, et Jasper prit les pirogues à la remorque une troisième fois, et, courant vent arrière, il les laissa aller en dérive à un mille sous le vent de l'île. Les Indiens n'avaient qu'une seule rame dans chaque bateau ; le jeune marin sachant bien qu'en les tenant vent arrière, ils aborderaient sur les côtes du Canada dans le courant de la matinée.

Le capitaine Sanglier, Arrowhead et Rosée-de-Juin restèrent seuls lorsqu'on eut disposé du reste de la troupe ; le premier ayant certains papiers à signer avec le lieutenant Muir, qui, à ses yeux, possédait les qualités qui sont attachées à un brevet d'officier, et ce dernier préférant pour des raisons à lui connues, ne point partir en société de ses anciens amis les Iroquois. On garda des pirogues pour leur départ, quand le moment convenable serait arrivé.



Quel monstre ! s'écria Pathfinder

CHAPITRE XXVII LE TRAITRE

Après un frugal repas, attristé par la gravité de l'état du sergent, Pathfinder, en sortant du fort, rencontra Muir qui le conduisit à l'écart afin de causer seul avec lui. Le langage mielleux du quartier-maître formait le plus parfait contraste avec l'honnête franchise du guide.

—Mon très cher ami, commença Muir, car vous nous êtes plus cher à tous un millier de fois depuis vos derniers services que vous ne l'étiez auparavant, et vous avez consolidé votre réputation dans cette dernière circonstance ; il faut à présent que vous viviez paisible et heureux le reste de vos jours. Mariez-vous sans délai, mon cher, et songez à votre bonheur, car vous n'avez pas besoin de penser à votre gloire. Recevez la main de Mabel Dun-

ham, pour l'amour du ciel, et vous posséderez à la fois une bonne épouse et une bonne réputation.

—Mais, quartier-maître, ceci me semble un singulier conseil de votre part. On m'avait dit que vous étiez mon rival.

—Je l'ai été, et cette rivalité était assez redoutable, je puis le dire. Je n'ai jamais fait la cour en vain à une femme, et cependant cela m'est arrivé cinq fois. Oui, oui, Pathfinder, vous avez eu en moi un rival, mais vous n'en avez plus ; le brave sergent peut survivre à sa blessure, vous pouvez compter sur mes bons offices près de lui.

—Je suis reconnaissant de votre bienveillance, quartier-maître, quoique je n'aie pas grand besoin d'appui près du sergent Dunham qui est mon ami depuis si longtemps. Hélas ! le pauvre père aura de la peine à vivre assez pour voir ce qu'il a tant désiré.

—Mais il aura en mourant la consolation de savoir que ses vœux seront accomplis. C'est un grand soulagement, Pathfinder, pour l'esprit qui va quitter ce monde d'être sûr que les êtres qu'il chérissait seront heureux après sa mort. Toutes les mistress Muir ont exprimé ce sentiment à leur dernier soupir.

—Toutes vos femmes, quartier-maître, ont probablement senti cette consolation ?

—Halte là ! mon cher ! je ne vous croyais un tel diseur de bons mots. Bien, bien ; entre vieux amis une plaisanterie ne blesse pas. Mais, Pathfinder, vous comprendrez facilement qu'un pauvre diable qui perd une telle femme, aura probablement besoin de quelques consolations.

—Puisque le sergent ne peut plus commander, il serait à peine convenable de laisser un caporal à la tête d'un détachement victorieux comme celui-ci.

—Je suppose, lieutenant, que vous avez le droit de commander les soldats du 55e, et je ne crois pas que personne ici veuille s'y opposer, quoique vous ayez été prisonnier de guerre, et qu'il y ait des hommes qui pourraient hésiter à remettre leur autorité à un prisonnier qui leur doit sa liberté.

—C'est fort bien, Pathfinder ; et lorsque je rendrai compte de nos succès contre les bateaux, de la défense du fort et des opérations générales, y compris la capitulation, vous verrez que je n'oublierai pas de parler de vos droits et de votre mérite.

—Laissez là mes droits et mon mérite, quartier-maître ! Lundie sait ce que je suis dans la forêt, et le général le sait encore mieux ; ne vous embarrassez pas de moi ; racontez votre propre histoire, en prenant soin seulement de rendre justice au père de Mabel, qui en ce moment même est encore l'officier commandant.

Muir exprima la satisfaction complète de ces arrangements et sa résolution de rendre justice à tout le monde, et ils s'approchèrent du groupe qui était réuni autour du feu ; là, le quartier-maître commença, pour la première fois depuis le départ de l'Oswego, à s'arroger une portion de l'autorité qu'on pouvait croire due à son rang. Prenant à part le caporal, il lui dit nettement qu'il devait désormais le considérer comme son commandant, et il le chargea d'instruire ses subordonnés du nouvel état des choses.

Pendant ce temps, le capitaine Sanglier s'occupait de son déjeuner avec la résignation d'un philosophe, le sang-froid d'un vétéran, l'habileté et la science d'un Français et la voracité d'une autruche. Il avait déjà passé dans la colonie une trentaine d'années. Une constitution de fer, une parfaite insensibilité, une certaine adresse très propre à conduire les sauvages, et un courage intrépide, l'avaient désigné de bonne heure au général en chef comme un agent convenable à employer pour la direction des opérations militaires de ses alliés indiens. Il avait souvent conduit des partis d'Iroquois dans leurs expéditions de pillage, et sa conduite en de telles occasions amenait les résultats contradictoires d'alléger et d'augmenter à la fois les malheurs produits par ce genre de guerre, en y appliquant les vues plus larges et les ressources plus étendues de la civilisation. En d'autres termes, il formait le plan d'entreprises qui, par leur importance et leurs conséquences, excédaient de beaucoup la politique ordinaire des Indiens, et alors il interve-

(1) Voir le No 1161 de "l'Album Universel," et les suivants.

nait pour diminuer quelques-uns des maux qui étaient son propre ouvrage. Le nom de Sanglier, qui était un sobriquet de son propre choix et celui de Coeur-de-Pierre, par lequel on le désignait ordinairement sur les frontières, étaient devenus redoutables.

La rencontre entre Pathfinder et Sanglier avait quelque ressemblance avec la célèbre entrevue de Wellington et de Blücher, qui a été si souvent et si exactement décrite; elle eut lieu près du feu, et tous deux se regardèrent attentivement plus d'une minute sans parler; l'un et l'autre se sentait en présence d'un ennemi formidable, et chacun d'eux, en comprenant qu'il devait traiter son adversaire avec la même confiance due à un guerrier, sentait aussi qu'il existait entre eux aussi peu de rapports de caractère que d'intérêts.

Lorsque les deux héros se furent considérés mutuellement, M. Sanglier porta la main à son chapeau, car la grossièreté de la vie des frontières n'avait pas entièrement détruit la courtoisie de sa jeunesse, ni éteint cette apparence de "bonhomie" qui semble innée dans un Français.

Monsieur Pathfinder, dit-il avec un accent très prononcé, mais avec un sourire amical, un militaire honore le courage et la loyauté. Vous parlez iroquois ?

—Oui, j'entends le langage des reptiles et je puis m'en servir lorsque c'est nécessaire, répondit le guide, toujours simple et sincère; mais ce n'est ni une langue ni une tribu qui soit de mon goût. Je ne veux pas vous offenser, maître Coeur-de-Pierre, mais vous vivez en bien mauvaise compagnie.

—Oui, monsieur, riposta le Français. Que veut dire ceci ? Que fait-on à ce jeune homme ?

La main et les yeux du capitaine Sanglier dirigèrent le regard de Pathfinder vers le côté opposé du feu, où Jasper venait à l'instant même d'être saisi par deux soldats qui lui liaient les bras par l'ordre de Muir.

—Que signifie ceci, en vérité ? s'écria le guide s'élançant en avant et repoussant les deux soldats avec une force de muscles à laquelle on ne pouvait pas résister. Qui a le cœur de traiter ainsi Jasper Eau Douce ? et qui a la hardiesse de le faire devant moi ?

—C'est par mon ordre, Pathfinder, répondit le quartier-maître, et je l'ai ordonné sur ma propre responsabilité. Vous ne prendrez pas sur vous de contester la légalité d'ordres donnés par un officier du roi.

—Je contesterai les paroles du roi, quand même elles sortiraient de sa bouche royale, s'il disait que Jasper mérite ce traitement.

—Ceci sent un peu l'insubordination, répondit Muir, mais nous pouvons supporter bien des choses de Pathfinder. Il est vrai que Jasper "a paru" nous servir dans cette affaire; mais nous ne devons pas oublier le passé. La major Duncan lui-même ne l'a-t-il pas dénoncé au sergent Dunham, avant notre départ d'Oswego ? N'avons-nous pas vu clairement qu'il y a eu trahison, et n'est-il pas naturel et presque nécessaire de croire que ce jeune homme a été le traître ?

Le capitaine Sanglier leva les épaules, tandis que ses yeux se fixaient alternativement sur le quartier-maître et sur Jasper.

—Jasper Eau-Douce est mon ami, répondit Pathfinder. Jasper Eau-Douce est un brave, un honnête et un loyal garçon. Pas un homme du 55e ne mettra la main sur lui, si ce n'est par ordre de Lundie, tant que je serai là pour l'empêcher. Vous pouvez avoir de l'autorité sur vos soldats, mais vous n'en avez aucune sur Jasper ou sur moi, maître Muir.

—Bon ! s'écria Sanglier avec un accent qui tirait son énergie de la gorge et du nez.

Vous ne voulez donc pas écouter la raison, Pathfinder ? Vous ne pouvez pas avoir oublié nos soupçons et nos conjectures; de plus, voici une autre circonstance qui les augmente et les aggrave. Regardez cette bande d'étamine, eh bien ! elle a été trouvée par Mabel Dunham, attachée à la branche d'un arbre sur cette île, une heure environ avant l'attaque de l'ennemi, et si vous voulez prendre la peine d'examiner le battant du pavillon du "Scud", vous verrez qu'elle en a été coupée. Peut-il exister une preuve plus forte ?

—Ma foi c'est un peu fort, ceci", grommela Sanglier entre ses dents.

—Ne me parlez ni de pavillons ni de signaux lorsque je connais le cœur, repris Pathfinder, Jasper a le sentiment de la probité, et c'est un don trop rare pour s'en jouer comme de la conscience d'un Mingo. Non, non, laissez-le en repos, ou nous verrons qui se battra le mieux, vous et vos soldats du 55e, ou le

Serpent que voilà et Tue-daim avec Jasper et son équipage. Vous vous exagerez votre force, lieutenant Muir, autant que vous rabaissez la sincérité d'Eau-Douce.

—"Très bon !" dit Sanglier.

—Hé bien ! s'il faut que je parle clairement, Pathfinder, je le ferai. Le capitaine Sanglier ici présent, et Arrowhead, ce brave Tuscarora, m'ont informé tous deux que ce malheureux jeune homme est le traître. Après un tel témoignage, vous ne pouvez contester plus longtemps mon droit de le punir, et la nécessité de le faire.

—"Scélérat !" murmura le Français.

—Le capitaine Sanglier est un brave soldat et il ne voudra pas calomnier un honnête marin, dit Jasper. Se trouve-t-il un traître ici, capitaine Coeur-de-Pierre ?

—Oui, ajouta Muir, qu'il parle sans détour, puisque vous le désirez, malheureux jeune homme, et que la vérité soit connue ! J'espère seulement que vous pourrez échapper au dernier châtement, lorsqu'une cour martiale s'assemblera pour vous juger. Capitaine, voyez-vous ou ne voyez-vous pas un traître parmi nous ?

—"Oui, oui, monsieur, bien sûr".

—Mentir beaucoup trop ! dit Arrowhead d'une voix de tonnerre, en frappant la poitrine de Muir du revers de sa main, avec un emportement irrésistible. Où sont mes guerriers ! où sont les chevelures des Yengeese ! Mentir beaucoup trop !

Muir ne manquait pas de courage personnel, ni d'un certain sentiment d'honneur relativement à lui-même. Il prit pour un coup l'acte de violence qui n'était qu'un geste dans l'intention d'Arrowhead; sa conscience s'éveilla tout à coup, et, reculant d'un pas, il étendit le bras vers un fusil. Mais Arrowhead était trop agile pour lui. Le Tuscarora jeta un regard farouche autour de lui; puis passant la main sous sa ceinture, il tira un couteau qu'il y tenait caché, et dans un clin d'oeil l'enfonça jusqu'au manche dans le corps du quartier-maître. Comme ce dernier tombait à ses pieds, le capitaine Sanglier, regardant ce visage empreint du vague étonnement d'un homme que la mort a surpris, dit d'une voix calme en prenant une prise de tabac, et en levant les épaules :

—"Voilà l'affaire finie, mais ce n'est qu'un scélérat de moins".

Le meurtre avait été trop soudain pour qu'on pût le prévenir, et lorsque Arrowhead, poussant un cri, s'élança dans le bois, les hommes blancs étant trop stupéfaits pour le suivre. Chingashgook conserva plus de sang-froid; et les branches s'étaient à peine refermées sur le corps du Tuscarora, qu'elles s'ouvrirent pour laisser passer celui du Delaware, en pleine poursuite.

Jasper Western parlait facilement le français; les expressions et les manières de Sanglier le frappèrent.

—Parlez, monsieur, dit-il en français, "suis-je" le traître ?

—"Le voilà", répondit froidement le Français, "c'est notre espion, notre agent. Ma foi, c'était un grand scélérat, voici !"

Tout en parlant, Sanglier s'était penché sur le corps du quartier-maître, et fourrant sa main dans une des poches du défunt, il en tira une bourse qu'il vida par terre, plusieurs doubles louis roulèrent vers les soldats qui ne furent pas longtemps à les ramasser; jetant la bourse avec mépris, le soldat de fortune se retourna du côté de la soupe qu'il avait préparée avec soin; et la trouvant à son goût, il commença à déjeuner avec un air d'indifférence que le plus stoïque des guerriers indiens aurait pu envier.

Tandis que le corps de Muir était entre les mains des soldats qui le portaient déceintement à l'écart et le couvrirent d'une redingote, Chingashgook reprit en silence sa place près du feu, et Sanglier et Pathfinder remarquèrent tous deux qu'il portait à sa ceinture une chevelure toute fraîche et sanglante. Personne ne fit de questions, et le premier, quoique bien convaincu qu'Arrowhead avait succombé, ne montra ni curiosité ni regret.

Quant à Pathfinder, il n'aimait pas Muir, mais la découverte de sa trahison l'avait surpris. Le capitaine n'ayant plus de raisons d'être discret, lui conta tout en déjeunant l'arrivée du 55e sur la frontière. Muir rendait des services à l'ennemi. Grâce à lui, Sanglier avait même pu passer une nuit entière caché dans le fort d'Oswego.

Arrowhead était leur intermédiaire ordinaire. La lettre anonyme qui dénonçait Jasper au major Duncan était l'oeuvre du quartier-maître dont la passion pour Mabel était, en partie feinte. Il l'aurait épou-

sée, comme toute autre, mais il voulait surtout avoir un prétexte pour accompagner la troupe.

—Quel monstre ! s'écria Pathfinder, après avoir écouté ces révélations. Jasper, mon garçon, j'ai un mot à vous dire, un instant seulement.

Pathfinder conduisit le jeune homme à l'écart, et pressant sa main tandis que des larmes roulaient dans ses yeux, il continua :

—Vous me connaissez, Eau-Douce, et je vous connais aussi, dit-il; ce qui vient de se passer n'a changé en rien mon opinion sur vous. Je n'ai jamais cru leurs contes, cependant, je dois en convenir, je ne soupçonnais pas non plus le quartier-maître.

—Et il avait un brevet de Sa Majesté, Pathfinder !

—Ce n'est pas le plus important, Jasper Western.

—Et son amour prétendu pour une femme comme Mabel, tandis qu'il n'en ressentait aucun !

—Cela était mal certainement; le drôle devait avoir du sang de Mingo dans les veines. Voilà le sergent, pauvre homme, sur son lit de mort; il m'a donné sa fille pour femme, et Mabel, chère fille, y a consenti. Ah ! Jasper, il me semble parfois que je ne suis pas assez bon pour cette chère enfant !

La respiration d'Eau-Douce s'était presque arrêtée en apprenant cette nouvelle, et bien qu'il réussit à réprimer tout autre signe extérieur d'agitation, ses joues étaient couvertes de la pâleur de la mort; il trouva cependant la force de répondre non-seulement avec fermeté, mais avec énergie :

—Ne parlez pas ainsi, Pathfinder, vous êtes assez bon pour mériter une reine.

—Oui, oui, suivant vos idées de ma bonté; c'est-à-dire que je puis tuer un daim ou même un Mingo aussi bien que qui que ce soit sur la frontière; que j'ai l'oeil sûr pour suivre un sentier dans la forêt, et reconnaître la situation des étoiles, quand tant d'autres n'y entendent rien. Nul doute, nul doute, Mabel ne manquera ni de venaisons, ni de poissons ni de pigeons; mais trouvera-t-elle en moi assez d'instruction, assez d'idées, une conversation assez agréable, lorsque la vie s'avancera, et que chacun de nous sera apprécié à sa juste valeur ?

—Si vous êtes apprécié à votre valeur, Pathfinder, la plus grande dame du monde serait heureuse avec vous; de ce côté, vous n'avez nul motif de crainte.

—C'est votre pensée, Jasper. Mais, après tout, une jeune fille peut désirer d'avoir pour mari quelqu'un plus rapproché de son âge et de son goût, qu'un homme qui pourrait être son père et qui a l'air assez rébarbatif pour lui faire peur. Je m'étonne, Jasper, que Mabel ne se soit jamais prise de fantaisie pour vous au lieu de fixer ses idées sur moi.

—Se prendre de fantaisie pour moi, Pathfinder ! répéta le jeune homme en s'efforçant d'affermir sa voix et de cacher son trouble; qu'y a-t-il en moi qui puisse plaire à Mabel Dunham ? Ce qui vous me manque aussi, et je n'ai aucune des qualités supérieures qui font que les généraux mêmes vous respectent.

—Bien, bien, dites tout ce que vous voudrez, c'est pur hasard; j'avais guidé à travers les bois nombre de femmes sans ressentir d'inclination pour aucune, et maintenant je sens que si je perdais Mabel Dunham je serais comme un sapin frappé de la foudre.

—N'en parlons plus, Pathfinder, dit Jasper, en serrant à son tour la main de son ami, et se rapprochant du feu, quoique avec lenteur et de l'air d'un homme qui s'inquiète peu où il va, n'en parlons plus, vous êtes digne de Mabel, et Mabel est digne de vous. Vous aimez Mabel, et elle vous aime aussi; son père vous a choisis pour son mari, et personne n'a le droit de s'y opposer. Quant au quartier-maître, son feint amour pour Mabel est pire que sa trahison envers le roi.

En ce moment, ils étaient si près du feu qu'il fallut changer d'entretien; par bonheur, Cap parut alors, il venait de quitter son beau-frère mourant, et ne savait rien de ce qui s'était passé depuis la capitulation; il s'avança vers le groupe d'un air pensif. Cet air pédantesque qui donnait ordinairement à ses manières une apparence de mépris pour tout ce qui l'entourait, avait disparu presque entièrement, et il semblait rêveur, sinon humble.

—Cette mort, dit-il, quand il se fut rapproché, est une fâcheuse affaire, de quelque côté qu'on l'envisage. Voici le sergent Dunham, très bon soldat, je n'en fais nul doute, qui file son câble en ce moment, et qui pourtant s'y accroche comme s'il était déterminé à ne jamais le laisser passer par l'écubier, et tout cela, à ce qu'il me semble, parce qu'il aime sa fille. Où donc est le quartier-maître, Pathfinder ? Il est convenable qu'il vienne dire adieu au pauvre sergent qui ne fait que nous précéder un peu.

La fille du brigand

(NOUVELLE CANADIENNE)

(Suite)

—Si elle refuse, continue maître Jacques, alors elle saura qui je suis, et elle mourra dans la caverne de chagrins et de douleur.

—Et que direz-vous à son père?

—Je lui dirai que sa fille a été enlevée; et, s'il se trouve quelqu'un capable de me trahir, ajouta-t-il en lançant un regard diabolique sur Maurice, je le tuerai sans miséricorde.

Maurice vit bien à qui ces dernières paroles s'adressaient; il s'empressa de faire à maître Jacques les plus horribles serments.

—C'est bien, Maurice, je te connais; je sais que tu es fidèle et discret.

Maurice se leva pour partir.

—Où vas-tu à présent? lui demanda maître Jacques.

—Chez moi, maître; il faut que je revienne demain à dix heures.

—N'oublie pas surtout l'affaire de demain soir et pas un mot de ce que je viens de te dire.

Maurice sortit en renouvelant ses serments.

Après avoir passé les limites de la cité, Maurice, accablé de fatigues et de veilles, se laissa tomber le long d'une clôture et se prit à faire diverses réflexions sur ce qu'il venait d'apprendre.

Qui l'aurait pensé, se dit-il en lui-même, maître Jacques n'est pas le père d'Helmina! et pourtant cette lettre... l'impression qu'elle a faite sur lui... il n'y a pas à douter. Pauvre Helmina! quand elle va l'apprendre; quand elle va savoir que son père est mort, qu'elle est maintenant sous la domination d'un homme qui l'aime et qu'elle ne peut aimer, comme elle va pleurer! lorsqu'il lui faudra ou épouser un monstre et abandonner un jeune homme aimable, bien fait, qu'elle adore, ou bien mourir sous la domination d'un brigand, oh! elle va mourir, c'est certain.

Non, non, il ne sera pas dit que Maurice, tout scélérat qu'il soit, ait pris part à un crime aussi infâme contre une enfant, un ange comme Helmina. Si je me trouve dans l'impossibilité de l'empêcher, du moins je ne veux point y mettre la main.

Allons, Maurice, voilà le jour sur le point de paraître, au diable ta maison d'ici à après-demain soir! Pauvre maison! comme je vais la trouver vide! Et Madelon, comme elle va s'en-nuyer! Et Julienne, la pauvre petite, être obligée de partager la douleur d'Helmina, parce qu'elle a su partager son amitié! Non, non, encore une fois, je veux périr à tout jamais si je m'enfourne dans une pareille mêlée; au diable maître Jacques, qu'il s'arrange comme il voudra.

Et Maurice reprit le chemin de la ville.

Ces réflexions pourront peut-être paraître déplacées dans la bouche d'un homme aussi dépravé que Maurice. Mais nous ferons remarquer que, quoique adonné depuis longtemps au crime, Maurice n'était pas encore tout à fait endurci. Il conservait encore en lui un reste de pitié, de compassion surtout pour les malheureux qui n'étaient pas capables de se dédancer dans les actes d'une férocité brutale; bien loin de là, il était tendre et sensible, jamais il n'avait encore pris part aux crimes des autres brigands. Seulement il savait tout; maître Jacques, sûr de sa discrétion, ne lui cachait rien; il avait pu lui cacher jusqu'à ce jour qu'il n'était pas le père d'Helmina.

VIII

LA JUSTICE COMMENCE

Maurice, en parcourant les carrefours du faubourg Saint-Louis, ne voulut pas se rendre sur le marché sans entrer encore une fois chez Mme La Troupe, pour goûter de ce gin excellent qui l'avait tant exalté la veille, et pour se débarrasser un peu de la boue qu'il avait amassée dans ses excursions nocturnes; et en cela il n'était pas guidé par la propreté, mais bien par la

crainte de paraître suspect. Il augmenta donc le pas pour éviter, autant que possible, quelque rencontre désagréable, et dans un instant il se trouva au coin de la rue de l'auberge. Il fut d'abord surpris de trouver tout fermé; mais, pensant ensuite que Mme La Troupe était dans l'habitude de veiller fort tard, il crut qu'elle n'était pas encore levée.

—Hein, hein! la mère, t'as fait la galipote, j'cré, hier soir; mais faut qu'tu t'lèves, ma vieille.

Et il se mit à frapper rudement à la porte; le bruit qu'il fit se répandit dans l'intérieur comme un écho lent et sourd, semblable à celui que l'on entend dans un vaste souterrain.

—La vieille sorcière dort comme une souche, dit Maurice après avoir attendu inutilement cinq minutes. Holà! Mme La Troupe, ouvrez; que diable! faut-il cogner trois heures encore. Et il appliqua dans la porte un violent coup de poing qui l'ébranla et la fit craquer horriblement; puis il y eut encore un silence de deux minutes, après lequel Maurice, dont la patience était à bout, était sur le point d'enfoncer la porte, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule.

—Mais, l'ami, vous ne savez donc pas?...

—Et que diable, dit Maurice, comment voulez-vous que je sache? j'arrive justement de la campagne; mais qu'est-il donc arrivé?

—Oh! si vous saviez!

—J'vous dis que je n'sais rien.

—Une affaire terrible, allez!

—Comment?

—Tout le canton en a été épouvanté.

—Mais qu'est-ce donc?

—Si vous saviez!

—Mais j'vous dis que je n'sais rien, encore une fois.

—Ha! Ha! oui; eh bien! imaginez-vous que...

—Eh bien?

—Imaginez-vous que Mme La Troupe... vous la connaissez?

—Oui, un peu.

—Cette grande femme-là, qui était si avenante! eh! mon Dieu! vous l'avez rencontrée vingt fois pour une; vous savez bien, c'te femme qui...

—J'vous dis que j'la connais, dit Maurice en maîtrisant autant que possible sa colère; mais, encore une fois, qu'est-il donc arrivé?

—Ah! Monsieur, ce que j'n'aurais jamais pensé, ni moi, ni ma femme, ni mes amis, ni le canton, ni...

—Que l'diable vous emporte avec vos "ni"! Je vais tâcher de savoir la chose plus vite, dit Maurice en s'éloignant.

—Arrêtez, arrêtez, Monsieur; je n'ai pas eu l'intention de vous fâcher; c'est que, voyez-vous, c'est une affaire!... Et notre importun se mit à étendre les bras et à les élever au ciel.

—De grâce, Monsieur; vous vous lamenterez demain, et contez-moi aujourd'hui...

—Tout d'suite, entrez chez moi: voyez-vous, j'n'aime pas conter ça en public; on n'sait pas ce qui peut arriver. Maurice le suivit en jurant en lui-même.

—Allons, lui dit-il aussitôt qu'ils furent entrés, je suis pressé, de grâce dépêchez-vous.

—Dans l'instant; emportez-nous un coup, Lisette: vous en prenez, j'suppose?

—Merci, merci, c'est pas la peine, dit Maurice d'un air qui pourtant indiquait assez qu'il n'était pas accoutumé à en refuser.

—Or ça, dit notre narrateur en reprenant le fil de son histoire, je vous dirai donc que c'te nuit, vers... attendez donc... oui, vers trois heures... et demie... j'cré; dame, écoutez donc, j'cré qu'il était bien quatre heures, hein Lisette?

—Eh ben! quoi donc encore? dit Lizette en mettant sur la table une vieille bouteille française pleine jusqu'au goulot.

—Quelle heure était-il à peu près lorsque Mme La Troupe...

—Dame, il était quatre heures.

—Oui, oui, c'est ça, quatre heures, et t'nez, j'crois même qu'il n'était pas tout à fait ça.

—Mille tonnerres! que fait l'heure? dit Mau-

rice en enrageant; mettez celle que vous voudrez et avancez, ou sur mon âme je...

—Oui, supposons qu'il fût quatre heures; nous dormions bien tranquillement, ma femme et moi, car vous savez, Monsieur, que le sommeil du matin est toujours le meilleur; j'ai toujours remarqué cela; c'est singulier, mais...

—Mais vous n'avancez à rien, mille millions de pies! dit Maurice en fermant les poings.

—Tout d'un coup, ma femme, qui dort moins dur que moi, et puis j'vous dirai en passant qu'est toujours l'ordinaire, et, si vous êtes marié, Monsieur, vous en direz autant que moi; je n'sais pas, mais j'ai toujours entendu dire que...

—Je veux que l'siffleu m'étouffe! si vous n'achevez pas, je fiché mon camp, dit Maurice en se levant.

—Tout d'un coup donc, continue notre homme sans s'occuper du tout des imprécations ni de l'impatience de Maurice, semblable à ces grands orateurs et à ces grands écrivains qui parlent et écrivent beaucoup sans rien dire, et qui ne font pas semblant d'entendre les sifflets et les huées de ceux qu'ils ennuient; tout d'un coup ma femme me pousse. Johnné, qu'elle me dit, entends-tu du bruit dans la rue? — Queu bruit? que j'lui dis, et j'saute de mon lit, et j'sors dans la rue malgré les supplications de ma femme, car, soit dit entre nous, Monsieur, j'suis brave, et j'ai toujours passé pour ça, sans m'vanter. J'me rappelle que quand j'étais dans la milice...

—Faites-moi grâce de vos exploits, je suis pressé. Avez-vous envie de me faire manquer mes affaires? dit Maurice avec un ton de douteur, après avoir employé inutilement tout autre moyen.

—Excusez, c'est que vous sentez bien... vous comprenez bien... vous entendez bien que, lorsqu'un homme vient à se rappeler ses belles actions, vous devez comprendre... qu'il n'est pas aisé...

—De vous endurer sans s'damner, dit Maurice.

—Oui, dit notre homme avec son imperturbable sang-froid; ainsi me voilà dans la rue.

—Dieu soit loué! Voilà un bon saut d'fait, dit Maurice en se frappant les mains.

—Dieu soit loué? pas trop, Monsieur, pas trop. Figurez-vous un peu que j'me trouve au milieu d'la patrouille et de trois voleurs qui venaient de défoncer chez M. Pierre... à ce qu'on m'a dit.

—Et Mme La Troupe?

—Attendez donc. V'la qu'j'entends: "Il faut prendre Mme La Troupe aussi". Vous pouvez penser un peu! Mme La Troupe était bien connue et bien estimée dans le voisinage; j'rassemble tous mes voisins et j'allons trouver le maître d'la patrouille, et moi, comme le chef de la bande, j'lui dis à sa barbe qu'il ne prendra pas Mme La Troupe, et puis j'lui demande: "Queu qu'vous disez pour vos raisons?" Oh ben! tenez, Monsieur, voilà le pire d'affaire qui va se montrer!

—S'il met autant d'temps à venir que l'reste, dit Maurice, préparez-moi un lit, car j'vois ben que je serai obligé de coucher ici...

—Alors le maître nous dit... Mais, Monsieur, je n'ai pas fait venir c'te bouteille-là pour rien.

Et Johnné fit signe à Maurice de s'approcher; il ne se fit pas prier.

—J'vous assure, Monsieur, dit Johnné, qu'j'aime à prendre queuqu'chose quand j'conte une histoire comme ça; ça m'dégoûte... J'vous disais donc que le maître de la patrouille nous dit que Mme La Troupe devait être complice avec les voleurs, puisqu'elle les recevait à toute heure dans la nuit, "et, pour vous convaincre, ajouta-t-il, mes braves (il voyait ben à qui il avait affaire, allez), je vais faire une visite avec vous dans l'auberge". Nous entrons, moi, monsieur le maître, deux de mes amis et un "watchman". Mme La Troupe était dans l'comptoir avec sa p'tite fille, qui pleurait à fendre le coeur du gros Jim. Nous nous mettons à fouiller et

à refouiller partout, fouille, fouille, fouille, et puis fouille donc, tonnerre! sans trouver aucun effet; le grenier, la cave, rien ne fut épargné; madame La Troupe nous regardait faire sans rien dire. Enfin, nous étions prêts à tout abandonner lorsqu'un homme de la patrouille nous cria en sortant de la cave: "Venez, venez voir!" Nous suivons c't'animal, et il nous montre dans le mur une espèce de porte que nous n'avions pas encore remarquée. Jugez d'notre surprise lorsque après avoir forcé la serrure, on vit six grandes tablettes fixées dans la pierre surchargées d'argenterie: c'étaient des chandeliers, des grands plats, des belles assiettes, des beaux bassins tout d'argent, et l'diable et son train.

Vous pouvez compter si ça m'donna un coup! madame La Troupe qu'avait toujours passé pour si honnête, si respectable! foi de créquien, Monsieur, je n'suis pas mauvais, vrai comme v'là une bouteille; mais t'nez, quand je m'vis trompé d'la pareille façon, ça m'mit dans une colère, mais dans une colère, entendez-vous, qu'j'aurais pu tuer!

—Et vous avez pris madame La Troupe? dit Maurice, voulant mettre fin à cet entretien, qui le touchait d'assez près.

—Comme de raison; mais écoutez, c'n'est pas tout. Nous remontâmes dans l'auberge, et le chef d'la patrouille, après avoir fait retirer tout l'monde excepté moi, parla à madame La Troupe à peu près comme ça: Madame, qu'il lui dit, on a trouvé des effets volés dans votre cave; votre auberge est ouverte à tous les brigands, tout me porte à croire que vous agissez avec eux; par conséquent, je vais user de mon droit pour vous faire conduire en prison.

Madame La Troupe gardait un silence complet.

—Avez-vous quequ'chose à dire pour votre défense? que j'lui dis.

Elle jeta autour de la chambre un regard égaré, puis elle répondit faiblement: "Rien". Puis, ayant appelé vers elle sa petite fille, elle la serra longtemps contre son sein en l'arrosant de ses larmes; il y eut en elle un moment de repentir, après quoi elle se leva tout à coup, les cheveux hérissés comme du vrai crin, les yeux tout grand ouverts, et, ayant repoussé brusquement son enfant: "Ne pleure pas, lui dit-elle, ta mère a mérité son châtement".

"Malheur à ceux qui m'ont perdue! Malheur à eux! ils périront avec moi!" Puis elle retourna évanouie sur sa chaise.

Maurice, malgré son sang-froid ordinaire, ne put s'empêcher de trembler en entendant ces derniers mots; et, dans la crainte de ne pouvoir assez déguiser son trouble, il se leva et sortit aussitôt en saluant Johnné, qui ne savait que penser d'un départ aussi brusque et aussi subit.

Maurice, comme on peut le penser, ne fut pas sans faire des réflexions terribles sur sa situation actuelle, et sur l'autre, plus horrible encore, qui l'attendait, d'après ce que Mme La Troupe avait dit. Il traversait machinalement toutes les rues, la tête basse, les bras pendants, et en prononçant souvent à demi-voix des imprécations terribles. A sa démarche, il était facile de voir qu'il était sous l'influence du désespoir. Ce fut dans cet état qu'il arriva sur le marché. Il y était depuis dix minutes lorsqu'il entendit prononcer, à côté de lui, un nom qui le frappa; il leva la tête, et aperçut un homme d'un certain âge, très bien mis, qui paraissait arriver d'un long voyage: c'était M. Des Lauriers, dont nos lecteurs ont déjà vu le nom sur une lettre qu'il avait adressée à maître Jacques. Maurice le considéra avec attention; il fut sur le point d'aller lui parler; mais la crainte l'arrêta. Il se retira tout à coup de la halle: une idée lumineuse venait de traverser son esprit.

Bientôt on le vit marcher à pas précipités dans la rue Saint-Louis; et, à quelque distance, on aperçut un autre homme qui suivait la même direction et qui paraissait ne pas vouloir le perdre de vue. C'était Magloire, le domestique de Stéphane.

IX

REVELATIONS

Stéphane, content d'avoir pu mettre son dessein à exécution, avait laissé la halle et s'était rendu chez lui afin d'attendre le résultat de ce dernier moyen d'avoir des informations sur l'existence de maître Jacques. Il n'y avait pas dix minutes qu'il était arrivé lorsqu'on vint lui dire que quelqu'un désirait lui parler. Il descendit dans l'antichambre et aperçut une jolie petite fille, mais

d'une pâleur extrême et les yeux pleins de larmes. Elise, c'était la fille de Mme La Troupe, en voyant Stéphane pour la première fois, baissa les yeux, et fut si troublée qu'elle fut incapable de dire un mot.

—Que voulez-vous, ma pauvre enfant? lui dit Stéphane avec douceur, car il s'était aperçu qu'elle avait du chagrin.

—Ma mère voudrait vous voir, répondit-elle en sanglotant.

—Quelle est votre mère, ma chère?

—Mme La Troupe.

—Et pourquoi pleurez-vous tant? Est-il arrivé quelque malheur à votre mère?

—Hélas! oui, Monsieur, dit Elise en se cachant les yeux dans ses deux mains, maman est en prison.

—En prison! dit Stéphane foudroyé par cette nouvelle, en prison... Écoutez, Elise, ajouta-t-il après s'être remis un peu, cessez de pleurer, et allez dire à votre mère que, quoiqu'il m'en coûte beaucoup d'aller lui rendre visite dans un pareil lieu, cependant elle peut m'attendre dans une demi-heure. Allez, pauvre petite.

Et Stéphane prit la main d'Elise, et la conduisit en lui donnant une petite pièce d'argent.

Un quart d'heure après Stéphane entra dans les prisons, au milieu des juréments et des imprécations des portiers et d'une soldatesque grossière et impudente.

Les prisons!... ne semble-t-il pas que ce mot seul, prison, exprime quelque chose de terrible et d'effrayant, quelque chose de redoutable qui glace le sang et brise le coeur! Lorsque vous prononcez ce mot ou que vous l'entendez dire, ne vous figurez-vous pas sur le champ des murs épais, des cachots ténébreux et infects, des grilles et des portes de fer, des spectres hideux, des personnes décharnées? Ne croyez-vous pas entendre des gémissements sourds, des cris aigus, des pleurs continuels, le bruit des chaînes, le fracas des criminels? Ce mot, prison, ne vous retrace-t-il pas un séjour de douleur et de supplices, un repaire empoisonné, une caverne où le soleil n'a jamais pénétré, un purgatoire terrestre en un mot?...

Entrons avec Stéphane, et voyons si le tableau que nous aurons à contempler est réellement aussi effrayant que celui que nous aurons formé dans notre imagination.

En parcourant les longs et humides corridors qui traversent la prison, en entendant l'écho sourd et entrecoupé qui répétait le bruit de ses pas, et en voyant ces énormes portes qui craquaient et roulaient lentement sur leurs gonds, Stéphane ne peut s'empêcher d'un certain mouvement de frayeur mêlée de dégoût. Pour arriver à la chambre de Mme La Troupe, il fallait traverser celle des hommes. C'était une vaste salle carrée, située au centre de l'édifice, et éclairée par cinq vitraux tous barricadés avec de grosses barres de fer. C'était là que Stéphane devait avoir sous les yeux un spectacle vraiment répugnant et horrible. En y entrant il fut près d'être suffoqué par l'air empesté et nauséabond répandu dans l'appartement, et écrasé par une foule de scélérats qui se pressaient autour de lui en lui tendant la main. Malheureusement Stéphane, n'ayant sur lui rien à donner à ces infâmes brigands, se fit siffler et insulter; plusieurs même qui n'avaient pas encore perdu leur instinct brutal et leur cupidité voulurent se jeter sur lui pour le dépouiller. Puis c'étaient des imprécations, des juréments et des ricanements affreux. Les uns chantaient, les autres pleuraient et gémissaient; ici on en voyait qui étaient en proie au plus terrible désespoir, là quelques autres se livraient à une joie sardonique et bruyante, plus loin ils se disputaient, se maudissaient les uns les autres, et se tiraient aux cheveux.

Telle était cette chambre, que les geôliers appelaient "l'antre du diable", semblable pour la malpropreté à un bourbier épais où croupissent des insectes dégoûtants, et pour le fracas à un repaire de bêtes féroces poussant de continuels hurlements, et se ruant avec rage et impétuosité les uns sur les autres.

Stéphane, en sortant de cette chambre, jeta un dernier regard sur la scène affreuse qui venait de se dérouler à ses yeux, et sentit ses membres mus par un tremblement convulsif et son coeur se briser par des pulsations violentes. Il s'appuya un instant sur la tablette d'une fenêtre.

—On voit bien, dit le geôlier en souriant de pitié, que vous n'êtes pas accoutumé à de telles visites; mais j'avouerai aussi que je n'ai jamais vu tant de commerce qu'aujourd'hui. Allons, al-

lons, Monsieur, ne vous découragez pas: le pire est fait.

—Tant mieux, mon Dieu! dit Stéphane en prenant courage malgré lui; s'il n'en était pas ainsi, j'aimerais mieux retourner sur mes pas.

Le geôlier ouvrit la troisième porte qu'ils rencontrèrent et introduisit Stéphane dans un appartement proprement blanchi et balayé: c'était un nouveau spectacle, moins bruyant à la vérité, mais plus digne de pitié et plus susceptible de faire impression sur un coeur sensible comme pouvait l'être celui de Stéphane. Parmi toutes les femmes, au nombre de trente à quarante, qui étaient rangées tout autour de la salle, une seule ne travaillait pas encore à l'oeuvre pénitentiaire, c'était Mme La Troupe. Aussitôt qu'elles aperçurent le geôlier et Stéphane, elles se levèrent avec un respect mêlé de crainte, et baissèrent la vue sur leur ouvrage d'un air qui semblait demander grâce. Elles étaient assez proprement vêtues, mais maigres et décharnées, et tenant une posture nonchalante, nécessaire d'après la vie sédentaire qu'elles étaient obligées de mener.

Stéphane, en examinant furtivement ces femmes perdues, indignes d'un sexe qu'elles déshonoraient, frémit involontairement et porta la main à son front, comme s'il eût voulu chasser les réflexions qui l'accablaient; mais, lorsqu'il vint à remarquer attentivement Mme La Troupe, qui, de son côté, le regardait en versant des larmes... Stéphane pleura aussi...

Pauvre Stéphane! les larmes que tu répands maintenant te sont arrachées par la pitié; dans un instant il te faudra en verser d'autres plus pénibles encore, puisqu'elles naîtront d'un amour malheureux!

Et, comme s'il eût honte de sa faiblesse, il s'es-suya promptement les yeux et s'avança d'un pas assez hardi à l'extrémité de la chambre où était Mme La Troupe. Aussitôt que le geôlier se fut retiré, elle fit passer Stéphane dans une espèce de petite cellule pratiquée dans le fond de la principale chambre. Elise le suivit.

Stéphane se jeta sur un banc de bois fixé au mur et laissa retomber sa tête sur l'embrasement d'une fenêtre. Mme La Troupe le regardait avec un air de confusion et de timidité; elle n'osait commencer l'explication du rendez-vous qu'elle avait donné.

Enfin, après un quart d'heure, Stéphane se leva brusquement comme s'il se fût réveillé d'un sommeil profond, et fixant Mme La Troupe

—Pourrais-je savoir, Madame, ce qui m'amène ici, dans un lieu où j'ai eu tant à souffrir?

Mme La Troupe rougit et baissa la vue, puis elle ne répondit rien.

Stéphane se reprocha le ton d'aigreur qu'il avait pris en lui faisant cette première question; pensant que son silence venait de là, il reprit avec plus de douceur:

—De grâce, parlez; depuis quand êtes-vous ici?

—Depuis hier au matin, répondit-elle sur le ton d'un condamné devant son juge.

—Par quel accident?

—Par un accident que je devais prévoir, répondit Mme La Troupe avec plus de hardiesse.

—Que voulez-vous dire? dit Stéphane en reprenant son air de sévérité.

—Je veux dire que j'ai bien mérité ce qui m'est arrivé.

En prononçant ces derniers mots, Mme La Troupe sentit disparaître toute sa timidité pour faire place à la colère et la vengeance.

—Malheureuse!

Et Stéphane, honteux de se trouver en tête-à-tête avec une pareille femme, prit son chapeau et fut sur le point de se retirer.

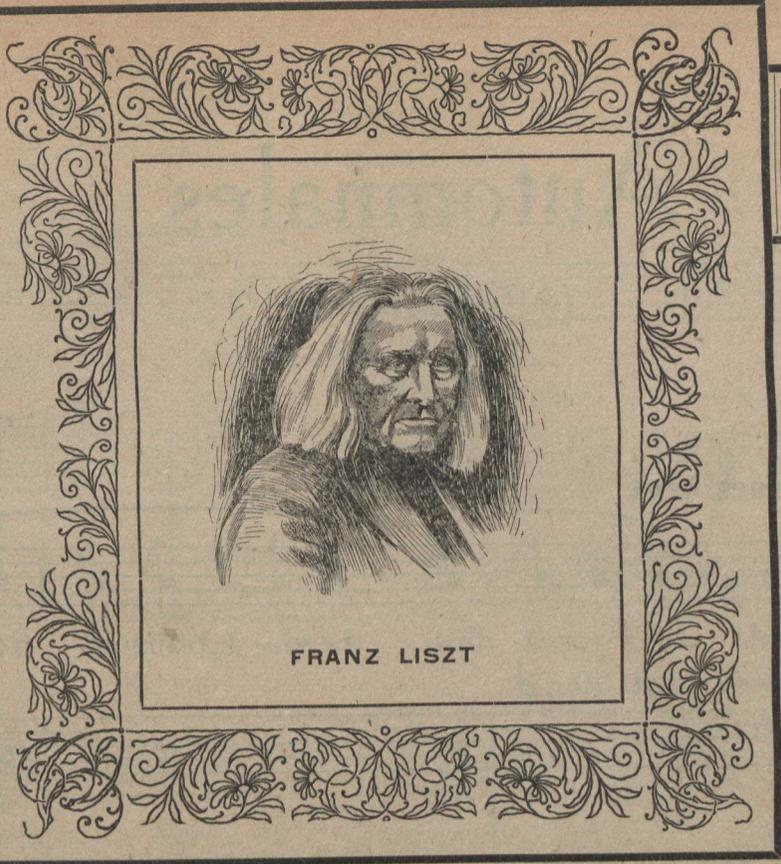
—Attendez, Monsieur, attendez, dit Mme La Troupe en lui prenant le bras; il s'agira bientôt plus de votre intérêt que du mien.

Stéphane frémit.

—Sachez, poursuivi Mme La Troupe en grinçant des dents, que, si je suis ici aujourd'hui, si je suis condamnée à y terminer ma vie, je dois le reprocher à un seul homme, le plus infâme, le plus exécrationnel que l'on puisse rencontrer. Malheur à lui! voici le temps de la vengeance arrivé, voici le moment où ses crimes vont être dévoilés, où ses victimes vont se ruier sur lui pour le condamner et le maudire! Maudit soit-il! s'écria Mme La Troupe dans un violent accès de désespoir, en s'arrachant les cheveux et en se frappant la tête.

Elise effrayée s'était approchée en tremblant de Stéphane, qui n'était guère plus rassuré qu'elle.

Après un quart d'heure passé dans des transes et des convulsions horribles, Mme La Troupe devint un peu plus calme; des sueurs froides inon-



Ecole Romantique Allemande



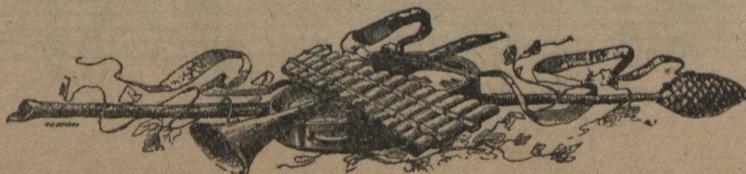
LISZT FRANZ, (1811-1886,) né à Raiding (Hongrie.)

Il fut d'abord pianiste, le plus extraordinaire et le plus prestigieux qui ait jamais existé, et improvisateur des plus étonnants ; cédant au goût du temps, il composa alors de nombreuses Fantaisies, Arrangements ou Paraphrases sur les opéras à la mode, hérisés de difficultés tellement vertigineuses que lui seul pouvait alors en tenter l'exécution.

Ce n'est que plus tard qu'il aborda la véritable composition, dans laquelle il a toujours apporté un caractère mystique qui était dans sa nature. Que ce soit comme virtuose ou comme compositeur, Liszt pontifie toujours ; de plus il n'aime pas à chercher l'effet par les moyens simples, il ne se plaît que dans les complications. Ceux donc qui ne sont pas de ses admirateurs passionnés ne le considèrent pas comme exempt d'une certaine dose de charlatanisme.

En 1861, il abandonna les fonctions de maître de chapelle du grand-duc de Weimar, qu'il occupait depuis 1849, pour devenir son chambellan ; en 1865, il entra dans les ordres, on ne l'appela plus que l'abbé Liszt ; mais il continua sa carrière.

L'une de ses filles a épousé Wagner, dont il était l'un des plus ardents champions : il était d'ailleurs aussi passionné dans ses admirations et ses enthousiasmes (Beethoven, Berlioz, Schumann, Wagner) que dans sa musique et son exécution. On peut l'apprécier de différentes manières, mais à coup sûr c'était un homme de génie, et son existence a été des plus curieuses et des plus mouvementées.



Automnales

(APAISEMENT)

Mélodie

Poésie de Fernand GREGH

Musique de Jean-Ch. NOUGUES

Andantino assez lent
recitativo

CHANT

Mon Dieu! vous a . vez fait la vie é . trange et dou . ce Tou . te ma

Andantino assez lent 60 = ♩

PIANO

mf > *p*

Animando

peine a fui comme un pas sur . la mous . se Autrefois, — j'ai souffert autrefois — j'ai pleuré!

Animando

allarg. avec force et passion

Je ne me souviens plus que d'a . voir a . do ré!

Plus animé

Les pas . si . ons d'an . tan s'ef feillent tour à tour

Plus animé 72 = ♩

p douce très arpégé

C'est l'Automne en mon cœur a - près les tris - tes Mais. J'ai cru ha - ïr pour

tous les chagrins qu'on m'a faits Voi - ci je ne suis plus qu'indul - gence, et qu'amour.

rall.

suivez

En animant
pp

Tou - te ma peine a fui comme un pas sur la mou - se, Mon Dieu! vous a - vez fait la

pp

toujours en croissant,

vie é - trange et dou - ce, Au - tre - fois j'ai souffert, au - tre - fois, j'ai pleu - ré!

cresc.

a Tempo avec force *rall.*

Je ne me souviens plus que d'a - voir a - do - ré!

a Tempo

suivez **ff**

daient ses joues décharnées; elle se laissa tomber sur une chaise; puis, jetant sur Stéphane des yeux égarés, elle versa des larmes abondantes et re- prit :

—Je devais être la dernière des femmes qui dût terminer sa vie aussi misérablement: il fut un temps de bonheur et d'aisance pour moi, un temps de vertu et de piété, un temps où je venais moi-même consoler et secourir les prisonniers! Et aujourd'hui qu'est devenu ce temps? J'étais riche, Monsieur, aussi riche que ces dames qui tiennent à présent les premières places dans la société; je suis devenue pauvre, mais au moins je puis dire que je n'ai pas mérité ce premier malheur; je l'ai dû à un frère en qui ma confiance avait été poussée trop loin.

Mme La Troupe raconta à Stéphane cette première partie de sa vie que nos lecteurs ont déjà apprise de la bouche de Julienne.

—Voilà, dit-elle en terminant, comment du haut de la grandeur et de la fortune je me suis vue abaissée tout à coup au dernier échelon de la société et de la misère. Mais jusqu'alors j'avais conservé une partie de mon bonheur: la vertu et la religion. Un monstre plus terrible encore que le premier méditait sourdement le projet de me plonger dans un abîme plus profond, et d'où je ne devais jamais sortir; et cet abîme, le voilà, Monsieur, dit madame La Troupe en étendant les bras et en montrant les quatre murs de sa prison; et ce monstre, vous allez le connaître dans un instant.

Ce fut trois mois après la mort de mon époux que je le vis pour la première fois; ses manières polies, son air de respect et de modestie, sa honte apparente, tout me porta en sa faveur. Et pour tant, qui eût pensé que c'était un hypocrite auquel je ne devais pas me fier? oui, Monsieur, un hypocrite tel que l'enfer n'en a jamais connu, un hypocrite dont on ne pourra jamais approfondir la scélératesse et l'impudence...

Voyant le dénûment et la misère où nous vivions, ma chère petite fille et moi, il nous combla de présents et de bontés, et dans toutes les transactions il montrait tant d'empressement, tant de délicatesse, que je ne tardai pas à m'attacher entièrement à lui et à lui donner une amitié et une confiance sans bornes. Je lui racontai tous mes malheurs; il feignit d'y prendre part, et se répandit en invectives et en reproches contre mon frère; et lui-même, le monstre, roulait dans son esprit diabolique la ruine de mon âme et de ma réputation: "Madame, me dit-il, vous n'avez plus rien à espérer à la campagne; mais, si vous voulez bien profiter de l'avantage que je vais vous proposer, je suis certain que vous pourrez encore être heureuse. J'ai à Québec un hôtel qui se trouve abandonné aujourd'hui, faute d'une personne respectable et capable de remplir la fonction d'hôtelnière; je vous l'offre, Madame, avec d'autant plus de confiance que je connais vos qualités et votre activité; vous aurez, en y entrant, tout ce qui sera nécessaire pour tenir une bonne maison, et les pensionnaires ne vous manqueront pas. Je vous donne donc la préférence sur le grand nombre de personnes qui en ont déjà fait la demande".

Ma situation ne me permettait pas d'hésiter: je l'acceptai donc avec reconnaissance, et huit jours après je laissais, en pleurant, le lieu de ma naissance, où j'avais passé de si heureux jours; je fus dire un dernier adieu à la tombe de mon époux, j'embrassai tous mes amis, et je me mis en route avec Elise et le peu d'effets qui m'étaient restés. Me voilà rendue à cet hôtel; mais quel hôtel, grand Dieu! Vous l'avez vu, Monsieur: c'était l'auberge du faubourg Saint-Louis telle qu'elle est aujourd'hui.

Ici madame La Troupe s'arrêta pour donner un libre cours à ses larmes. Jusqu'ici elle n'avait eu à raconter que le malheur; mais elle touchait à présent à quelque chose de plus révoltant: le crime!

Stéphane, après avoir partagé sa douleur, la pria de continuer.

—Lorsque j'aperçus cette chétive mesure, reprit madame La Troupe, lorsque je remarquai le délabrement, la malpropreté et l'abandon qui m'étaient réservés, je regrettais mon premier état, ma misère, tout affreux qu'elle était; cependant je ne voulus pas encore m'arrêter à la pensée que j'avais été trompée; mon protecteur (je pouvais alors lui donner ce nom) m'avait paru trop plein de mérite. J'attendis avec impatience une visite de sa part; il vint le lendemain matin.

Est-ce là, lui demandai-je, l'hôtel?... "Les misérables, se dit-il avec une colère affectée,

voyez un peu s'il y a à laisser quelque chose de bon à leur disposition; voyez comme ils ont tout massacré dans l'espace d'un mois tout au plus. Je vous demande pardon, Madame, me dit-il avec déférence, j'ai été trompé moi-même; j'avais donné permission à quelques-uns de mes gens de loger ici en attendant, et voyez, ajouta-t-il en levant les épaules; mais ne vous désespérez pas: je vais remettre en peu de temps toutes les choses en ordre; vous serez comme une reine; demain je vais envoyer des ouvriers et des effets. Prenez courage, Madame, vous verrez que je suis homme à tenir ma promesse". Et il se retira en me donnant deux dix chelins pour la journée.

Le lendemain, la semaine se passèrent; je ne vis arriver personne, ni ouvriers, ni mon protecteur; ce ne fut que le mardi de la semaine suivante que j'eus sa seconde visite; il me dit que de mauvaises affaires l'avaient empêché d'avoir des ouvriers, mais qu'il le ferait aussitôt qu'il serait en état de les payer. Enfin, pour abrégé autant que possible cette malheureuse histoire, je vous dirai que mon auberge resta telle que vous l'avez vue, qu'elle ne fut fréquentée que par le rebut de la société, avec qui je m'accoutumai peu à peu, si bien qu'au bout de trois mois j'en avais acquis les vices et les habitudes. A force de détours et de supplications, je parvins à apprendre que j'avais affaire à des brigands et à des scélérats dont le chef n'était autre que mon protecteur. Il m'avoua tout lui-même, et me fit de si horribles menaces, de si belles promesses, que je n'eus pas le courage d'abandonner l'auberge. Il me mit ensuite dans ses secrets et ses intérêts les plus chers; je connaissais tous les crimes avant même leur exécution, et ma maison devint le réceptacle de tous les effets volés.

Ce mystère ne pouvait durer longtemps. Cette nuit on a surpris les brigands au moment même où ils entraient chez moi pour cacher leur vol; on fit des fouilles, elles ne furent pas infructueuses: il était donc visible que j'étais leur complice, et il m'a fallu subir le même sort.

Mme La Troupe s'était empressée de raconter la fin de son histoire pour éviter sans doute les justes remarques que Stéphane aurait pu faire, et pour abrégé autant que possible la honte et la confusion que de pareils aveux devaient nécessairement faire naître en elle; mais elle ne put résister plus longtemps, elle tomba évanouie sur le parquet. Elise, qui la crut morte, se jeta sur elle en l'appelant à haute voix. Ce fut une terrible scène pour Stéphane, un horrible contraste, que de voir la vertu aux prises avec le crime entre les quatre murailles d'un sombre cachot...

Mme La Troupe revint bientôt à elle; puis, après avoir pressé sa fille sur son cœur, elle se traîna jusqu'à Stéphane, et retombant à ses genoux:

—O Stéphane, lui dit-elle en pleurant, si les prières d'une femme criminelle mais repentante peuvent avoir quelque influence sur vous, si votre cœur, en maudissant le crime et ses esclaves, peut respecter et aimer la vertu toujours pure au milieu du vice, daignez jeter les yeux sur cette chère enfant; daignez protéger une misérable orpheline qui sans vous devra traîner sa vie dans l'infortune et l'esclavage, peut-être, hélas! dans la scélératesse comme son infâme mère. Oh! dites-moi, Monsieur, dites-moi que vous l'arracherez des mains des scélérats qui m'ont perdue; dites-moi que vous la conduirez dans le chemin de la vertu, que vous la conserverez dans la pureté où elle a toujours vécu jusqu'à présent... Viens, Elise, viens te jeter avec moi aux pieds de M. Stéphane... Pauvre enfant!... tu n'as plus personne maintenant sur la terre!...

Stéphane releva Mme La Troupe, et lui promit de prendre soit d'Elise; puis, se rappelant qu'elle lui avait donné à entendre que le rendez-vous l'intéressait autant qu'elle, il la pria de le lui apprendre.

Mme La Troupe le regarda fixement.

—Avant de vous répondre, Monsieur, lui dit-elle, permettez-moi de vous faire une question. Aimez-vous encore la fille de maître Jacques?

—Pourquoi voulez-vous savoir cela?

—Parce que, si vous ne l'aimez plus, je n'aurai rien à vous dire.

—Eh bien! supposons que je l'aime encore.

—Ce n'est pas une supposition, Monsieur, je le vois bien; vos yeux m'en disent assez. Avez-vous eu des informations sur son compte?

—Non.

—Aimeriez-vous en avoir?

—Parlez, dit Stéphane avec crainte et inquiétude.

—Ce que je vais vous dire est terrible.

—Parlez, dit encore Stéphane d'une voix tremblante.

—Vous l'exigez donc?

—Oui.

—Eh bien, je vous conseille d'oublier pour toujours la fille de M. Jacques.

Stéphane pâlit.

—Qu'avez-vous à dire contre elle?

—Rien contre elle: au contraire, c'est une charmante enfant, douce, vertueuse, remplie d'excellentes qualités, aussi pure qu'un ange, je le sais de bonne part; mais son père...

—Eh bien! son père, qu'allez-vous dire?

—Son père est... brigand...

—Un brigand!

—Le chef d'une bande de scélérats.

—Ciel!...

—Le même qui m'a perdue!...

—Le misérable!... un brigand!... le chef!... et sa fille un ange!... horrible mystère! dit Stéphane en faisant trois ou quatre tours dans le caveau, et en sortant brusquement comme un homme que la folie vient d'accabler.

X

DELIRIUM TREMENS

Trois heures sonnent lentement. Stéphane est dans sa chambre, étendu sur une bergère, le visage d'une pâleur livide, les yeux égarés, les cheveux en désordre et les poings fermés. Tout à coup il se lève, se promène à grands pas, frappe tout ce qu'il rencontre, et vient retomber sur son fauteuil; puis il se relève encore, se roule sur le plancher, déchire ses habits, et regagne encore son siège. Tantôt il grince des dents, s'arrache les cheveux, se meurtrit les bras; tantôt il pleure, il gémit, il tremble convulsivement, puis ses yeux se ferment doucement, on dirait qu'il repose paisiblement:

—Helmina, la fille d'un brigand!...

M. Jacques, un brigand!... Chère Helmina! je l'aime... et c'est la fille d'un brigand, d'un chef... Voilà donc les informations!... Et puis, mon père... oh! il ne voudra pas... non, Emile... jamais, que dis-je... oui, je l'épouserai... contre mon père, oh! mais c'est horrible! l'abandonner?... jamais!... si belle, si vertueuse. Maître Jacques... l'infâme! je le tuerais... il le mérite... Helmina! Helmina!...

Et Stéphane retomba dans un assoupissement léthargique qui lui fut favorable; il s'éveilla les sens plus tranquilles, l'esprit moins agité; il ne conservait plus qu'une douleur modérée et plus concentrée...

En ce moment on frappa à la porte. Stéphane s'efforça de reprendre son sang-froid habituel; mais il ne réussit pas assez pour que Magloire ne s'aperçût pas de quelque chose.

—Eh bien? Magloire, dit Stéphane avec précipitation, pour empêcher toute question de la part de son serviteur.

—Eh bien! mon maître, répondit Magloire sur le même ton, les affaires ont été rondement.

—Que trop peut-être, dit le malheureux en soupirant.

—Comment que trop? ça n'aurait jamais aller trop ben.

—Où demeure cet homme?

—Justement dans une des premières maisons de Sainte-Foy, une jolie p'tite maison, sur mon âme, propre comme un sou ben frotté.

—Tu y es entré?

—Comment donc! vous savez ben que je n'aurais jamais mon coup, dit Magloire avec importance. J'ai suivi mon "gars", avec beaucoup de peine par exemple; il allait d'un pas d'cheval. Je n'me suis arrêté qu'à quelques arpents de la maison, et j'me suis enfourné dans un tas de branches; il n'a pas été dix minutes dedans, et il a gagné le bois du Cap Rouge.

—C'est bien cela, dit Stéphane à demi-voix, les misérables!

—Quoi?

—Rien, Magloire, rien.

—Aussitôt que je l'ai vu dans le bois, j'suis sorti d'mon trou, et, en faisant semblant d'être ben fatigué, j'suis entré pour me reposer. Et puis, une chance du bon Dieu, il n'y avait que deux p'tites filles, propres comme deux petites chattes, et puis jolies! Oh dame, t'nez, j'commence à être sur l'âge pourtant, et ben j'n'ai pu m'empêcher de leur faire les yeux doux, ma parole d'honneur! Il y en avait une surtout, justement celle à qui j'ai donné vot'lettre, t'nez, vrai comme j'm'ap-

pelle Magloire, c'est comme le petit enfant Jésus de la messe de minuit.

Stéphane sourit malgré lui.

—Tu lui as donné la lettre?

—Eh oui, vous me l'aviez dit, pas vrai?

—Oui; je te remercie, Magloire...

—Et qu'a-t-elle fait?

—D'abord elle m'a remercié, car c'est poli, n'faut pas en parler; ensuite elle a rougi, puis elle s'est retirée dans une autre chambre, et je ne l'ai plus revue.

—Et tu t'es retiré?

—Non pas; j'ai demandé ensuite à quelle heure on pourrait voir le maître de la maison; on m'a répondu qu'il n'était chez lui qu'à l'heure des repas.

—Je vois malheureusement que tu n'as rien oublié de ta commission.

—Malheureusement! Pourquoi ce mot? M. Stéphane.

—Écoute-moi, Magloire. J'ai cru que je pouvais aimer cette jeune fille: c'était pour le lui apprendre que tu lui as remis une lettre de ma part; mais, comme j'ai appris ce matin qu'il m'était impossible de consommer cet amour, j'aurais voulu au moins qu'il demeurât secret, qu'il mourût en moi seul.

—J'ai cru m'apercevoir en effet que vous l'aimiez; elle est si belle, elle paraît si vertueuse, si bonne enfant!

—Elle l'est en effet, Magloire, elle ferait mon bonheur; et malgré cela...

—S'il m'était permis, dit Magloire avec timidité...

—Tu me demanderais pourquoi, n'est-ce pas? dit Stéphane en devinant sa pensée. Eh bien! je vais te le dire: crois-tu que le monde, et mon père surtout, souffrirait que j'épousasse la fille... d'un brigand?

—Elle, grand Dieu! la fille d'un brigand!

—Oui, Magloire, la fille d'un brigand qui dans quelques jours peut-être périra sur l'échafaud.

—Mais, c'est impossible! M. Stéphane, à la voir...

—On ne le dirait pas sans doute, et pourtant c'est le cas. C'est un mystère que je t'expliquerai une autre fois.

Stéphane se cacha le visage dans ses deux mains et pleura amèrement.

Magloire se prit à réfléchir profondément sur ce qu'il venait d'apprendre, lorsqu'on frappa doucement à la porte, et, en même temps, Stéphane, en écartant un peu ses mains, aperçut son ami Emile. Magloire voulut se retirer, mais Stéphane le retint.

—Demeure ici, Magloire, lui dit-il.

—Encore du chagrin, mon pauvre Stéphane, dit Emile en lui frappant légèrement sur l'épaule: vous n'êtes pas raisonnable.

—Voilà longtemps qu'il pleure comme ça, dit Magloire, c'en est démontant.

—Voyons, mon cher ami, montrez-vous plus ferme que cela; avez-vous eu des nouvelles d'Helmina?

—Ne m'en parlez plus, Emile, ne me parlez plus de cela; je n'y penserai plus, je veux l'oublier, dit Stéphane avec un air de décision pénible... Pauvre Helmina!...

—De grâce, dites-moi qui vous a fait prendre une résolution aussi prompte?

—L'honneur, Emile, l'honneur: croyez-vous que ce n'est rien?

—C'est beaucoup, mais encore, parlez.

—Oui, je parlerai; mais ce sont d'horribles révélations que je vais vous faire.

—N'importe.

—Eh bien! vous rappelez-vous de madame La Troupe?

—Parfaitement.

—Savez-vous où elle est maintenant?

—Où nous l'avons vue probablement.

—Non, pas où nous l'avons vue, mais où je viens de la voir...

—Expliquez-vous.

—Elle est en prison...

—En prison! Et vous êtes allé la voir?

—Il n'y a qu'un instant.

—Et depuis quand y est-elle?

—Depuis hier; on a trouvé chez elle des effets volés...

—La misérable! Elle était donc complice?

—Oui, Emile, complice; elle me l'a avoué, elle m'a raconté sa vie. Vous ne vous êtes pas trompé, elle a été respectable, riche et vertueuse; mais elle a été ruinée d'abord par un frère, et perdue ensuite... vous ne devineriez pas par qui?... par un monstre, par maître Jacques, enfin!...

—Maître Jacques, Stéphane, maître Jacques!
—Oui, par maître Jacques... Comprenez-vous maintenant pourquoi je pleure?

—Maître Jacques! continua Stéphane en retombant dans un accès de désespoir: le père d'Helmina, d'une jeune fille que j'ai tant aimée, que j'aime encore. Vous comprenez donc maintenant pourquoi je pleure!...

Et Stéphane se frappait le front et se tordait les bras en répétant toujours: Vous comprenez donc pourquoi je pleure!

—Du calme, de la raison, mon cher Stéphane, dit Emile en lui retenant les bras.

—Non, plus de calme, Emile, plus de repos que lorsque la mort me le donnera; mais toujours du chagrin, toujours des larmes.

Puis il tomba dans de nouvelles crises. Portant partout ses yeux égarés, il se leva tout à coup, et se rua sur tout ce qu'il rencontra, malgré les efforts de Magloire et d'Emile... Le voilà, le misérable, le voilà, Emile; le voyez-vous?... Approche donc, infâme! Tenez, sa fille est avec lui. Helmina! ma chère Helmina! Elle pleure... Il l'a battue, le lâche!...

En même temps son père, attiré par ses cris, ouvrit la porte.

—Qu'est-ce que ce bruit? demanda-t-il. Mon Dieu, il est fou! mon fils est fou!

Puis il s'avança pour parler à Stéphane.

—Tenez, dit Stéphane en le voyant venir, le voilà encore, le scélérat, il approche, il va me tuer!... Et Stéphane tomba sur une chaise hors d'haleine.

—Que dit-il? Seigneur, dit M. D... Tu ne me reconnais donc pas, mon cher enfant?

Stéphane le regarda attentivement depuis les pieds jusqu'à la tête.

—Comme tu es fou, Stéphane, tu ne reconnais pas ton père?

Stéphane le fixa encore une fois, puis il se jeta à son cou: il l'avait reconnu.

—Oh! pardonnez, mon père, pardonnez! c'était un rêve. Pourtant non, je l'ai bien vu! N'est-ce pas qu'il est venu, il a voulu me tuer parce que j'aime sa fille, le scélérat!

—Tu te trompes, Stéphane, personne n'est venu excepté moi.

—Ne le laissez plus entrer, mon père, c'est un brigand, maître Jacques!

—De qui veux-tu parler? pauvre enfant.

—Je parle, continua Stéphane en regardant au fond de l'appartement et en montrant du bout de son doigt, je parle de celui qui était là il n'y a qu'un instant, de maître Jacques, le père d'Helmina.

Stéphane tomba épuisé dans les bras de son père.

Emile et Magloire le transportèrent doucement sur son lit; son repos fut assez paisible.

—Mon cher Emile, dit M. D..., croyez-vous à des suites dangereuses pour sa santé?

—Il n'en sera rien, j'espère, Monsieur, si toutefois Stéphane sait modérer sa douleur et prendre un peu plus sur lui.

—Pauvre enfant!... Mais, dites-moi, quel est ce maître Jacques dont il me parlait? sans doute un homme qu'il se figurait?

—Je vais vous raconter cette histoire en peu de mots, dit Emile en parlant le plus bas possible. Il y a environ quinze jours, Stéphane rencontra une jeune fille dont il devint amoureux, sans même connaître sa famille et sa naissance. Nous avons fait ensemble beaucoup de perquisitions à cet égard, et ce n'est qu'aujourd'hui que votre fils a appris que son amante est la fille d'un brigand nommé maître Jacques.

—Le malheureux! s'emmouracher d'une pareille fille!

—Je vous assure, Monsieur, que c'est la plus charmante enfant que j'aie rencontrée, et de plus, Stéphane a appris qu'aux qualités extérieures elle réunissait encore celles du cœur et de la vertu.

—Comment cela peut-il être dans la fille d'un brigand?

—Je l'ignore; mais je sais que c'est le cas.

—Quand tout cela serait vrai, mon cher Emile, vous conviendrez que sa naissance gâte tout cela.

—Malheureusement oui; et voilà ce qui cause tout le chagrin de votre fils.

—Pourvu au moins, dit M. D... d'un air découragé, que la jeune fille ignore cet amour.

—Elle le sait, Monsieur, dit Magloire, je lui ai remis une lettre de la part de M. Stéphane qui le lui a appris.

—Mille damnations! il ne manquait plus que cela. Peut-il avoir poussé la folie jusqu'à ce point!

—Il le regrette beaucoup à présent, soyez-en persuadé, dit Emile.

—Il est bien temps vraiment de le regretter; mais croyez-vous que la jeune fille l'aime de son côté?

—J'en suis certain.

—L'insensée! elle se connaît pourtant!

—Pardon, Monsieur, dit Magloire; j'ai entendu dire à M. Stéphane qu'elle ignorait elle-même que son père fût un brigand.

—Quel coup pour elle lorsqu'elle l'apprendra! dit Emile.

—Mais c'est donc un mystère? dit M. D... en levant les mains au ciel.

XI

ENLEVEMENT

Magloire avait à peine quitté l'habitation de Maurice, que Julienne avait déjà rejoint son amie, qui n'eut rien de plus pressé que de lui montrer la lettre qu'elle venait de recevoir, ainsi que la boucle de cheveux de Stéphane.

—Ce sont bien là ses cheveux, dit l'amante en rougissant; et cette lettre, lisez-la, ma bonne amie; il doit venir me voir. O ciel! s'il allait se rencontrer avec mon père...

Julienne lut attentivement la lettre, puis, la remettant à la jeune fille, elle vit ses yeux humides et deux grosses larmes glisser comme des perles sur la pourpre de ses joues.

—Pourquoi pleurer? ma chère; cette lettre ne doit-elle pas au contraire vous rendre l'espérance et la joie?

—Non. Julienne. Il est vrai que je connais et son nom et son amour; pour tout autre que moi cette réciprocité qu'il m'avoue serait le bonheur; mais pour moi, à quoi me servira-t-il, sinon à me rendre encore plus malheureuse que je ne le suis à présent?

—Pourquoi ces idées sombres? Attendez donc que vous n'ayez plus d'espérance; alors il sera bien assez temps de pleurer.

—Je suis certaine que mon père se refusera à tout.

—Qui vous l'a dit?

—Sa conduite récente envers moi, ses conseils contre le mariage, son mépris avoué envers les jeunes gens.

—Allez-vous montrer cette lettre à Madelon?

—Qu'en dites-vous?

—Je ne vois pas pourquoi nous la lui cache-rions plus que le reste.

—Vous avez raison, Julienne, elle la verra. Tenez, je crois entendre sa voix, la voilà qui revient des champs.

En effet, le son d'un voix grêle et cassée se fit entendre, chantant une chanson de paysan, et peu après Madelon entra avec le lait de ses vaches.

—J'avons de la pluie, mes enfants, voilà les poules qui *gourgoussent*; j'avons du mauvais temps.

—Toujours du mauvais temps, dit-elle en entrant.

—Toujours du mauvais temps, dit Julienne, cela devient fatigant.

—T'as raison, ma fille; épis, c'est qu'ça fait tort, parce que, quand il mouille la journée des sept frères martyrs, on a d'la pluie pendant quarante jours. C'est une vieille remarque, ça, épis c'est immanquable.

Mais dites donc, les enfants, Maurice est-il venu aujourd'hui.

—Oui, un instant.

—Que peut faire le cher homme toujours hors de la maison?

—Or ça, Madelon, dit Julienne en branlant la tête, nous avons eu de la visite tandis que vous étiez absente.

—Oui! qui donc? queuqu'faud? ma fille.

—Non, mais un messenger de *faud*, par exemple...

—Pas possible! et pour qui? dit Madelon en faisant la moue.

—Dame, pour Helmina.

—Tout d'bon?

La jeune fille rougit en baissant les yeux.

—Tiens, tiens, il fallait ça pourtant; et que t'a-t-il dit, ma mignonne?

Bah! dit Julienne, il ne lui a rien dit, c'est trop commun ça; mais il lui a apporté une lettre.

—Une lettre! Ah ben! sûrement tu vas m'montrer ça, Helmina. Ça doit être futé, par exemple! un cavalier d'la ville, hein, ça n'badine pas.

(A suivre)

Montréal, 29 septembre 1906

—Tout ce qui reste de lui est sous cette redingote, répondit le guide, qui raconta en peu de mots la mort du lieutenant. Le Tuscarora fut aussi venimeux qu'un serpent à sonnettes, sans avertir même de son approche. J'ai vu un grand nombre de combats acharnés et plusieurs de ces explosions soudaines d'une fureur sauvage, mais je n'avais jamais vu l'âme d'un homme quitter le corps si à l'improviste, ou dans un moment plus fâcheux que les espérances du mourant. Son souffle a été arrêté avec le mensonge sur les lèvres, et l'on peut dire que son esprit s'est envolé dans l'ardeur même du mal.

Cap écoutait la bouche béante, et lorsque Pathfinder eut cessé de parler, il eut besoin de tousser deux ou trois fois comme pour faciliter sa respiration.

—C'est une vie incertaine et pénible que la nôtre, maître Pathfinder, entre l'eau douce et les sauvages, et plus tôt je la quitterai, plus j'aurai une opinion favorable de moi-même. A présent que vous en parlez, je dirai que cet homme courut se réfugier dans les rochers, dès que l'ennemi nous attaqua, avec une sorte d'instinct qui me parut surprenant dans un officier ; mais j'étais pressé de le suivre pour inscrire tous ces détails sur mon livre de loch. Dieu me protège ! Un traître, dites-vous, et prêt à vendre son pays.

—J'étais venu ici principalement pour le quartier-maître, continua Cap. Le sergent approche de sa fin, et j'avais pensé qu'il pouvait désirer dire quelque chose à celui qui devait le remplacer avant de prendre le congé final. Il est trop tard, ce me semble, et comme vous le dites, Pathfinder, le lieutenant a véritablement pris l'avance.

—Oui, sans doute, quoique par une route différente. Quant à l'autorité, je suppose que le caporal a maintenant le droit de commander à ce qui reste du 55e; troupe peu nombreuse et très fatiguée pour ne pas dire effrayée. Mais s'il y a quelque chose à faire, on peut parier que j'en serai chargé. Je crois pourtant que nous n'avons qu'à enterrer nos morts, mettre le feu au fort et aux huttes, car elles sont placées sur le territoire de l'ennemi, par le fait sinon par la loi, et on ne doit pas les laisser à sa disposition. Il ne peut être question pour nous d'y revenir, car maintenant que les Français savent où l'île est placée, ce serait fourrer la main dans un piège à loup les yeux ouverts. Le Serpent et moi nous nous occuperons de cette portion de la besogne, car nous savons aussi bien battre en retraite que marcher en avant.

Cap grommela un assentiment et, sans chercher à continuer l'entretien, chacun se prépara à voir, pour la dernière fois, le sergent Dunham.

CHAPITRE XXVIII

DEUX AMIS

Pathfinder, quoique ayant des habitudes et des opinions assez singulières, était toujours pensif, et disposé à voir ce qui l'entourait avec une teinte de philosophie, et à en tirer des conclusions sérieuses. La scène qui se passait dans le fort ne pouvait donc éveiller en lui aucune sensation nouvelle. Il n'était pas ainsi de Cap : inculte, entêté, dogmatique et violent, le vieux marin était peu accoutumé à considérer la mort même avec la gravité que son importance réclame.

Ce fut en commençant la narration des faits qui avaient causé la mort de Muir et d'Arrowhead que Cap montra d'abord qu'il n'entrait pas aussi complètement que ceux qui l'entouraient dans la solennité du moment.

—Tous deux ont levé l'ancre en un instant, frère Dunham, dit-il en finissant, et vous avez la consolation de savoir que d'autres vous ont précédé dans le grand voyage, et des hommes que vous n'avez pas de motifs très particuliers pour aimer, ce qui, si j'étais à votre place, serait pour moi une source de grande satisfaction.

A ces mots, Rosée-de-Juin se leva et sortit du fort sans qu'on entendît le bruit de ses pas. Dunham écoutait avec un visage sans expression, car les liens qui l'attachaient à la vie étaient déjà si relâchés qu'il avait réellement oublié Arrowhead et se souciait fort peu de Muir ; mais il demanda Eau-Douce d'une voix faible. Le jeune homme, averti aussitôt, ne tarda pas à paraître. Le sergent le regarda avec affection, et on lisait dans ses yeux le regret des soupçons injustes qu'il avait conçus contre lui. Le fort était alors occupé par Pathfinder, Cap, Mabel, Jasper et le mourant. A l'exception de sa fille, tous étaient autour du lit du sergent en attendant son dernier soupir. Mabel, age-

Album Universel (Monde Illustré) No 1170

nouillée près de lui, tantôt passait sur son front une main couverte d'une sueur froide, tantôt humectait les lèvres brûlantes de son père.

Votre position sera bientôt la nôtre, sergent, dit Pathfinder, qui avait vu trop souvent les approches et les victoires de la mort pour être troublé, mais qui sentait combien elle était différente à contempler au milieu de l'ardeur du combat, ou dans la tranquillité du cercle domestique, et je ne mets pas en doute que nous ne nous rencontrions plus tard. Arrowhead est parti, il est vrai, mais il n'a pas suivi la route d'un Indien juste. Vous ne le verrez plus, car son sentier ne peut être le vôtre ; la raison s'oppose à ce qu'on puisse le croire en ce qui le concerne, et c'est aussi ce que je pense à l'égard du lieutenant Muir. Vous avez fait votre devoir dans cette vie, et lorsqu'un homme se rend ce témoignage, il peut partir pour le plus long voyage avec un cœur tranquille et un pied agile.

—Je l'espère ainsi, mon ami ; j'ai tâché de faire mon devoir.

—Oui, oui, dit Cap, l'intention est la moitié du combat ; et quoique vous eussiez mieux fait de mettre en panne au large et d'envoyer un canot pour voir comment les choses se passaient sur terre, ce qui aurait pu donner une tournure différente à l'affaire, nul ne doute ici que vous n'avez eu le dessein de faire pour le mieux, et je pense qu'il en est de même partout ailleurs, d'après ce que j'ai vu de ce monde et lu de l'autre.

—Oui, c'est vrai, j'ai eu dessein de faire pour le mieux.

—Mon père ! ô mon bien-aimé père.

—Magnet est abattue par ce coup, maître Pathfinder ; elle ne peut dire ni rien faire pour soutenir son père au milieu des écueils ; nous n'en devons faire que plus d'efforts pour l'aider dans cette passe.

—Avez-vous parlé, Mabel ? demanda Dunham en tournant les yeux vers sa fille, car il était déjà trop faible pour tourner son corps.

—Mon père, dit Mabel, essayant ses yeux, et s'efforçant de calmer l'émotion qui la faisait pâlir et trembler, je prierai avec vous, pour vous, pour moi-même, pour nous tous ; la voix la plus faible et la plus humble ne s'élève jamais sans être entendue.

Il y avait quelque chose de sublime aussi bien que de touchant dans cet acte de piété filiale. Le calme et cependant la ferveur avec laquelle cette jeune fille remplissait ce pieux devoir, l'abnégation d'elle-même qui lui faisait oublier la timide réserve de son sexe pour soutenir son père dans ce moment d'épreuve l'élévation d'âme qui lui faisait diriger toutes ses facultés vers le but solennel qu'elle se proposait avec le dévouement et la supériorité d'une femme lorsque ses affections l'exigent, et la sainte résignation qui réprimait sa douleur, la rendirent en ce moment l'objet du respect et de la vénération de ceux qui l'entouraient.

Lorsque Mabel cessant de prier se cacha le visage sur le lit de son père, il posa doucement les mains sur sa tête :

—Sois bénie, chère enfant, sois bénie ! murmura-t-il ; c'est une véritable consolation, que ne puis-je prier !

Un sourire brilla sur la figure du sergent. Il garda alors le silence plusieurs minutes.

—Mabel ! mon enfant ! dit-il enfin d'une voix qui semblait se ranimer, Mabel, je vous quitte. L'âme paraissant toujours, dans ce terrible et dernier passage, considérer le corps comme rien ; je vous quitte, mon enfant ; votre main, où est-elle ?

—Ici, mon père, les voici toutes deux, oh ! pressez-les toutes deux !

—Pathfinder, ajouta le sergent, en tâtant sur l'autre côté du lit où Jasper était encore à genoux, et prenant par erreur une des mains du jeune homme, prenez-la ; je vous laisse comme son père, comme ce qu'il vous plaira à l'un et à l'autre. Je vous bénis, je vous bénis tous les deux.

Nul ne voulut, dans cet instant redoutable, avertir le sergent de sa méprise, et il mourut une ou deux minutes après en tenant les mains de Mabel et de Jasper entre les siennes. Notre héroïne l'ignora jusqu'au moment où une exclamation de Cap lui apprit la mort de son père. Relevant alors la tête, elle vit les yeux de Jasper fixés sur elle, et elle sentit la pression de sa main brûlante ; mais un seul sentiment dominait à cet instant, et Mabel se retira pour pleurer, sachant à peine ce qui était arrivé. Pathfinder prit le bras d'Eau-Douce et sortit du fort.

Les deux amis passèrent près du feu, traversèrent la clairière et arrivèrent près de la côte opposée de l'île sans avoir rompu le silence ; là ils s'arrêtèrent et Pathfinder parla :

—Tout est fini, Jasper, dit-il, tout est fini, hélas ! le pauvre sergent Dunham a terminé son voyage, et par la main d'un reptile de Mingo ! Nous ne savons jamais ce qui doit nous arriver, et un sort semblable nous attend peut-être vous et moi aujourd'hui ou demain.

—Et Mabel ! que va devenir Mabel, Pathfinder ?

—Vous avez entendu les dernières paroles du sergent, il m'a confié son enfant, Jasper ; c'est un dépôt solennel, oui, très solennel.

—Nul ne vous blâmera, Pathfinder, d'épouser Mabel Dunham ; ce serait comme si l'on vous reprochait d'emporter dans votre sein un joyau précieux qu'un ami vous aurait librement donné. Quant à moi, je veux consulter maître Cap, et tâcher de devenir un homme, en voyant ce qu'on peut faire sur l'eau salée.

—Vous, Jasper Western ! vous, quitter les lacs, les forêts, la frontière ! et cela pour aller dans les villes et les établissements qui dévastent nos bois et pour trouver une légère différence dans le goût de l'eau ! n'avons-nous pas les lacs salés, si le sel vous est nécessaire ? et l'homme ne doit-il pas être content de ce qui satisfait les autres créatures de Dieu ? Je comptais sur vous, Jasper, oui, j'y comptais, je pensais qu'à présent que Mabel et moi nous avons l'intention d'habiter une hutte qui nous appartient, vous pourriez quelque jour être tenté de choisir aussi une compagnie et de venir vous établir dans notre voisinage. Il y a, à environ 50 milles à l'ouest d'Oswego, un joli site, où j'ai dessein d'établir notre résidence ; il s'y trouve à environ 10 milles de ce côté un excellent petit port, où vous pourriez aller et venir avec le cutter à vos instants de loisir ; je me suis figuré vous et votre femme en possession d'une de ces places, et Mabel et moi en possession de l'autre. Nous ne serions éloignés l'un de l'autre que d'une partie de chasse, et si Dieu a jamais voulu qu'une de ses créatures fût heureuse sur la terre, aucun ne pourrait l'être plus que nous quatre.

—Vous oubliez, mon ami, répondit Jasper, prenant la main du guide et s'efforçant de sourire, que je n'ai pas de quatrième personne à aimer, et je doute fort que j'aime jamais personne autant que vous et Mabel.

—Je vous remercie, mon garçon, je vous remercie de tout mon cœur, mais ce que vous appelez aimer Mabel, est seulement de l'amitié et c'est une chose très différente de ce que je sens ; à présent, au lieu de dormir aussi profondément que la nature à minuit, ainsi que j'avais coutume de le faire, je rêve toute la nuit de Mabel Dunham ; les jeunes daims folâtraient autour de moi, et si je prends Tue-daim pour en abattre un, ils se retournent et il me semble leur voir à tous les doux traits de Mabel ; et ils sourient en me regardant, comme s'ils voulaient me dire : Tuez-moi si vous l'osez ! Puis j'entends sa douce voix se mêler aux chants des oiseaux ; et pas plus tard que la dernière nuit, il me semblait en imagination que je sautais par-dessus la cataracte du Niagara tenant Mabel dans mes bras plutôt que de m'en séparer. Les plus cruels moments que j'ai connus, sont ceux où le diable ou quelque sorcier de Mingo me mettent dans la tête en rêvant que Mabel est perdue pour moi par quelque malheur inexplicable, ou par changement ou par violence.

—O Pathfinder ! si cela vous semble si cruel en songe, que doit donc éprouver celui qui en sent la réalité et qui sait que tout est vrai, oui, si vrai qu'il n'a plus d'espérance et qu'il ne lui reste que le désespoir.

Jasper laissa échapper ces mots, comme un vase, soudainement brisé, laisse couler le fluide qu'il contient. Ils furent prononcés involontairement, presque à son insu, mais avec un accent de vérité et de sensibilité qui ne laissait pas le moindre doute sur leur sincérité profonde. Pathfinder tressaillit et considéra son ami une minute, avec l'air d'un homme troublé jusqu'au fond de l'âme ; il l'était en effet, car en dépit de toute sa simplicité, la vérité s'était montrée à lui. Chacun sait avec quelle promptitude les preuves se présentent dès que l'esprit est sur la voie d'un fait jusqu'alors inconnu, et avec quelle rapidité mille souvenirs viennent à l'appui du premier soupçon. Notre héros était si confiant, si juste et si disposé à croire que ses amis lui souhaitaient le même bonheur qu'il leur désirait lui-même, que jamais avant ce malheureux instant, il n'avait eu le plus léger soupçon de l'affection de Jasper pour Mabel ; mais il connaissait trop bien maintenant les émotions qui caractérisent la passion, et l'élan des sen-

timents de son compagnon avait été trop violent et trop naturel pour lui laisser le moindre doute à ce sujet. Ce changement d'opinion lui fit d'abord éprouver la sensation d'une humilité profonde et d'une douleur excessive ; il se rappela la jeunesse de Jasper, les agréments de sa personne, et toutes les raisons qui rendaient probable qu'un tel prétendant serait plus agréable à Mabel qu'il ne pouvait l'être lui-même. La noble rectitude d'esprit qu'il possédait à un si haut degré reprit alors son pouvoir ; elle fut soutenue par la sévérité avec laquelle il se jugeait lui-même et par cette différence habituelle pour les droits et les sentiments des autres qui paraissait identifiée avec sa nature. Prenant le bras de Jasper, il le conduisit à un tronc d'arbre, sur lequel il le força de s'asseoir en employant l'argument irrésistible de ses muscles de fer, puis il s'assit auprès de lui.

—Jasper, dit Pathfinder avec un accent dont la solennité fit vibrer tous les nerfs de son compagnon, cela m'a surpris ! Vous avez pour Mabel un sentiment plus tendre que je ne le pensais ; et si ma vanité et mes désirs ne m'ont pas cruellement trompé, je vous plains, mon garçon ; je vous plains de toute mon âme ! La chose doit être éclaircie, Eau-Douce, comme disent les Delaware, jusqu'à ce qu'il ne reste pas un nuage entre nous.

—Quel besoin peut-il y avoir d'éclaircissements, Pathfinder ? J'aime Mabel Dunham, et Mabel Dunham ne m'aime pas ; elle vous préfère pour mari ; et ce que j'ai de mieux à faire est de m'en aller sur l'eau salée, et d'essayer de vous oublier tous deux.

—M'oublier, Jasper ! ce serait une punition que je ne mérite pas. Mais comment savez-vous que Mabel me préfère ? comment pouvez-vous le savoir ? cela me semble impossible !

—Ne doit-elle pas se marier avec vous, et Mabel voudrait-elle épouser un homme qu'elle n'aimerait pas ?

Elle a été fortement pressée par le sergent, et une fille soumise peut avoir trouvé difficile de résister aux désirs d'un père mourant. Avez-vous jamais dit à Mabel que vous la préféreriez à toute autre, Jasper, que vous aviez conçu pour elle ce sentiment ?

—Jamais, Pathfinder ! Je n'aurais pas voulu vous faire cette injure.

—Je vous crois, mon garçon, je vous crois ; et je pense que vous avez à présent l'intention d'aller sur l'eau salée et de laisser ce secret mourir avec vous. Mais cela ne doit pas être : Mabel saura tout, et elle fera sa volonté ; si mon cœur se brise dans l'épreuve, il se brisera. Nulles paroles à ce sujet n'ont donc été échangées entre vous et elle, Jasper ?

—Rien de positif, rien de direct. Cependant je vous avouerai toutes mes folies, Pathfinder, je ne veux avoir rien de caché pour un ami aussi généreux que vous l'êtes ; puis tout sera fini. Vous savez comment les jeunes gens s'entendent ou croient s'entendre, sans jamais se parler ouvertement, et comment ils parviennent à connaître leurs pensées, ou à croire les connaître, par une foule de petits moyens.

—Non, Jasper, je ne connais rien de cela, répondit franchement le guide ; car, pour dire la vérité, ses avances n'avaient été accueillies par aucun de ces encouragements, témoignages muets de la sympathie unie à la passion. Je ne sais rien de cela, Jasper. Mabel m'a toujours traité avec affection, et m'a dit ce qu'elle avait à me dire aussi clairement que possible.

—Vous avez eu le plaisir de lui entendre dire qu'elle vous aimait, Pathfinder ?

—Non, Jasper, pas précisément ; elle m'a dit que nous ne devions jamais nous marier ; qu'elle n'était pas assez bonne pour moi, quoique en ajoutant qu'elle m'honorait et me respectait. Mais le sergent me disait que les choses se passaient toujours ainsi avec les jeunes filles timides, que sa mère avait agi et parlé de même avant elle, et que je devais être satisfait si elle consentait à m'épouser, de quelque manière que ce fût ; je l'ai cru et j'ai pensé que tout allait bien ; oui, je l'ai pensé.

Nous serions historien infidèle si nous ne disions pas que, malgré toute son amitié pour l'heureux amant, malgré les vœux sincères qu'il formait pour son bonheur, Jasper sentir son cœur bondir avec un sentiment inexprimable de plaisir en entendant Pathfinder parler ainsi. Ce n'est pas que la moindre espérance se rattachât à cette circonstance, mais il était doux à l'avarice jalouse d'un amour sans bornes d'apprendre ainsi que nul n'avait entendu le tendre aveu qui lui était refusé.

—Dites-moi encore quelque chose de cette façon de parler sans le secours de la langue, continua Pathfinder, dont la physionomie devenait grave, et

qui maintenant questionnait son compagnon avec l'air d'un homme qui prévoit que la réponse pourra l'affliger ; j'ai conversé aussi de cette manière avec Chingashgook et son fils Uncas, avant la mort de ce dernier ; mais je ne me doutais pas que les jeunes filles pratiquassent cet art, et Mabel Dunham moins que toute autre.

—Ce n'est rien, Pathfinder. Je parle seulement d'un regard, d'un sourire, d'un coup d'oeil, ou d'un léger tremblement de la main ou du bras lorsque la jeune fille a eu l'occasion de s'approcher de moi, et parce que j'étais assez faible pour trembler au souffle même de Mabel, ou au seul frôlement de sa robe, ma folie m'a trompé. Je n'ai jamais parlé ouvertement à Mabel, et maintenant il m'est inutile de le faire puisqu'il est évident que je n'ai aucun espoir.

—Jasper, répondit Pathfinder simplement, mais avec une dignité qui interdisait pour le moment toute observation, nous allons nous occuper des funérailles du sergent et des préparatifs de notre départ ; il sera temps ensuite de nous entretenir plus au long de la fille du sergent. Cette affaire doit être examinée, car le père m'a confié son enfant.

Jasper ne fut pas fâché de laisser ce sujet, et les deux amis se séparèrent pour s'acquitter chacun des devoirs relatifs à leur position et à leurs habitudes.

Tous les morts furent enterrés dans l'après-midi ; la tombe du sergent Dunham placée au centre de la clairière, était ombragée par un orme d'une hauteur remarquable. Mabel pleura sincèrement pendant la cérémonie, et ses larmes lui procurèrent quelque soulagement. La nuit se passa tranquillement, ainsi que le jour suivant. Jasper ayant déclaré que la brise était trop forte pour s'aventurer sur le lac, le même motif empêcha le capitaine Sanglier de quitter l'île avant le matin du troisième jour qui suivit la mort de Dunham ; le temps était devenu plus calme et le vent plus favorable, il partit alors après avoir pris congé de Pathfinder de l'air d'un homme qui croit voir pour la dernière fois un être distingué avec lequel il a eu des relations passagères. Tous deux se séparèrent en paraissant s'estimer mutuellement, tandis que chacun d'eux sentait que l'autre était pour lui une énigme.

CHAPITRE XXIX

COEURS HEUREUX

Les nombreux événements qui s'étaient écoulés depuis peu de jours avaient été d'une nature trop agitante, et avaient exigé trop de preuves de courage de notre héroïne, pour qu'elle restât dans l'accablement du désespoir. Peut-être l'accablement et, pour ainsi dire, la stupéfaction qui pesait sur la Pauvre Rosée-de-Juin, et qui la tint pendant près de vingt-quatre heures dans un état de stupeur, aida Mabel à surmonter ses propres sensations, car elle s'était sentie appelée à consoler la jeune Indienne.

Le "Scud" devait partir dans la matinée du troisième jour.

Tout était prêt pour le départ, Mabel avait fait à Rosée-de-Juin de tendres et pénibles adieux. Elle s'en allait avec le guide et Jasper rejoindre le "Scud", lorsque, arrivé près de la côte, le guide fit signe à ses compagnons de le suivre et se dirigea vers un arbre tombé, hors de vue de ceux qui étaient à bord du cutter. S'asseyant sur le tronc, il fit signe à Mabel et à Jasper de prendre place à ses côtés.

—Asseyez-vous ici, Mabel, et vous aussi, Jasper. J'ai quelque chose sur le cœur qui me pèse. Il est temps de m'en débarrasser tandis que j'ai la force de le faire.

Ce début surprit les jeunes gens, au plus haut point.

—Mabel, dit enfin le guide, il faut nous expliquer franchement. Il avait été décidé que nous serions mari et femme...

—Cela est vrai, mon excellent ami, répondit-elle, c'était le vœu de mon pauvre père et ma vie entière dévouée à votre bonheur pourra à peine payer ce que vous avez fait pour nous.

—J'ai dans l'idée, Mabel, qu'un mari et une femme doivent être unis par des liens plus forts.

—Est-ce le moment d'une telle conversation, Pathfinder, répondit d'une voix tremblante la jeune fille dont les joues se teintèrent de carmin. Nous ne sommes pas seuls.

—C'est pour cela, Mabel, c'est parce que Jasper est avec nous que je désire causer de cette affaire. Lorsque vous m'avez engagé votre promesse, Mabel, il était une circonstance que vous ignoriez. Cela n'était pas juste. Il est probable, lorsque vous avez con-

senté aux désirs du sergent que vous ne connaissiez pas la nature des sentiments de Jasper à votre égard.

—Pathfinder ! s'écria Mabel. Et son visage devint pâle, puis cramoisi ; et tout son corps frissonna. Eau-Douce s'était couvert le visage de ses mains.

—J'ai causé avec ce jeune homme et, en comparant ses sentiments avec mes sentiments, je crains que nous ne pensions d'une manière trop semblable relativement à vous, pour être heureux tous les deux.

—Pathfinder, vous oubliez que nous sommes... fiancés, dit Mabel avec précipitation et d'une voix si basse que le guide devina plutôt qu'il n'entendit le dernier mot.

—Tout ce qui est juste est convenable, Mabel. Ce que j'éprouve en ce moment est pénible, mais je tiens avant tout à l'équité et à la franchise.

—Pourquoi cette cruelle épreuve, Pathfinder ! A quoi peut-elle conduire ? Jasper Western ne pense à rien de semblable ; il ne dit rien, il ne sent rien.

—Mabel ! ce cri échappa aux lèvres du jeune homme de manière à trahir une émotion insurmontable. Mais il ne prononça pas un mot de plus.

Mabel se couvrit le visage de ses deux mains : les deux jeunes gens restèrent un instant silencieux comme deux coupables.

—Pathfinder, dit-elle, pourquoi est-il question de tout cela ?

—Parce qu'il faut en venir à une explication. Je vous le demande encore, Mabel, si vous aviez su que Jasper vous aimait autant que moi, peut-être davantage, que vous étiez pour lui toute beauté, toute bonté, toute vertu, dites-moi, auriez-vous consenti à m'épouser ?

—Quand elle l'aurait voulu, la jeune fille n'aurait pu répondre à cette question.

—Réfléchissez-y bien, Mabel, continua le guide, car c'est une chose qui mérite réflexion que de choisir un homme pour mari lorsque l'on sent du penchant pour un autre. Jasper et moi nous avons parlé franchement de cette affaire comme deux anciens amis.

—Jasper !

—C'est la vérité, Mabel, et il est de mon devoir de vous l'apprendre. Maintenant levez-vous et choisissez entre nous. Le sergent vous a confiée à moi comme à un protecteur, non comme à un tyran. Je lui ai dit que je serais un père pour vous aussi bien qu'un mari, et aucun père sensible ne peut refuser à son enfant le plus léger privilège. Levez-vous, Mabel, et parlez aussi librement que si j'étais le sergent lui-même, voulant votre bonheur et rien de plus.

Mabel laissa tomber ses mains, se leva et resta face à face devant ses deux amants, mais la rougeur qui couvrait son visage était celle de l'exaltation de la fièvre plutôt que de la honte.

—Que voulez-vous de moi, Pathfinder ? dit-elle, n'ai-je pas promis à mon pauvre père de faire tout ce que vous désireriez.

—En ce cas voici ce que je désire. Je suis un homme des forêts et de peu de savoir, quoique je je crois que mon ambition soit plus grande que mon mérite, et je ferai tous mes efforts pour rendre justice aux deux parties. En premier lieu, il est reconnu que nos sentiments, en tout ce qui nous concerne, sont exactement les mêmes, mais, tout passé en revue, l'âge, la tournure, le savoir, les habitudes, Mabel, ma conscience me force d'avouer que je ne suis pas un mari convenable pour vous, pour ne pas dire que j'en suis indigne, et j'abandonnerais toute espérance à l'instant même si je ne sentais pas dans mon cœur quelque chose qu'il me semble difficile d'en arracher.

—Pathfinder ! noble, généreux Pathfinder ! s'écria notre héroïne en saisissant la main du guide et la baisant avec un saint respect ; vous ne vous rendez pas justice, vous oubliez mon pauvre père et vos promesses, vous ne me connaissez pas.

—D'un autre côté, voici Jasper, continua le guide, sans permettre que les caresses de la jeune fille le détournassent de son dessein. Avec lui le cas est différent. Pour l'amour et pour les provisions, il n'y a pas beaucoup à choisir entre nous, car le jeune homme est sobre, plein d'industrie et soigneux, et puis c'est tout à fait un savant, il connaît la langue des Français, il a lu bien des livres, et quelques-uns que je sais que vous aimez à lire ; il peut vous comprendre en tout temps, et c'est peut-être plus que j'en pourrais dire de moi.

—Qu'est-ce que tout cela signifie ? s'écria Mabel avec impatience, pourquoi en parlez-vous maintenant ? pourquoi en parler ?

POUR RIRE



Scène de ménage :

Monsieur. — Tenez, vous étiez faite pour être la femme d'un imbécile.
Madame. — Et je n'y ai pas manqué.

—C'est de la chasse que tu rapportes ce lapin, Marius ? Mais il n'a pas de blessures ?
—Té ! en me reconnaissant, le pòvre, s'est laissé mourir de peur.

On se débîne dans tous les milieux.
Le tailleur Vertubois est en train d'éreinter un confrère :

—Ah ! oui parlons-en de ses pantalons, de ses gilets, de ses pardessus... Tout ça, c'est des effets à termes.

Comment ! il faut donc du crédit !
—Mais non... je veux dire que ses fournitures ne font jamais plus de trente jours.

—Quelle est la lettre la plus chaude de l'alphabet ?
—Ma foi, je donne ma langue aux chats.

—C'est le J.
—Le J ? Pourquoi ?
—Oui, le J... quand il est de flanelle.



—Ça ne vous fait rien quand vous passez sur le ventre de quelqu'un ?
—Si, si... mais la chirurgie a fait tellement de progrès !

Authentique :
Dans un village, à la distribution des prix, le professeur appelle les lauréats.

Cinquième classe. — Rousseau, prix d'exactitude.
Un élève, se levant. — M'sieur, il n'est pas encore arrivé.

A la bibliothèque :
—Quel livre désirez-vous ?
—Un gros livre.
—De quel auteur ?
—Oh ! ça ne fait rien ; c'est pour m'asseoir dessus.

Dans un salon, on causait de la différence des prononciations :

—A Bruxelles, par exemple, fit un honorable, on dit la Senne, tandis qu'à Paris on dit la Seine...

—A Lyon, c'est bien plus fort, repartit un loustic... nous prononçons la Saône...

—C'est comme les Allemands, répondit la grosse Mme X... ils disent Mozart, tandis que nous autres, Parisiens, nous disons Musard !

A la Bourse.
—Vous savez que X... a sauté ?
—Dame ! Il était sur les mines...

Le temps, c'est de l'argent

Aux dernières élections, M. Brown et M. Halmont, tous deux citoyens de Chicago, se dirigeaient vers la salle de vote, lorsque le hasard voulut qu'ils se rencontrassent.

—Tiens, dit M. Brown, où donc allez-vous ainsi, mon cher ami ?

—Mais, réplique l'autre, je vais voter.

—Quelle bonne rencontre ! je vais aussi voter. Nous ferons route ensemble et pourrons causer à loisir de cette affaire de sucre qui nous préoccupe.

Mais l'affaire ayant été vivement réglée, M. Halmont demanda à son ami :

—Une question : pour qui votez-vous ?
—Mais, répond M. Brown, je vote pour M. Roosevelt...

—Ah ! reprend l'autre, inutile de continuer plus longtemps. J'avais l'intention de voter pour son adversaire, nos deux votes s'annuleraient. Pourquoi perdre notre temps ? Retournons à nos affaires.

—Vous avez parfaitement raison, "my good friend" !

Et sur un dernier "shake-hand", les deux électeurs s'en vont chacun de leur côté.



Au tribunal :
Le président — Voyons, répondez-moi franchement, sans ambages. Qu'est-ce qui vous a encore conduit ici ?

L'accusé. — Des policemen, m'sieu le président !

Au tribunal correctionnel :
Le juge, d'un ton sévère au prévenu — Pour cette fois, vous êtes acquitté, mais vous savez, je ne veux plus vous revoir ici...

Le prévenu, avec reconnaissance — Merci, M. le juge, je dirai ça aux policemen !

Ce que c'est que la veine. Il y a des gens qui arrivent avec un rien. Un duel et ça y est, les voilà célèbres.

—Oui, répond le parisien X... un duel suffit pour vous faire percer.



—Qu'est-ce qui dirait qu'elle fait ses robes et ses chapeaux elle-même ?

—Oh ! le dire est facile, mais on ne trouverait pas facilement quelqu'un pour le croire.

Réflexions d'un oisif

C'est avec des "forets" que l'on perce le bois. Tenir quelqu'un à l'oeil, c'est l'avoir dans le nez.

Les facteurs de la poste sont des hommes de lettres travaillant des pieds.

Pour extirper un oeil-de-perdrix, les pédicures prennent les yeux de la tête.

Entre femmes :
—Exquise, votre robe mauve. Comment votre mari la trouve-t-il ?

—Je ne sais pas. Il n'a pas encore vu la facture.

Entre bonnes petites amies :
—Tu ne trouves pas que cette pauvre Blanche vieillit beaucoup ?

—Mais non... il me semble plutôt qu'elle se rajeunit tous les jours !...

Le père Boubours, le célèbre grammairien, fut attaqué d'une maladie violente, qui l'emporta en peu de jours. Se trouvant à tout extrémité, il dit aux assistants :

—Je m'en vais ou je m'en vas ! l'un et l'autre se dit ou se disent.



—Pas de sous, mon pauvre homme, je n'ai qu'un cinq piastres.

—Confiez-le-moi, j'irai le changer et vous laisserai ma redingote en garantie.

Entre avocats :
—Que ressentez-vous, cher maître ?
—Un ennui mortel.

—Vous vous écoutez trop !

Le jeune Bob lit dans le livre qu'il a reçu en prix le récit d'une chasse à l'éléphant. Commentant sa lecture, il dit à son père :

—C'est drôle, hein papa, quand on attaque l'éléphant, c'est pour prendre sa défense.

Sous la lampe familiale.
Le sieur de Calino, lisant le récit des aventures d'un évadé de la Guyane, arrive à ce passage :

"...Le malheureux s'étant avancé trop loin dans les eaux du fleuve, eut les deux jambes coupées par un crocodile..."

—C'est cela !... s'écrie le petit Calino, je sais ce que c'est !... Il a perdu pied !...

M. de X... entre avec sa femme chez un pâtissier, et après avoir mangé deux ou trois biscuits :

—Combien dois-je ? demande-t-il à la dame du comptoir.

—Un dollar, Monsieur.

—Diable ! j'aurai certainement, par mégarde, avalé un biscuit de Sèvres.

POUR RIRE

Remède énergique

Berlureau a juré de ne plus boire, et il tient parole.

—Qu'est-ce donc qui t'a corrigé ? lui demande un ami.

—Tu vas le comprendre tout de suite, toi, puisque tu es marié. Figure-toi que lorsque j'étais gris, je voyais ma belle-mère en double !

Une dernière de Crétinot

—Tu as le journal ? dit Mme Crétinot à son mari. Encore une centenaire qui vient de mourir ; il en meurt beaucoup depuis quelque temps.

Et Crétinot :

—Ca n'est guère fait pour encourager à le devenir.

François Ier et le charbonnier

Le roi François Ier s'était égaré à la chasse, et après de fatigantes recherches pour trouver son chemin, il fut tout heureux, à la nuit, de trouver une hutte de charbonnier.

Il entra. Une vieille femme lui servit à souper et lui permit de passer la nuit dans la chaumière. Le roi s'empara de l'unique chaise du pauvre logis et, après avoir mangé, se chauffa au foyer.

Dans la nuit, le charbonnier rentra. Il fit bonne mine à son hôte, mais, sans façon, fit lever le roi de sa chaise et la prit pour lui, disant :

Or, et par droit et par raison,
Chacun est maître en sa maison.

Le roi rit et prit un escabeau. Le charbonnier se mit à manger et invita son royal visiteur, dont il ignorait la qualité, à partager son repas, ce que celui-ci accepta.

On parla des affaires, des impôts qui montaient toujours, de la sévérité des édits qui interdisaient la chasse dans les forêts royales. Et à ce propos, le charbonnier, mis en confiance par la bonhomie du roi, lui seryit une hure de sanglier, en lui recommandant le secret. "Je suis un peu braconnier," dit-il.

Le lendemain, à la grande stupeur des pauvres gens, François se fit connaître et les indemnisa largement. Il accorda au charbonnier le droit de chasser dans une partie de la forêt et lui envoya un baril de vin.

Celui-ci déclara alors que, s'il avait su avoir affaire au roi, il ne lui eût peut-être pas retiré sa chaise !

Conseil d'ami

Un de nos amis, très porté sur sa bouche, c'est-à-dire quelque peu gourmand, se trouve entraîné par le hasard de ses courses, vers l'heure du midi, dans un quartier qu'il ne connaît guère.

Il entre donc, pour déjeuner, dans un restaurant qu'il ne connaît pas du tout.

Et là, pour être servi aussi bien que possible, il commence par donner au garçon une pièce de vingt-cinq cents. Après quoi, il lui dit, en prenant la carte :

—Maintenant, voyons, que me conseillez-vous ?...
—D'aller manger ailleurs, monsieur !

Mme R... est d'une maigreur proverbiale. Il paraît qu'elle n'a pas été toujours comme cela.

C'est aux chagrins domestiques qu'elle attribue son changement.

Aussi, quand elle parle de son mari, elle ne manque jamais de s'écrier :

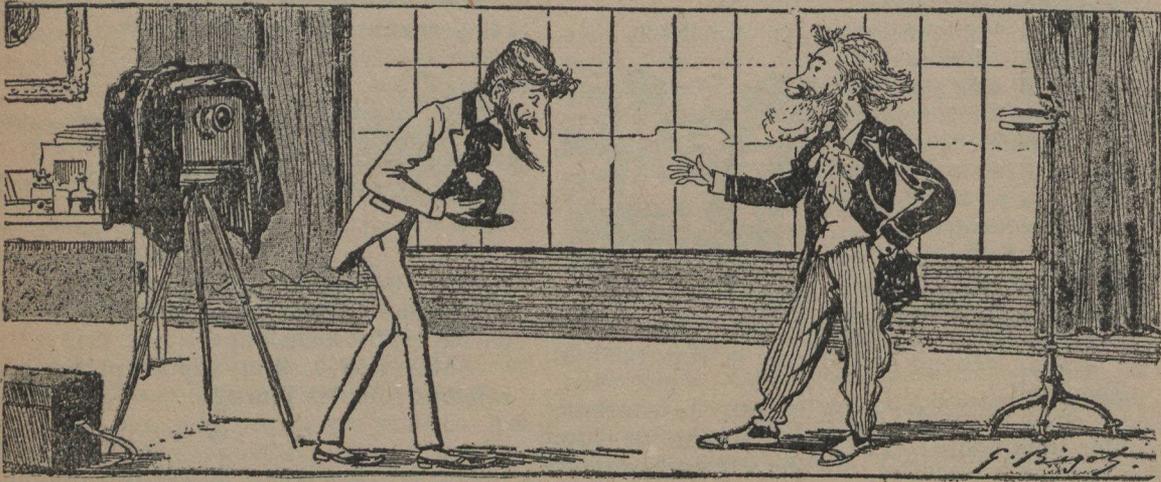
—En voilà un qui m'a donné du coton !

Dans un buffet de chemin de fer :

Un monsieur, à la table d'hôte, se débat contre un affreux morceau d'aloë avec lequel il a manqué s'étrangler.

À la fin, poussé à bout :

—Garçon ? Une autre fois, dites donc la vérité et annoncez quinze minutes d'arêtes !



—Quelle est votre profession ?

—Garçon coiffeur.

Le photographe, distrait. — Avez-vous apporté vos pellicules ?

Elle n'était peut-être qu'en nickel

Un soir, le feu s'est déclaré dans un village. Aussitôt douze cents personnes se sont rassemblées, ont discuté ferme et ont entravé de leur mieux — par leur inutile présence — les efforts des pompiers. Il faut être juste. La présence de certains spectateurs était motivée ; celle de Genoux, par exemple, qui subtilisa la montre d'un badaud et vint ensuite se jeter dans les bras du brigadier de police.

Traîné devant le juge, Genoux est obligé de faire des aveux complets, puisqu'on a trouvé sur lui le corps du délit et qu'on l'a pris "la main dans le sac".

—Misérable ! s'écrie le brave magistrat, tout indigné, vous n'avez pas eu honte de voler une montre... au lieu de faire la chaîne ?

Un bon point à Robert

—Ce n'est pas une raison Robert, parce que nous sommes en vacances, de délaissier tout travail. Viens achever ton explication de mots, mon enfant, tu joueras aux barres après.

—Mais, maman.

—Robert ! veux-tu venir tout de suite ?

En faisant une moue hargneuse, Robert s'approche de son impitoyable maman et la leçon commence, malgré le jardin tentateur et les camarades qui criaient "Hé ! Robert ! on t'attend !"

—Voyons, qu'est-ce qu'un parricide ? Nous étions restés à ce mot-là.

—C'est celui qui tue son père.

—Très bien ! Et celui qui tue son frère ?

—C'est un... fratricide, maman !

—Parfait, mon chéri. Et le régicide, sais-tu ce qu'il a fait ?

—Ah ! celui-là... attends donc... oui...

Et Robert triomphant : C'est celui qui tue un employé de la régie !

Une vision salutaire

Le courage de M. Lapiste ne connaît plus de bornes : voilà-t-il pas maintenant qu'il s'aventure seul sans armes et la nuit, dans l'est de la rue Notre-Dame.

Sans armes... ce n'est pas tout à fait exact. Car M. Lapiste prétend être préservé par la mauvaise qualité de ses vêtements, vraiment piteux.

—Bah ! bah ! lui disent ses amis, les voleurs n'y regardent pas de si près : il vous dévaliseront bien quand même ! Vous y passerez comme les autres !

—Jamais de la vie : un seul coup d'oeil sur ma personne les met en fuite.

—Et pourquoi ?

—Parce que tous mes habits leur montrent "la corde."

C'est plus prudent, une messe basse

La lumineuse nuit d'été s'étend sur le jardin. Sous le feuillage, après un repas délicieux, les amis conversent et comme les vins généreux ont délié les langues et réveillé l'esprit, les bonnes histoires se succèdent-entremêlées de ces récits terrifiants qui couraient les "veillées" de jadis. Justement le docteur Barrique vient de conter des histoires bien curieuses de revenants. La dernière est la plus étonnante :

—Oui, mes amis, cette femme était dans son cercueil. Elle s'est soulevée quand ont retenti les grandes orgues de l'église et les chants du prêtre.

Alors, Boudbois frémit et se penchant à l'oreille du conteur :

—Eh ! bien, mon cher docteur, quand ma belle-mère mourra, je ferai dire... "une messe basse."

Ah ! plaignons les cailloux

Durant les loisirs que lui laissent les Apaches, M. Caveau, juge d'instruction, fait de la bicyclette sur la grand'route. C'est bien son droit, à ce bon juge ! Le malheur est que M. Caveau est déplorablement myope et qu'il ne manque pas d'entrer en collision avec les tas de cailloux qui bordent le chemin.

M. Caveau pédalait hier sur la route de Lachine, immobile au bord du fossé, un cantonnier, méfiant, le regardait.

L'immanquable se produisit : une pierre sous la roue, une embardée : Voilà M. le juge les quatre fers en l'air.

Alors, le cantonnier, philosophiquement :

—Comment ! Encore une descente de justice !



—Joseph, combien de clients dans le salon d'attente ?

—Dame, monsieur le docteur, ils sont environ... deux.

—Ma fille étant un peu anémique, j'estime que son portrait gagnerait à être fait à l'huile de foie de morue !

POUR RIRE

INNOCENTE ET CONDAMNEE

Méfions-nous des jugements rapides.
M. Jacob ne pouvait dormir au tic-tac d'une pendule. Ce petit déclanchement régulier du balancier le gênait d'abord, puis l'obsédait et l'horripilait.
Il avait beau se coucher fatigué, avec une bonne envie de dormir à poings fermés, s'il avait oublié d'arrêter la pendule, il était obligé de se relever.
Comme il le savait, il s'arrangeait en conséquence.
Et chacun était au courant dans la maison. Le soir on mettait les pendules au repos et, le matin, on les remettait en marche. De sorte que, chez le bon clown, les

Serait-ce ma montre? Curieux, curieux, elle est cependant enfermée dans un sac de laine. N'importe. Ne faisons pas la bête: fermons les yeux et essayons de dormir". Mais le bruit persiste, martelant de ses petits coups réguliers l'oreille de Jacob. Finalement il prend le sac et la montre et les cache sous l'oreiller: le bruit continue. Il le cache sous l'édredon... le bruit continue. De plus en plus énervé, le clown allume sa bougie, ce qui réveille Clownelet endormi près de papa.
—Qu'y a-t-il, petit père?
—Il y a que le tic-tac de ma montre m'empêche de dormir.
—Je ne l'entends pas, papa.
—Essaye de bien écouter.
—Ah! si, maintenant, j'entends quelque

La montre est dehors, le tic-tac est dans la chambre. On le perçoit distinctement.
—Mais ce n'était donc pas ma montre qui faisait tout ce train? Qu'est-ce alors que nous entendons? tic-tac, tic-tac.
Et nos dormeurs dérangés éclatent de rire en s'apercevant de leur erreur.
Le bruit était produit dans les montants du lit par un de ces vers minuscules qui cheminent à travers les fibres du vieux bois.
Ch. WAGNER.

Au voleur! au voleur!

Nous ne saurions trop recommander à nos aimables lecteurs de prendre bien garde aux pique-assiette! Qu'ils exigent le ca-

Livre gratuit traitant de la surdité



Un livre traitant de la surdité et des moyens de la guérir, livre rempli de renseignements et de conseils très utiles pour les personnes atteintes de cette infirmité, est donné gratuitement par son auteur, une autorité célèbre en ce qui concerne le traitement de la surdité. Ce livre explique les causes de la surdité et de ces insupportables bourdonnements et tintements dans les oreilles, et il indique clairement les moyens de guérison. Il est illustré de belles gravures. Si vous voulez vous débarrasser de la surdité, demandez ce livre et apprenez-y tout ce qui concerne cette infirmité et les moyens de la guérir. Ecrivez au long votre nom et votre adresse sur les lignes pointées, découpez le coupon et adressez-le par malle au Deafness Specialist Sproule, Trade Building, Boston. Ecrivez en français ou en anglais.

LIVRE GRATUIT TRAITANT DE LA SURDITE

NOM.....
ADRESSE.....

CARTES D'AFFAIRES

Profession, Commerce, Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.
AVOCAT
BUREAU: 80 St-Gabriel TEL. BELL MAIN 4400
RÉSIDENCE: 206 Cherrier TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT
Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.
Up 998 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY
Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES
Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaies

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN
Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneur de Pompes Funèbres

L. THERIAULT
Tél. M 1399-3514 164-18 St-Urbain, 237 Centre

Ferronnerie

JOSEPH LARIN
Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Doreurs, Argenteurs, Nicleurs, etc.

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Photographe

MONTREAL PLATING CO.
Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS
Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles

M. BEAUDOIN
Tél. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal

Assurances

SUCH & CO. 251 Ste-Catherine Est
Photographies à prix réduits. Ouvert le Dimanche.

Assurances

STEWART & MUSSEN
Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS
485 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

"SONNE" AWNING, TENT & TARPULIN CO.
Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Plombiers

DULUDE & DUPLANTIS
No 766 rue Charlevoix, Montréal
rés. 193 rue St-Charles, Pointe St-Charles



Intervention austro-allemande

John Bull invite à intervenir les gardiens de la frontière, mais ils ne tiennent pas à salir leurs pantalons blancs.

—Kladderadatsch (Berlin)



Entre gentils hommes

Le Shah de Perse au Tsar — Veuillez me dire comment je puis devenir un monarque constitutionnel avec un parlement.

—Fischietto (Turin)

pendules dormaient comme les hommes, et si, par hasard, il couchait à l'hôtel ou chez des amis, le lendemain matin il ne fallait pas être surpris de voir les pendules arrêtées dans sa chambre à coucher et même dans le corridor voisin. Mais chacun a besoin de savoir l'heure. Le clown portait donc toujours sur lui une bonne montre qu'il posait près de son lit en ayant soin de l'enfourner dans un sac de laine.
Une nuit qu'il couchait à l'hôtel avec Clownelet, il se réveilla. Comme il faisait obscur, il se tourna sur l'autre oreille, heureux d'avoir encore beaucoup de temps pour dormir.
Mais le sommeil tardant à revenir: "Quel est ce bruit que j'entends?" se dit-il.

chose. Attends. Je vais me lever et porter la montre ailleurs.
Il court la glisser dans la poche du veston pendu au mur, et met le mouchoir dessus.
—Maintenant, dormons, dit-il en se recouchant.
A peine tout bruit a-t-il cessé, que le tic-tac se fait entendre de nouveau.
—Maudite petite machine! dit Jacob.
S'élançant vers le veston, il enferme la montre dans l'armoire à glace. Peine perdue. Il n'a pas plutôt regagné sa couchette que le bruit recommence. Il bondit vers l'armoire, prend le sac et le jette par la fenêtre. Il n'en est pas plus avancé pour cela.

sier judiciaire de leurs invités ou qu'ils les fassent dîner dans des assiettes de bois; surtout qu'ils n'invitent jamais Larroupy, ce bohème hypocrite qui se faufile partout.
Il conta hier soir, à son ami Lintime, les splendeurs du festin où des gens naïfs l'avaient convié.
—Mon vieux, déclare-t-il, important, nous avons mangé le dessert dans des couverts en or!
—Allons donc, réplique Lintime l'incrédule, "fais voir"!

C'est à n'y rien comprendre

Le grand-papa de Georget est venu ce soir dîner chez son fils. Le grand-papa de Georget fut général et fit des campagnes. Aussi la rosette de la Légion d'honneur s'épanouit-elle largement à sa redingote. Et cette fleur rouge inquiète Georget.
—Dis, grand-père, t'as la croix?
—Mais oui, mon petit.
—Et pourquoi que tu l'as, la croix, grand-père?
—Parce que je me suis bien battu, mon enfant!
—Ah! ça, c'est drôle alors, déclare Georget avec énergie, moi, quand je me bats, on me la retire!

Le dernier coup de M. Ramort

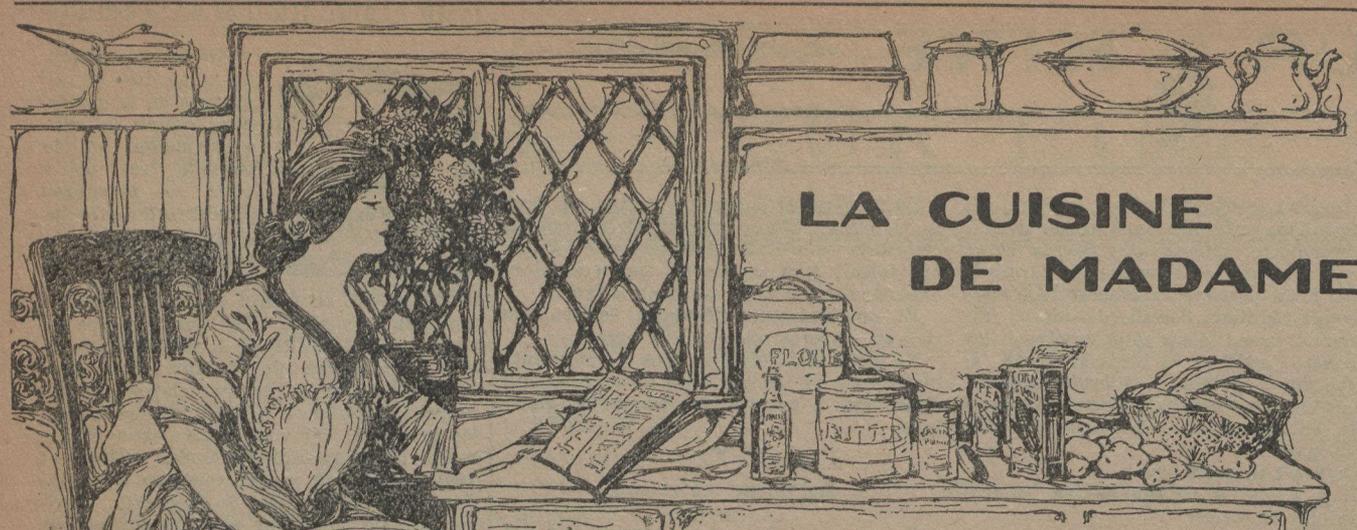
Eh bien! a-t-on des nouvelles de l'excellent M. Ramort?
—Il ne va pas du tout, du tout.
—Fichtre! Qu'en dit le médecin?
—Rien de bon; il l'a envoyé passer à Cannes les trois derniers hivers, ce qui fut pour sa bourse un bien mauvais coup, voilà qu'il devra passer l'hiver prochain à Grasse!
—Pauvre M. Ramort: après les coups de Cannes, le coup de Grasse!

Tout vient à point

Méditez ceci, ô jeunesse! Après quinze ans de démarches, le poète Sol Haisisme vient d'obtenir les palmes académiques, ce qui prouve que patience et longueur de temps...
Mais c'est la famille de Sol Haisisme qui demeure stupéfaite!
Tant de gloire lui fait peur!
—Dame, dit à une vieille amie le nouveau décoré, comprenez notre émoi: tous les honneurs nous viennent à la fois; il n'y avait eu encore, dans la famille, ni officier, ni académicien!



—P'tit Jean, viens donc voir, on va conduire l'éléphant au bain!



LA CUISINE DE MADAME

Moyen de donner le goût d'ananas aux pommes de reinettes

L'excellent fruit qu'est la pomme de reinette est susceptible de devenir meilleur encore, en acquérant une saveur d'ananas, grâce au procédé suivant: dans une caisse, placez, par couches successives, des lits de feuilles de sureau et des pommes de reinettes, en recouvrant d'une couche de feuilles de sureau, puis fermez la caisse le plus hermétiquement possible. Au bout d'un certain temps de repos, les fruits seront parfumés et prêts à la consommation.

Veau à la bourgeoise

Prenez un morceau de veau tel que le carré, sans rognon; le morceau d'après, le quasi, ou un morceau d'épaule. Faites-le revenir dans une casserole et prendre une couleur blonde, avec des morceaux de lard de poitrine et un peu de beurre; mouillez d'un demi-verre d'eau, ajoutez un bouquet garni, une pointe d'arome Patrelle, deux ou trois carottes et autant d'oignons, un navet, poivre et sel: faites cuire deux ou trois heures, dégraissez la sauce et servez-la sous le veau avec les carottes et le lard pour garniture.

Vinaigre de poires

Voici un moyen de tirer parti des poires qui ne sont utilisables ni pour la table, ni pour les confitures ou compotes: Coupez-les et pressez-les pour en extraire le jus, en un mot procédez comme si vous vouliez faire du cidre. Mettez le jus ainsi recueilli dans une cruche ou un petit tonneau suivant la quantité, ajoutez une très petite proportion de vinaigre ordinaire et laissez fermenter dans un endroit chaud. Vous obtiendrez un excellent vinaigre que vous pourrez entretenir indéfiniment, en ajoutant, au fur et à mesure qu'il s'épuisera, du jus de poires, ou à défaut, du cidre ou du vin ayant subi un commencement d'altération.

Vins de fruits

Suivant les contrées et d'après l'abondance des différents fruits que l'on y trouve, il sera possible de fabriquer des vins factices à bon marché. On peut employer les fruits ci-après: mûres, groseilles, pommes, fraises, baies de sureau, cassis, fruits, des ronces, baies de sorbier, etc. Pour la fabrication, il suffira d'écraser les fruits dans des cuves ou tonneaux que l'on laissera dans un endroit dont la température ne sera pas inférieure à 15 degrés c. Après fermentation, on soutirera et on mettra en bouteilles ou en fût.

Pour remplacer la levure de bière

Employée dans nombre de pâtisseries, la levure de bière peut nous faire défaut au moment utile. Voici un moyen de la remplacer. On fait, au moyen de farine de seigle ou d'orge, et d'eau tiède, une pâte peu consistante, que l'on soumet à une chaleur de 25 à 30 degrés c. Cette pâte ne tardera pas à devenir aigre, et sera bonne à remplacer la levure de bière.

Issues d'agneau au lard

Faites blondir un quart de livre de beurre, mettez-y une demi-livre de porc frais coupé en petits morceaux; ajoutez une pinte de bouillon, la tête d'agneau que vous avez fait bouillir une heure dans l'eau et débarrassée des os de la mâchoire, le coeur, le foie, le mou et les pieds, assaisonnez de sel et bouquet garni, carottes et oignons coupés en rouelles, parfumez à l'arome Patrelle, faites cuire deux heures, servez la tête au milieu, entourée des autres issues, passez la sauce dessus et servez.

Soupes ou ragoûts brûlés

Quand vous sentez votre soupe ou votre ragoût qui commence à brûler, au lieu de découvrir la casserole ou la marmite, laissez le couvercle; retirez vivement du feu et posez sur la pierre d'évier humide pendant cinq minutes. La vapeur alors au lieu de s'évaporer au dehors, en infectant le potage ou le ragoût, descend d'elle-même au fond de la marmite, où elle se condense.

Vous ouvrez et jetez sur votre mets quelques gouttes d'eau, puis vous transvasez doucement sur un plat avec la sauce. La partie brûlée reste au fond et vous mangez sans sentir le moindre goût de brûlé, goût qui, pour bien des personnes, est insupportable.

Une excellente recette de vin cuit

On égrène du raisin que l'on met dans une cruche de grès ou dans un bocal de verre, de façon à occuper les trois quarts de sa capacité. Après avoir écrasé sommairement ce raisin, on remplit le récipient avec de la bonne eau-de-vie, on bouche et on laisse dans cet état pendant trois ou quatre mois. On filtre ensuite, on ajoute une 1/2 livre de sucre par pinte de liquide et une petite quantité de vanille. On porte le mélange à l'ébullition, au premier bouillon on filtre de nouveau, on met en bouteilles et on bouche après refroidissement.

Volaille de dessert à la ménagère

Prenez deux ou trois aignons, hachez-les très fin, faites-les revenir de belle couleur dans du beurre; ajoutez deux cuillerées de farine; mouillez avec un verre d'eau bouillante salée dans laquelle vous aurez délayé une cuillerée à café d'extrait de viande Liebig. Laissez cuire, lorsque votre sauce est bien moelleuse, mettez les morceaux de volaille de dessert, sans les laisser bouillir, servez et entourez de croûtons frits.

Caramels au chocolat

Les recettes de friandises sont en général bien accueillies, voire même recherchées. En voici une, facile à exécuter. Dans une bassine, vous mélangez les substances suivantes: un peu moins d'une demi-livre de chocolat râpé, deux verres de crème, une égale quantité de sucre en poudre, un peu de vanille et une cuillerée de miel. Le tout sera mis sur le feu et travaillé jusqu'à mélange parfait et consistance suffisante. Il ne restera plus qu'à verser sur un marbre huilé et à découper avec un couteau également huilé.

Potage aux abatis de volaille

Prenez deux abatis de volaille, trois poireaux, quatre ou cinq carottes, autant de navets, un peu d'ail, un peu de sucre en poudre, 2 pintes et demi d'eau, deux cuillerées à café de Liebig. Mettez les abatis de volaille dans une marmite avec de l'eau; salez, faites bouillir, écumez et joignez les légumes. Laissez cuire; au moment de servir mettez le Liebig et un peu de sucre en poudre.

Epaule de mouton aux haricots

Prenez une épaule de mouton désossée; salez, poivrez-en l'intérieur avant de la ficeler; faites-la revenir dans une casserole avec de la graisse et des petits oignons; lorsque le tout est d'un beau jaune foncé, égouttez la graisse. Saupoudrez de farine et mouillez d'eau; à première ébullition, ajoutez des haricots trempés de la veille; laissez mijoter pendant deux heures environ, avec un bouquet garni et une pointe d'arome Patrelle; mettez la viande dans un plat chaud et creux; défilez-la; retirez le bouquet; versez les haricots bouillants dessus et servez chaud.

Un biscuit nourrissant

Nous voulons indiquer la recette d'un biscuit au jus de viande qui peut rendre de grands services dans certains cas. On fait un bouillon de boeuf ordinaire, sans assaisonnement, que l'on laisse entre trois ou quatre heures. Ce bouillon, refroidi et dégraissé complètement est remis à feu plus doux, et évaporé jusqu'à consistance de sirop. A ce moment on assaisonne de sel seulement, et, avec de la bonne farine, on fait une pâte consistante. La pâte est découpée en morceaux carrés percés de trous, qui sont mis au four pour y cuire très lentement. Les biscuits se conservent dans des boîtes bien closes, à l'abri de l'humidité. On les consomme tels quels ou bien bouillis dans l'eau pendant une demi-heure.

Fabrication du pain d'épice

On prend de la farine de seigle bien tamisée, que l'on pétrit longtemps avec un peu de levain et de miel très chaud, ayant bouilli. On ajoute ensuite à cette pâte du sucre, de la cannelle, des zestes de citrons râpés, et, si l'on désire, de Panis ou des fruits confits. Après avoir pétri de nouveau, lorsque la pâte sera bien compacte, on la laisse monter à une chaleur douce. Ensuite, on la divise en morceaux que l'on met dans des moules de papier ou de métal et que l'on fait cuire en ayant soin que la pâte ne soit pas trop saisie, ce qui lui donnerait un mauvais goût.

Liqueur de fleur d'oranger

Cette liqueur est une des plus saines dont on puisse faire usage. Excellente liqueur de dessert, elle sera prise aussi avec profit dans tous les petits maux: défaillances, nausées, indigestion légère, etc. Sa préparation est extrêmement simple: faites dissoudre 10 onces de sucre dans un quart de pinte de bonne eau de fleur d'oranger, ajoutez une pinte d'eau-de-vie à 36 degrés et filtrez.

Plates-côtes de boeuf sauce aux cornichons

Prenez 4 livres de plates-côtes entrelardées. Faites cuire de quatre à cinq heures. Faites revenir échalotes et oignons hachés, saupoudrez de farine et mouillez avec du bouillon légèrement. Cuisez un quart d'heure environ, ajoutez sel, poivre et un filet de vinaigre. Finissez avec cornichons et persil hachés. Colorez la sauce avec un peu d'arome Patrelle, avant de dresser la viande sur le plat, égouttez-la, entourez de persil et servez à sauce à part.

Confitures de rhubarbe

On pèle très légèrement des tiges de rhubarbe, que l'on coupe ensuite en morceaux d'un pouce environ, et que l'on pèse. On met cuire avec un peu d'eau, et, après une demi-heure d'ébullition, on ajoute le sucre, environ les deux tiers du poids de rhubarbe. La cuisson doit se continuer pendant environ une heure, à bon feu. Pour savoir si la confiture est cuite, on en met une cuillerée dans une assiette, et on incline cette dernière. La confiture ne doit pas couler.

Les Extraits Culinaires DE **Jonas** Représentent ce qu'il y a de **PLUS FORT, PLUS RICHE, PLUS PUR et de PLUS ÉCONOMIQUE** en fait d'extraits culinaires sur le marché. **DEMANDEZ-LES** Exigez qu'on vous les fournisse. — Ils sont en vente chez tous les bons marchands.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, **DE LA GARE WINDSOR**

BOSTON, LOWELL,	* 9.00 a.m., * 7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD	* 9.00 a.m., * 7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD,	- * 7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO,	* 9.30 a.m., * 10.00 p.m.
OTTAWA,	* 8.45 a.m., * 9.40 a.m., * 10.00 a.m., * 9.40 p.m., * 10.10 p.m.
SHERBROOKE,	* 8.30 a.m., * 14.30 p.m., * 17.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B.,	- * 7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS,	* 10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER,	* 9.40 a.m., * 9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC,	* 8.45 a.m., * 2.00 p.m., * 11.30 p.m.
TROIS-RIVIÈRES,	* 8.55 a.m., * 2.00 p.m., * 11.30 p.m., * 11.30 p.m.
OTTAWA,	* 8.25 a.m., * 1.15 p.m.
JOLIETTE,	* 8.00 a.m., * 8.55 a.m., * 12.20 p.m., * 15.00 p.m.
ST-GABRIEL,	* 8.55 a.m., * 12.20 p.m., * 15.20 p.m.
ST-GATHÉ,	* 8.45 a.m., * 8.15 a.m., * 11.10 p.m., * 11.25 p.m., * 14.30 p.m., * 15.35 p.m.
LABELLE,	* 8.45 a.m., * 11.10 p.m., * 1.00 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches. ‡ Samedi, mardi et jeudi. § Dimanche seul. ¶ Quotidien excepté le samedi. †† Samedi seul.

A. E. LALANDE agent des passagers pour la ville Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques voisin du Bureau de Poste, Montréal. **Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.**

Le seul moyen

de remettre à neuf vos rideaux en dentelle est d'employer le véritable

SECHOIR A "GILRAY" RIDEAUX

LE SEUL permettant aux ménagères de préparer leurs rideaux comme à la buanderie et sans risquer de les faire brûler par les acides.

PRIX DEPUIS, \$2.50
Séchoirs à rideaux ordinaire. Prix, \$1.80

L. J. A. SURVEYER
52 Boulevard St-Laurent

Masque, Rousseurs, Rides, Boutons à TÊTE NOIRE et toutes taches autres que celles de naissances positivement enlevées avec le

LAIT DES DAMES ROMAINES

Surnommé "Nourriture de la Peau" LAIT DES DAMES ROMAINES.

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.

Par son action nutritive et antiseptique sur l'épiderme, il guérit infailliblement les Eruptions, Boutons, Démangeaisons et toutes autres maladies de la peau. Pour la toilette journalière, il embellit, adoucit et parfume la peau mieux que les meilleures poudres, eaux ou vinaigres de toilette. A Paris, on le rencontre sur le bureau de toilette de toute femme élégante ainsi que sur les tablettes de tout bon figaro. Partout 50c la bouteille ou adressez COOPER & CO., Dépt. 50, Montréal, Aux Etats-Unis: GEO. MORTIMER & CO., 247, Atlantic Ave, Boston, Mass.

Tel. Est **GIRARDOT Restaurateur Français**
2224 **DINER ET SOUPER 35c**
ESCARBOIS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justfn.)

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B P 7 St-Sauveur Québec Canada.

Causerie Médicale

LE "HOQUET"

Qui ne connaît le "hoquet" pour en avoir été la victime involontaire ou le témoin impuissant et agacé? Aussi sa définition est-elle pour le moins inutile, car il n'est pas sans exemple que la définition d'un phénomène connu, n'en déplaie à Boileau, qui prétend que: "Tout ce qui se conçoit bien s'énonce clairement", ne jette quelques nuages sur l'idée que l'on s'en faisait auparavant. Cependant noblesse oblige et le titre de cette causerie impose la définition scientifique du "hoquet".

Nous dirons donc avec les physiologistes que le "hoquet" est le résultat d'une contraction spasmodique et subite du diaphragme. Cette contraction est spasmodique, puisqu'elle n'obéit à aucune loi, n'admet aucun rythme, et la brusquerie de son attaque est un de ses caractères distinctifs. Le "hoquet" nous prend sans rime ni raison et souvent au moment où l'on s'y attend le moins.

Et alors voici ce qui se produit. Le diaphragme convulsé s'abaisse brusquement, brutalement. L'air, aussitôt, se précipite dans le poumon et rencontre au passage les cordes vocales qui, surprises, n'ont pas le temps de s'harmoniser et vibrent soudainement au petit bonheur. Ce n'est plus un son harmonieux qui se forme, c'est un cri qui part et la fermeture brutale de la glotte produit l'état d'anxiété bien connu: par surcroît, pour renforcer le tableau et encadrer le phénomène, le tout s'accompagne d'une secousse brusque des cavités thoraciques et abdominales.

Ce désordre physiologique, qui n'a rien de beau, n'est point un effet de l'art et l'individu que taquine le "hoquet" devient aisément ridicule.

Vous représentez-vous Bossuet, affecté de hoquet, au milieu de l'oraison funèbre du prince de Condé.

Adieu l'éloquence!

Vous figurez-vous Jaurès à la tribune de la Chambre, pris de "hoquet" au milieu d'une sortie fouguese contre le capital?

Bien vite le fou rire succéderait aux applaudissements enthousiastes de ses partisans. Tout au plus le hoquet sera-t-il accepté sur la scène, dans certains rôles comiques.

C'est ainsi que Molière, si nous en croyons Voltaire, avait dans ses rôles une espèce de hoquet qui rendait son comique plus comique. Mais on se représente malaisément Hernani, scandant des spasmes du hoquet ses déclarations d'amour à Dona Sol.

Le hoquet n'est pas une maladie de pays, d'âge, de sexe ni de climat, c'est une maladie internationale, universelle, et sans doute vieille comme le monde: car le mot qui désigne cette désagréable affection existe dans toutes les littératures et a sa traduction dans les langues les plus anciennes...

Nos longues digressions sur la nature et l'origine du hoquet n'ont d'excuse que notre désir de masquer la pénurie des moyens de guérison.

Quand nous disons "pénurie", nous nous exprimons mal, car, en réalité, les moyens d'enrayer le spasme désagréable du diaphragme sont fort nombreux et, instinctivement, remettent en mémoire la phrase célèbre de la "Belle Hélène":

Trop de fleurs, Calchas, trop de fleurs!

et on ne peut s'empêcher de penser que si les médications en sont si nombreuses c'est qu'aucune d'elles n'est sûre et infaillible...

En effet, quand une médication est bonne, on ne s'aventure guère à en expérimenter une seconde. Et il faut reconnaître humblement qu'en matière de moyens thérapeutiques contre le hoquet, si nous avons la quantité, la qualité en revanche fait défaut.

C'est ainsi qu'on conseille au pauvre hoqueteux de faire une forte inspiration avec arrêt prolongé avant l'expiration.

Certains disent sans rire: Répétez le mot "sois seul" et le hoquet s'arrêtera, et comme ils ont de l'esprit, ils prêtent au "sois seul" tous les privilèges du "Sésame... ferme-toi".

D'autres veulent qu'on bouche vigoureusement les oreilles de chaque main et que de la troisième — empruntée à un obligant ami — on boive à petites gorgées un liquide quelconque, agréable, je vous sou-

haite...

Celui-ci — ce doit être un pince-sans-rire — vous conseille digmatiquement de faire la compression digitale du nerf phrénique au niveau du sternum, ce qui suppose la connaissance préalable et du sternum et du nerf phrénique. Or, très grand est le nombre des hoqueteux qui ignorent l'un et l'autre et ne s'en portent ni pire ni mieux.

Celui-là — je le soupçonne d'être fabriquant ou vendeur de vinaigre — vous assure la guérison complète et sans douleur si vous consentez à croquer un morceau de

sucré trempé dans du vinaigre, de bonne marque, de préférence. Un troisième vous dit: Rien de plus simple que d'arrêter un "hoquet": il suffit de placer une main sur la tête en levant le coude le plus haut possible. Hélas! il est des hommes qui font leur principale occupation de hausser le coude et cependant restent sujets aux secousses du "hoquet".

Il y a aussi la série des traitements "psychiques". Faire peur aux hoqueteux, ou éveiller chez lui une émotion soudainement agréable, par exemple, lui annoncer sans préambule la mort de sa belle-mère.

D'autres encore — dont je vous conseille de vous défier, car ils pourraient bien être de la corporation des fumistes — vous conseillent gravement de compter jusqu'à mille sans desserrer les dents... Cette recette infaillible ressemble beaucoup à celle que donne Cordenbois dans l'immortelle "Cagnotte" de Labiche pour guérir les maux de dents: prendre tout simplement, le soir en se couchant, une gorgée de lait qu'on gardera toute la nuit dans la bouche sans avaler.

Lecteurs et lectrices choisiront parmi ces divers moyens de guérison celui ou ceux qui leur sembleront le plus pratiques: puissent-ils leur réussir?

Mais avant de me séparer d'eux, qu'ils me permettent de leur souhaiter de ne connaître que dans l'extrême vieillesse cet ultime hoquet que les médecins appellent le hoquet de la mort.

Dr Ch. de SAINVILLE.

De "Le magasin pittoresque".

L'amélioration des méthodes de calcul et de lecture.

Nous avons reçu plusieurs correspondances au sujet des Tableaux-Lippens dont nous avons publié une photogravure en petit dans le numéro du 8 de ce mois. Tout le monde est d'accord pour approuver la méthode employée.

Un abonné nous demande si le "Guide" se vend séparément. Réponse: oui, prix 5 cents.

Un autre recommande de faire imprimer ces Tableaux en petit sur des cartes de carton, en couleur, pour l'usage des élèves. Il a eu la même idée que l'auteur, et ces cartes colorées, exactement semblables, sauf pour la grandeur, aux cartes murales, sont imprimées dans les ateliers de l'Album Universel. Le prix est de 2 cts la pièce ou 15 cts la douzaine. Elles seront très utiles aux élèves.

M. Lippens a aussi publié une "Petite carte de lecture" pour les commençants; une "Table de Multiplication" d'un nouveau modèle qui a obtenu trois éditions de 20,000 en une seule année, et un "Calculateur Universel" de poche, tout à fait moderne, simple et pratique, dont le prix de détail est de 10 cts seulement.

Pour permettre aux personnes qui s'intéressent aux questions pédagogiques de se rendre compte de ses nouveaux procédés, M. Lippens fait l'offre suivante aux abonnés de l'Album Universel, aux instituteurs et institutrices et aux élèves des écoles:

Sur réception de 5 cts par la poste, il enverra, franc de port: "Une petite carte colorée des fractions" sur le modèle des Tableaux; un "Guide pour enseigner les fractions", 16 pages, contenant 100 problèmes usuels et exercices divers, une "Table de multiplication", nouveau modèle et une "Carte de lecture pour les commençants", méthode facile à la portée de tous.

Pour 15 cts de plus (10 cts en tout) il ajoutera un "Calculateur universel".

Cette offre n'est valable que jusqu'au 31 décembre prochain. On peut adresser les demandes à l'Album Universel, 51 rue Ste Catherine ouest, ou à M. B. Lippens, 842 rue Notre-Dame ouest, Montréal.

Nous recommandons aux institutrices et aux parents de profiter de cette offre avantageuse. Personne ne doute de l'utilité des Tableaux illustrés et bien faits pour donner l'enseignement aux élèves réunis d'un même groupe ou d'une même classe. Les petites cartes imaginées par M. Lippens nous paraissent offrir des avantages sérieux sous le rapport de l'économie. Elles sont aussi d'un maniement plus facile pour les jeunes élèves que des livres à plusieurs pages, et plus propres à fixer leur attention et à rendre l'étude attrayante et variée.

Le travail de M. Lippens contribuera sérieusement à améliorer les méthodes en usage sans en altérer le fond et son entreprise mérite l'encouragement des amis de l'instruction publique et des autorités scolaires.



Association Athlétique d'Amateurs Le Montagnard

LA SAISON DU PATIN À ROULETTES EST COMMENCÉE

Ceux qui ne sont pas membres: **ADMISSION 15c.** Patins à roulettes, 15c de l'heure. Instructeurs et salle de contrôle gratuits. Commencants (Dames et Messieurs,) membres ou ceux qui ne sont pas membres, enseignés gratuitement tous les jours de 10 à 12 heures a. m. et de 2 à 5 heures p. m.

ADMISSION 15c. Y COMPRIS L'USAGE DES PATINS.

PATINAGE ET FANFARE TOUS LES SOIRS, Y COMPRIS LE DIMANCHE

AUSSI LES SAMEDIS ET DIMANCHES APRES - MIDI



MERES!!

Si vous ne faites pas usage du savon

BABY'S OWN SOAP

pour votre jeune enfant, vous ne lui donnez pas ce qu'il y a de mieux. Sa peau restera douce et blanche, si vous en faites usage.

ALBERT SOAPS, Ltd. Mfrs. MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap", dans le savon et sur la boîte, ne sont jamais traduits

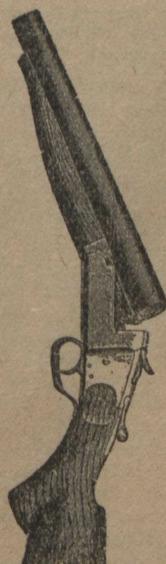
POUR LA CHASSE

Fusil à un coup

Canon choké, acier garanti pour poudre sans fumée
CALIBRE 12
Prix spécial, \$4.⁰⁰

Expédié à N'IMPORTE QUELLE ADRESSE en Canada SUR RECEPTION DU PRIX.

Beauvais Freres
316 RUE ST-LAURENT



LA CODILINE

Du Dentiste Joseph Versailles

Contre la Névralgie et le Mal de Dents

En vente partout à 25 cts.

La Codiline pour l'extraction des dents sans douleurs.

Dr Joseph Versailles

CHIRURGIEN-DENTISTE

926 rue St-Denis,

Quelques portes plus bas que la rue Rachel.

NE COUPEZ PAS VOS CORS



C'est un procédé dangereux. Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur, CORS, DURILLONS et VERRUES, employez

L'Antikor Laurence

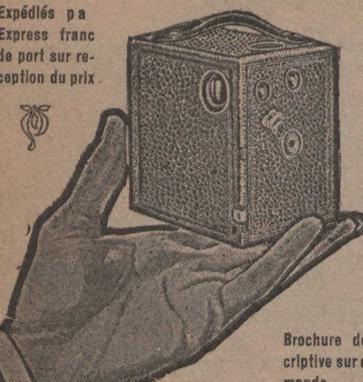
En vente partout, 25c.

A. J. LAURENCE PHAR. MONTREAL.

Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
No. 2, " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés par Express franc de port sur réception du prix.



Brochure descriptive sur demande.

The D. H. Hogg Co.
660, Rue Craig Ouest, — Montréal

QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

LES TRAINS LAISSENT
Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 5.30 a.m. à 11.00 p.m.
LE DIMANCHE—6.30, 7.00, 7.30, 8.00 et 10.00 a.m. et toutes les 30 minutes de 1.00 p.m. à 11.00 p.m.

LES TRAINS LAISSENT
Québec pour Ste-Anne de Beaupré
ARRÉTANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30, 11.30 a.m. 12.30, 1.15, 2.15, 3.15, 4.15, 5.15, 6.15, 7.15 p.m. 10.15 p.m. (excepté Samedi) et 10.45 (Samedi seulement.)
LE DIMANCHE—*6.00, 6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 10.00 a.m. *1.45, 2.15, 3.15, 6.15, 7.15 et 10.15 p.m.

LES TRAINS LAISSENT
Les Chutes Montmorency pour Québec

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 6.00 a.m. à 11.30 p.m.
LE DIMANCHE—6.41, 9.39, 10.09, 10.39, 11.09, 11.39, 12.09 a.m. *12.39, 1.39 p.m., et toutes les 30 minutes de 1.30 à 11.30 p.m.

LES TRAINS LAISSENT
Ste-Anne de Beaupré pour Québec
ARRÉTANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—5.30, 6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30 11.30 a.m., *12.30, 1.15, 2.15, 3.45, 5.15, 6.15, 7.15, et 10.15 p.m.
LE DIMANCHE—6.00, 9.00, 9.30, 10.00, 10.30, 11.00, 11.30 a.m., *12.00 Midi, 1.00, 4.00, 4.30, 5.15, 9.00, et 10.15 p.m.

Pour autres informations s'adresser à
J. A. EVERELL, Surintendant

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

MONTREAL—TORONTO

Départ de Montréal, *9.00 a.m., *9.45 a.m., *8.00 p.m., *10.30 p.m. Arrive à Toronto: *4.20 p.m., *9.20 p.m., *6.10 a.m., *7.00 a.m.

Élégant wagon salon café sur le train de 9.00 a.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 p.m. et 10.30 p.m.

MONTREAL—OTTAWA

Quitte Montréal, *8.00 a.m., *9.40 a.m., *4.10 p.m., *7.30 p.m.
Arrive à Ottawa, *11.00 a.m., *12.40 p.m., *7.10 p.m., *15.30 p.m.
Quitte Ottawa, *8.35 a.m., *3.30 p.m., *5.00 p.m., *10.30 p.m.
Arrive à Montréal, *11.35 a.m., *6.30 p.m., *8.00 p.m., *10.15 p.m.

Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a.m. de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.), Endroits sur la Baie Georgienne

Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepté le dimanche. Wagon Pullman-Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND—OLD ORCHARD

Quitte Montréal, *8.01 a.m., *8.15 p.m. Arrive à Portland, *5.45 p.m., *6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, *6.32 p.m., *7.35 a.m.

Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.

Élégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure

A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

Avant d'entrer dans la plus grande province du Canada et de donner une description bien incomplète de ses ressources et de ses richesses naturelles, il me semble opportun de dire quelques mots sur l'origine et les premiers jours de cette belle colonie qui, au point de vue commercial et industriel, s'est emparée de la première place dans la confédération, et la conservera probablement jusqu'au moment où les provinces de l'extrême-ouest lui enlèveront sa prépondérance.

En 1784, immédiatement après la guerre de l'indépendance, dix mille personnes, demeurées fidèles à la mère-patrie, émigrèrent de New-York, de la Pensylvanie et des Etats de la Nouvelle-Angleterre, et s'établirent le long du fleuve Saint-Laurent, sur les bords de la Baie de Quinté, sur les rives du Lac Ontario et dans la péninsule de Niagara. Leurs descendants sont encore connus sous le nom de Loyalistes. Parmi eux se trouvaient quelques cultivateurs, mais la plupart étaient des officiers et des soldats licenciés de l'armée anglaise, ne connaissant pas les rigueurs de l'existence des pionniers du sol: cependant, ils se livrèrent à la culture, semant autour des souches et parmi les roches, après un défrichement sommaire, du blé, de l'avoine et des patates, afin de se procurer les aliments nécessaires à leur subsistance. Ontario n'était alors qu'une vaste forêt. L'on exportait du chêne, du pin et de la potasse extraite des cendres du bois abattu et brûlé pour les besoins du défrichement. En 1812, la population avait atteint le chiffre de 80,000 habitants presque tous cultivateurs. En 1830, l'on comptait dans la province cinq villes dont la population dépassait un millier: Brockville, 1,130; Hamilton, 2,013; London, 2,415; Toronto, 2,860; et Kingston, 3,587. Un journal quotidien et une banque faisaient de bonnes affaires.

En 1837, la population atteignait le chiffre de 397,500, et le plus grand nombre des colons s'adonnaient à l'agriculture. De 1837 à 1867, un flot d'immigrants venant de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande envahirent l'Ontario. La famine qui sévissait en Irlande en 1846 jetait ici les étrangers par 10,000 à la fois. Tout naturellement, les nouveaux arrivés choisissaient les meilleures localités, et c'est pour cette raison que nous voyons les Ecossais dans Glengarry, les Anglais dans les environs de Cobourg, les Irlandais autour de Peterboro, les Allemands dans Waterloo, et les Canadiens-français dans les deux Essex, Prescott, Russell et tout le long du Pacifique, à l'ouest de Mattawa.

L'ère des chemins de fer fut inaugurée en 1853 par la construction d'une ligne entre Toronto et Bradford. Trois ans plus tard, le Grand-Tronc reliait Montréal à Toronto, et dès cet époque le travail d'amélioration et de construction de voies ferrées fut poussé avec vigueur.

Le commerce de bois atteignit alors des proportions gigantesques, et avec les opérations de chemins de fer et le flot incessant de l'immigration, toutes les branches de commerce se multiplièrent.

La population d'Ontario est aujourd'hui d'environ 2,500,000 âmes. Ses principales sources de richesses sont les terres arables, les forêts, les mines, les pêcheries et les manufactures. L'agriculture en est la plus importante et représente un capital de \$900,000,000, produisant tous les ans \$200,000,000.

La superficie de la province — sans compter cette partie des grands lacs qui se trouve dans les limites de la frontière internationale — est d'environ deux cent mille milles carrés, sur une longueur, du nord au sud, de 750 milles, et sur une largeur, de l'est à l'ouest, de 1,000 milles. Il n'y a encore que la vingtième partie de cette étendue qui soit colonisée le reste des terres appartient au gouvernement.

La situation géographique d'Ontario, dont les limites sud pénètrent presque au cœur du continent, et les facilités de transport qu'elle possède par ses voies fluviales, lui donnent le droit d'aspirer aux plus hautes destinées. Placée sur des routes lui ouvrant le commerce du monde entier — les mers intérieures connues sous les noms de Lacs Supérieur, Huron, Erie et Ontario, elle a un débouché naturel jusqu'à l'Océan Atlantique par le Saint-Laurent.

La province d'Ontario entre comme un coin dans le cœur même des grands districts agricoles de la République américaine, et si l'on prend en considération le grand nombre de villes importantes qui bordent les lacs et sont échelonnées sur le territoire adjacent — tous centres industriels — l'on peut facilement se faire une

idée de la valeur commerciale des routes fluviales surtout au point de vue économique. En creusant et en élargissant les canaux actuels, les transports océaniques de fort tonnage se rendront jusqu'aux portes de la capitale d'Ontario, et pourront même remonter jusqu'au lac Erié; après avoir fait escale à Buffalo, Détroit et Chicago, ils continueront leur voyage par le Lac Huron et ils atteindront Duluth, située à l'extrême limite occidentale du Lac Supérieur, à une courte distance des prairies de l'Ouest Canadien.

* * *

Presque toutes les villes importantes et les gros bourgs d'Ontario sont situés sur les bords des lacs et des rivières. Je vous en donne ici une courte description.

Toronto, capitale de la province, et la seconde ville, numériquement parlant, de la Puissance, est située sur la rive nord du Lac Ontario. Sa population est d'environ 225,000 âmes. C'est le principal centre commercial et la station de distribution du Canada central. L'Université de Toronto et plusieurs autres maisons d'éducation supérieure y attirent tous les ans de nombreux élèves venant de toutes les parties de la province.

L'on peut juger de l'importance du commerce de Toronto par le fait qu'en l'année 1900 le montant des opérations financières des banques, à la Chambre des compensations, s'est élevé à \$513,695,401. Les exportations de la même année se chiffraient par \$9,506,911, et les importations par \$31,987,053.

Etant, pour ainsi dire, le pivot d'une immense région agricole et industrielle, et obligée de subvenir aux besoins des nombreuses petites villes qui l'environnent, Toronto a établi manufactures en tous genres, fonderies, usines de chemins de fer, instruments agricoles, salaisons, cales sèches, carrosseries, fabriques de pianos, etc. Elle est de plus un centre sans rival de chemins de fer, le Pacifique et le Grand-Tronc, avec leurs nombreux tributaires, forment un réseau de huit lignes de voies ferrées rayonnant dans toutes les directions; durant la saison de la navigation, de puissants steamers transportent les passagers et le fret jusqu'à Montréal, arrêtant à tous les ports du Lac Ontario.

Les touristes Canadiens et Américains qui se rendent tous les ans, pendant la belle saison, aux lacs Muskoka et dans la région au nord d'Ontario, arrêtent à Toronto, qui se trouve à l'intersection de toutes les voies ferrées et des lignes de vapeur du Canada et des Etats-Unis.

Ottawa, capitale de la Puissance, située sur la rivière Ottawa, ligne de division de la province d'Ontario et de celle de Québec, a une population mixte d'environ 50,000 âmes. Elle est à une distance de 100 milles de Montréal. Parmi les grandes constructions, citons les bâtiments du Parlement, érigés sur une éminence, les bureaux des divers départements, plusieurs églises, l'Université d'Ottawa, détruite depuis peu par un incendie, Rideau Hall, résidence du gouverneur général, etc. La bibliothèque du Parlement est la plus riche et la plus complète du Canada.

Le réseau des tramways électriques d'Ottawa est supposé être le plus amélioré de la Puissance. Les rues de la capitale sont larges et bien éclairées. La navigation sur la rivière Ottawa est interrompue par les chutes de la Chaudière, une série de cascades qui fournissent la force motrice à un grand nombre de scieries, de moulins à pulpe et à papier, de manufactures d'étoffes, etc.

Hamilton (population 50,000), la ville "ambitieuse", est située à l'extrémité ouest du lac Ontario, sur les bords de la Baie Burlington, qui offre un mouillage sûr aux navires dans les plus fortes tempêtes. Hamilton est à 40 milles de Toronto et à 56 milles des chutes Niagara. La ville se trouve entre la baie et une colline de quelques centaines de pieds d'élévation, continuation de la chaîne granitique de Niagara. Du haut de cette colline, la péninsule, le canal Welland, la coquette petite ville de Sainte-Catherine, le vieux fort Niagara et le lac Ontario se présentent à vos regards, et vous récompensent amplement de la fatigue de l'ascension.

UN CANADIEN.
(A suivre)

L'HOTEL VICTORIA DE QUEBEC

Nous avons le plaisir d'annoncer au public voyageur que l'hôtel Victoria de Québec, dont l'aménagement est irréprochable; est maintenant à même de recevoir les voyageurs, et de leur donner entière satisfaction, grâce à sa nouvelle administration qui est sous le contrôle de M. L. A. Côté.



PÈRE KOENIG'S
TONIQUE NERVEUX

Famille Menacée.

MONTREAL, CAN., 256 rue des Allemands.

Pendant deux ans j'ai souffert sérieusement d'une maladie nerveuse qui menaçait de m'enlever à ma famille. Plus j'essayais de médicaments et de médicaments, plus mon mal augmentait. Il m'est presque impossible de vous donner une idée de l'affection nerveuse, mais je sais qu'elle m'a presque tourné l'esprit. Je désespérais de ma guérison, mais une bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs m'a procuré un soulagement inattendu et m'a arraché des étreintes de la mort.

MME. C. CHASSÉ.

Le Rév. J. H. Perreault, de Longueuil, P. Q. écrit le 4 décembre 1899:— Veuillez envoyer à Alex. Charbonneau, une autre bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs. Il a fait usage de ce remède avec succès pour la maladie de nerfs et en a obtenu le résultat désiré.

GRATIS

Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

Nouveaux Rugs, de \$9 à \$98

Vous ne pourriez trouver de plus jolis rugs en ville que les nouveaux que nous venons de recevoir.

Ils sont en Bruxelles, Wilton, Velours, Axminster et Tapestries.

Les dessins sont pour la plupart fleuris, Orientaux, Empire, Art Nouveau, etc.

Dans toutes les plus nouvelles combinaisons de couleurs — vert, rouge, faon, bleu, terracotta et brun.

Les Rugs Axminster et Velours, sont sans couture — tous faits d'une seule pièce.

Les Bruxelles, Wiltons et Tapestries sont cousus avec une à trois coutures tissées à même le patron du rug.

Ces tapis seront d'une bonne durée, car la plupart d'entre eux sont faits de pure laine.

Dans les Bruxelles, Axminsters et Wiltons, les patrons sont tissés d'un bout à l'autre, en sorte qu'ils dureront bien et garderont leurs couleurs.

Prix, depuis \$9 à \$98, moins 10 p. c.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.

Si vous voulez

vous procurer ce qu'il y a de plus



Nouveau et de plus Chic

EN FAIT DE

Merceries à des prix modiques

VENEZ ME VOIR

M. BEAUPRÉ

282 rue Ste-Catherine Est,
MONTREAL.

Quimetoscope, salle Poiré

Le lieu par excellence où se voient les meilleures vues animées et où l'on entend les plus belles chansons accompagnées de projections picturales. Ne manquez pas de jouir du programme excellent, offert au public cette semaine. L. E. Ouimet, Propriétaire, 624 rue Sainte-Catherine Est.

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum;
- 2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante;
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger:

Jacques de Brevanne, B. P. 32, Acton Vale, P. Q., fantaisies seulement, avec monde entier. — Mlle E. Labrecque, 6 Knox st., Lewiston, Me. — Mlle Yvonne Chapeau, 505 avenue Laurier, Mile End, Montréal, tous genres. — Mlle Dolorette Deschamps, Ste Julienne, comté Montcalm, P. Q., B. P. 6, fantaisies et cartes en cuir. — Mlle Flore Lagarde, 621 Sanguinet, Montréal, fantaisies, cartes en cuir. — Mlle D. Lajeunesse, 64 Clifton st., Cohoes, N. Y., séries et fantaisies. — Mlle Anna Bois, 122 rue Massue, St Sauveur, Qué. — Mlle Rose Anna Roy, 183 rue Arago, Québec. — Mlle Alice Bernier, 132 St Joseph, Québec, fantaisies. — E. Lemay, 1351 rue Notre-Dame, Montréal. — E. Lemay, 1351 rue Notre-Dame, Montréal. — Mlle Marie-Louise Couturier, Murray Bay, P. Q., timbre et signature côté vue. — Mlle Jeanne Couturier, Murray Bay, P. Q. — Askez Rondeau, St Jean de Matha, comté Joliette, vues. — Fortunat Carbonneau, Ste Marguerite, comté Dorchester. — Mlle Armande Duteau, 48 rue Sylvain, Central Falls, R. I., vues colorées. — Hector Vincent, 491 Hevey st., West Manchester, N. H. — Albert Dufresne, Nicolet, P. Q., avec tous les pays. — Mlle Antoinette Dufresne, Nicolet, P. Q. — T. A. Mathieu, 91 rue Cathédrale, Montréal, avec monde entier. — Mlle Ismaria Dufresne, 22 rue Burton, Québec, fantaisies. — J. A. Sansregret, 907 Ontario-Est, avec jeunes filles, réponse immédiate. — Virgile Lavoie, St Jean, P. Q., séries, avec monde entier. — Mlle Rose Chapdelaine, Pierreville, P. Q., fantaisies et vues de tous les pays. — Mlles Alma et Joséphine Cazalais, 324 Rivard, Montréal, avec monde entier, réponse prompte et assurée. — J. A. Ménard, St Amédée de Péribonka, Lac St Jean, P. Q., vues préférées. — Mlle Jeanne Baillargeon, 47 Côte d'Abraham, Québec. — Mlle Annette Caron, St Léon Spring, Qué., fantaisies et séries préférées. — Mlle M. A. Lagarde, 621 Sanguinet, Montréal. — Mlle Emela Leduc, St Placide, comté Deux-Montagnes, cartes en cuir préférées. — M. Hurbert C. Rowe, Terrebonne, Qué., vues seulement. — Mlles Juliette Desrochers et Rose Hamelin, St Jean des Chailons, tous genres. — Jean de Sérigné, boîte 419 Trois-Rivières. — Mlle Blanche Lafrenière, Vaudreuil Station, fantaisies et séries. — M. C. Kusmierski, 12 rue Chtodna, Varsovie, Pologne. — M. Léon Prévost, La Patrie, comté Compton. — Mlle Mériilda Laroche, 10 rue Prévost, Québec, avec jeunes gens, fantaisies et cartes en cuir. — Rodolphe Jolicoeur, 512 Parc Lafontaine, Montréal, cartes de fantaisie. — Mlle Blanche Jolicoeur, 512 Parc Lafontaine, Montréal, cartes de fantaisie, timbre côté vue. — Mlle Aldina Bélanger, La Patrie, comté Compton, séries et fantaisies préférées. — Mlle Alice Prévost, La Patrie, comté Compton, séries et fantaisies préférées. — Mlle Alma Leclerc, 33 rue St Joseph, Québec, fantaisies. — Mlle Dora Cardinal, St Barthélemi, comté Berthier, fantaisies préférées. — Mlle Amélia Gravel, 487a Rivard, Montréal, fantaisies préférées, français ou anglais. — Mlle Blanche Gravel, 487a Rivard, Montréal, cartes en cuir. — Mlle Juliette Cherrier, 591a St Dominique, Montréal, vues et fantaisies. — Mlle E. Jodoin, 102 Frontenac, Montréal, séries. — Mlle Aurore Verdon, Sault au Récollet, séries et fantaisies. — Mlle Louisa Adam, St Cuthbert Station, Québec. — Gaston Deschamps, poste restante, haute-ville, Québec. — Mlle Blanche Clavet, 397 Amherst, Montréal. — Nérée Guenette, commis, Trois-Pistoles, comté Témiscouata, tous genres. — Mlle Irène Giroux, Ile Verte, comté Témiscouata, P. Q., Canada, fantaisies préférées. — Mlle Ida Morin, 11 Winter st., Laconia, N. H., vues et séries préférées. — Mlle Emma Morin, 540 Main st., Laconia, N. H., vues et séries préférées. — Mlle Marie-Ange Lambert Spring st., Laconia, N. H., vues et séries préférées. — Mlle Perphilia de Grandpré, St Cuthbert Station, Qué., fantaisies. — Mlle Pierrette Haynes, Mlle Ethel Haynes, M. Roland Haynes, boîte 215, Trois-Rivières, Canada.



Pour les agriculteurs

VITALITE DES GRAINES DE SEMENCE

Herbages	
Anis	2 à 4
Cumin des prés	2
Sarriette	1 à 2
Sauge	2 à 3

POUR MESURER LE GRAIN DANS UN CARRE

Cette règle s'applique aux carrés de toutes dimensions. Deux pieds cubes de bon grain sec et sain dans l'épi donnent un minot de grain écosé. Pour obtenir la quantité de grain écosé dans un carré de grain en épis, mesurez la longueur, la largeur et la hauteur en pieds du carré, à l'intérieur du rebord; multipliez la longueur par la largeur et le produit par la hauteur; divisez le tout par deux, et vous avez le nombre de minots de grain écosé que le carré peut contenir.

Pour trouver la quantité de pommes, de patates, etc., multipliez la longueur, la largeur et la hauteur, et le produit par 8; enlevez un chiffre du produit pour les décimales.

QUANTITE D'ARBRES OU DE PLANTES A L'ACRE A DISTANCES REGULIERES

Distance	Quantité
3 x 3 pouces	696,960
4 x 4 "	392,040
6 x 6 "	174,240
6 x 9 "	77,440
1 x 1 pieds	43,560
1 1/2 x 1 1/2 "	19,360
2 x 1 "	21,780
2 x 2 "	10,890
2 1/2 x 2 1/2 "	6,960
3 x 1 "	14,520
3 x 2 "	7,260
3 x 3 "	4,840
3 1/2 x 3 1/2 "	3,555
4 x 1 "	10,890
4 x 2 "	5,443
4 x 3 "	3,630
4 x 4 "	2,722
4 1/2 x 4 1/2 "	2,151
5 x 1 "	8,712
5 x 2 "	4,356
5 x 3 "	2,904
5 x 4 "	2,178
5 x 5 "	1,742
5 1/2 x 5 1/2 "	1,419
6 x 6 "	1,210
6 1/2 x 6 1/2 "	1,031
7 x 7 "	881
8 x 8 "	680
9 x 9 "	537
10 x 10 "	435
11 x 11 "	361
12 x 12 "	302
13 x 13 "	257
14 x 14 "	222
15 x 15 "	193
16 x 16 "	170
16 1/2 x 16 1/2 "	160
17 x 17 "	150
18 x 18 "	134
19 x 19 "	120
20 x 20 "	108
25 x 25 "	69
30 x 30 "	48
33 x 33 "	40
40 x 40 "	27
50 x 50 "	17
60 x 60 "	12
66 x 66 "	10

PESANTEUR D'UN PIED CUBE DE TERRE, METAL, ETC.

Articles	Lbs
Alcool	49
Frène	33
Frène	51
Cuivre jaune	543
Brandy	68
Bièrè	65
Sang	66
Brique ordinaire	102
Liège	15
Cèdre	35
Cuivre coulé	547
Cuivre en feuilles	543
Terre glaise	120
Charbon (Lehigh)	56
Charbon (Lackawana)	50
Cidre	54
Marronnier	38
Ebène	83
Terre — peu serrée	94
Vitres	165
Or	1,203 1/2
Plomb coulé	709
Plomb en feuilles	711
Lait	64

Erable	47
Mortier	110
Boue	102
Marbre italien	169
Marbre du Vermont	165
Acajou	66
Chêne canadien	54
Chêne sec	67
Chêne blanc, sec	54
Huile de graine de lin	59
Pin jaune	34
Pin blanc	34
Pin rouge	37
Pin bien sec	30
Argent	625 1/2
Acier en feuilles	487 1/2
	49
	43
Foin en balle	9
Foin pressé	25
Miel	90
Fonte	450
Fer en feuilles	481
Fer forgé en barres	486
Glace	57 1/2
Légume vital	83
	57
Acier mou	489
Pierre commune	158
Sable mouillé	128
Epinette	31
Etain	455
Goudron	63
Vinaigre	67
Eau salée	64
Eau de pluie	62
Saule	36
Zinc coulé	428

VALEUR RELATIVE DE DIVERSES NOURRITURES POUR LES BESTIAUX

100 lbs de bon foin équivalent à	
Articles	Lbs
Betteraves blanches de Silésie	669
Navets	469
Paille d'orge	429
Trèfle, rouge, vert	373
Carottes	371
Carottes	358 1/2
Patates, en caveau	350
Paille d'avoine	317
Patates	360
Feuilles de carottes	135
Foin anglais	100
Luzerne	89
Trèfle rouge, sec	88
Sarrazin	78 1/2
Blé d'Inde	62 1/2
Avoine	59
Seigle	58
Orge	53 1/2
Blé	44 1/2
Biscuits à l'huile de graine de lin	43
Pois secs	37 1/2
Fèves	28

DEPERDITION DU GRAIN

La déperdition dans la pesanteur du grain est plus forte qu'on ne le croit généralement. Dans les circonstances les plus favorables, le blé, à dater du jour du battage, diminue de deux pintes au minot, ou six pour cent en six mois. Il s'en suit que le prix de quatre-vingt-quatorze cents le minot en août, à l'époque du battage, en tenant compte de la déperdition, équivaut à une piastre le minot au mois de février suivant.

La déperdition du blé-d'Inde est beaucoup plus forte lorsqu'il est écosé. Cent minots d'épis enlevés du champ au mois d'octobre ne donneront tout au plus que quatre-vingts minots. De sorte que quarante cents le minot pour le blé-d'Inde en épis, en sortant du champ, représentent cinquante cents en mars, en ne prenant en considération que la déperdition.

Dans le cas des patates, en déduisant celles qui pourrissent ou qui se perdent d'une autre manière, et en tenant compte de la déperdition, il n'y a pas le moindre doute que le détenteur perd, entre les mois d'octobre et juin, au moins 33 pour cent de leur valeur.

Le comble de la bêtise

Souffrir inutilement, quand on peut l'éviter, n'est-ce pas le comble de la bêtise? n'est-ce pas aller à l'encontre du bon sens que de négliger un rhume fatiguant et débilitant, alors qu'avec quelques cuillerées de BAUME RHUMAL on peut s'en débarrasser rapidement et d'une manière absolue.

Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite avec les **POUDRES ORIENTALES** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, Montréal
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

DUPUIS FRERES

Notre Vente de Septembre

DANS LES

ETTOFFES pour Robes et Costumes

Est la plus payante "pour les acheteurs" de toutes les ventes annoncées présentement

En principe, nous sommes opposés à la réclame surfaite — il est toujours facile d'exagérer sur le papier les valeurs ou les réductions.

C'est au comptoir que nous faisons notre réclame . . .

Les valeurs que nous offrons pour cette vente de Septembre sont simplement irrésistibles comme le prouve d'ailleurs la vogue extraordinaire que nous avons.

A remarquer parmi les occasions exceptionnelles de cette semaine:

Plaids pure laine, largeur 44 pouces, comprenant les clans Ecossais, Mac Nicol, Mac Queen, McGregor, Scott, Mac Nab, Drummond et autres, se vendant nulle part ailleurs à moins de 89 cts. Notre prix spécial, seulement. **59c.**

DUPUIS FRERES

LE GRAND MAGASIN A RAYONS DE L'EST

441 à 449 rue Sainte-Catherine Est

Esinhart & Maguire

Agents en chef et secrétaires de la

SCOTTISH UNION

& National Insurance Co.

of Edinburgh

et agents en chef de la

GERMAN AMERICAN

INSURANCE COMPANY

OF NEW YORK

117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553

La Compagnie de

Cartes Postales "International"

encerra à l'avenir sur réception de \$2.50 un Album contenant au-delà de 40 variétés de Cartes Postales Illustrées (100 en tout.) Cet assortiment de cartes sera d'un genre tout nouveau et nous garantissons satisfaction.

L'INTERNATIONALE

Compagnie de Cartes Postales Illustrées

27, 29 et 31 Rue St-Jacques, Montréal

LA FÉE CARABOSSE

LÉGENDE
RUSSE

Ceci est un conte du bon vieux temps qui me fut dit à Saint-Petersbourg. Sous le règne du prince Wladimir, trois jeunes orphelines dont le père, accusé fausement d'un crime par des courtisans jaloux, était mort de désespoir en une forteresse, habitaient ensemble dans une modeste isba, sur les bords du Dniéper, non loin de la ville de Kiev: l'aînée s'appelait Peresweta, la seconde Miroslawa; Ludmila était le nom de la cadette.

Peresweta et Miroslawa étaient belles comme un matin de mai et les voisins en âge de se marier ne manquaient pas de leur dire souvent, ce qui les rendait vaines et orgueilleuses.

—D'ailleurs, songeaient-elles, l'innocence de notre père, jadis Boyard, estimé à la cour, sera reconnue, ses biens nous étant rendus, des seigneurs riches et puissants se disputeront l'honneur de nous épouser, foin! de ces rustres qui nous fatiguent avec leurs compliments fades peste! soit de leur fatuité.

Quant à Ludmila, on n'en parlait point encore, elle était trop jeune et ses soeurs ne cessaient de lui répéter:

—Ludmila, pauvre petite, tu ne trouveras pas à te marier, qui t'aimerait? Tu es pauvre et tu n'es point jolie comme nous... hélas! nous te ferons tort sans le vouloir.

Et la naïve enfant, avec la simplicité d'un cœur de quinze ans, croyait ce que ses soeurs lui disaient. Loin de s'en affliger elle leur répondait:

—C'est vrai, jamais un homme ne voudra de moi pour épouse; mais qu'importe mes soeurs, je vous aimerai, je dorloterai vos petits enfants et ils m'aimeront; ce bonheur ne doit-il point suffire?

Et chanter comme la fauvette sous la feuillée, cueillir les fleurs, en faire des bouquets pour orner leur isba, lire, étudier, s'exercer sur la harpe, la seule relique de valeur sauvée de la splendeur paternelle étaient ses seuls plaisirs, ses seules occupations, après les soins du ménage.

Peresweta et Miroslawa, par contre, passaient leur temps à voisiner, employaient les trois quarts d'une rente, cependant modeste, que le prince Wladimir leur avait laissée par pitié, à se parer de leur mieux, afin de rehausser encore leur beauté.

Un jour de l'été suivant que les trois soeurs se promenaient sur la rive du Dniéper à l'ombre des sapins et des bouleaux aux feuilles d'argent dentelé, elles aperçurent au bord du fleuve une vieille qui était plongée dans un profond sommeil.

Le soleil dardait des rayons de feu sur sa tête grise et nue. Miroslawa et Peresweta se mirent à rire.

—Comment trouves-tu cette caricature, dit la première; a-t-on jamais vu des rides dessinées plus profondément? Et ce teint, le safran ou le citron se le peuvent seulement disputer! On dirait la fée Carabosse.

—Et ce nez, Miroslawa, fit l'autre baisant un peu la voix, — vois combien élégamment il se courbe vers le menton... quel bon casse-noisettes il ferait, s'il était de bois!

—Mes soeurs, dit Ludmila, sur un ton de doux reproche — ce n'est pas bien de vous moquer ainsi de cette pauvre vieille... Est-ce de sa faute si une existence longue et besogneuse a laissé de si profondes traces de son passage, impitoyablement?...

—Non, mais quoi!... qui vous a permis, mademoiselle Ludmila? reprit Peresweta.

Mais ne tenant aucun compte de l'air hautain et de la voix sèche de sa soeur, elle continua:

—Qui sait comment vous serez lorsque, un jour, vieilles, courbées par l'âge et les douleurs, vous demanderez aux rayons du soleil un peu de chaleur pour réchauffer votre sang appauvri?

—Dans tous les cas, cette vieille n'a pas l'air de geler, vois comme de grosses gouttes ruissellent de son front, dit Miroslawa.

L'autre soeur ne voulant point être en reste, conclut:

—Sans doute, que, pour noyer ses peines et se donner plus chaud, la vieille aura dépensé à boire de l'eau-de-vie, les quelques kopeks qu'elle aura mendiés sur son chemin.

—N'importe, pensa Ludmila, le soleil lui brûle le visage. Cueillons des branches de bouleau et formons un berceau autour d'elle afin que son sommeil soit calme et sans danger.

Les moqueuses regardèrent Ludmila planter dans l'herbe plusieurs branches; puis agacées, voulant s'amuser aux dépens de la vieille, elles aidèrent leur soeur; mais malicieusement, jacassant, riant très fort, frôlant le visage et les mains de la dormeuse.

Bientôt elle s'éveilla, et jetant autour d'elle des regards étonnés, elle aperçut les trois jeunes filles.

Peresweta et Miroslawa pincèrent les lèvres pour ne pas éclater d'un fou rire,

portèrent leur mouchoir à leur bouche, car maintenant que la vieille s'était levée, elle paraissait si grotesque qu'elles éclatèrent franchement de rire.

Elles se turent, cependant, curieuses de savoir ce qu'elle marmottait d'une voix chevrotante.

La vieille dit, étalant sur l'herbe trois ceintures qu'elle tira d'une besace sur laquelle elle avait posé sa tête pour dormir:

—Voici pour vous récompenser de votre bon cœur: que chacune de vous choisisse celle qui lui plaira le mieux.

Peresweta se jeta sur une ceinture ornée de diamants, Miroslawa en prit une garnie d'émeraudes; quant à Ludmila, elle dut se contenter de la troisième, simple ruban blanc agrémenté de violettes brodées.

—Tu es la moins bien partagée, fit Miroslawa, mais nous te prêterons la nôtre quand tu te marieras.

—Merci, mais celle-ci me plaît.

—Ne la quitte jamais, mignonne, dit la vieille en lui attachant elle-même, et n'écoute point la voix de la vanité ou de l'orgueil; tu perdras le bonheur.

Ludmila l'embrassa et lui promit de ne jamais se séparer de son trésor.

La vieille disparut au tournant d'un chemin, tandis que Peresweta et Miroslawa riaient de leur soeur et haussaient les épaules.

A la cour on pressait le prince Wladimir de choisir une compagne pour son fils Swiatoslaw. C'était à qui offrirait sa fille, sa nièce, une parente, mais aucune des fiancées qu'on lui proposait ne lui plaisait. Swiatoslaw était assez riche et puissant pour choisir à son goût, et imposer sa volonté. On fit proclamer un ukase par lequel toutes les beautés de l'empire eussent à se réunir au palais de Kiev à un jour donné, que la plus belle serait l'épouse du fils de Wladimir.

Peresweta et Miroslawa ne se firent faute d'y aller, emmenant avec elles Ludmila:

—Viens toujours avec nous, tu verras le coup d'oeil et assisteras à mon triomphe ou à celui de Peresweta, dit sa soeur.

Ludmila, vêtue simplement, accompagna docilement ses soeurs qui s'étaient parées de ce qu'elles avaient de mieux, et s'étaient fait passer pour les parentes d'un riche magistrat de Novogorod.

A l'heure dite, les tambours résonnèrent dans les rues; plus de cent jeunes filles, belles comme des fleurs du printemps, passèrent entre une double haie de curieux accourus pour les admirer, en se rendant au palais.

Tout à coup une fanfare se fit entendre; les portes de la salle des fêtes s'ouvrirent avec fracas; des boyards et des guerriers entrèrent sur deux rangs, les premiers dans de riches costumes, les autres revêtus de leurs magnifiques armures, couverts de cuirasses en or, avec des casques éblouissants, surmontés de hauts panaches.

Les boyards et les guerriers se rangèrent de chaque côté du trône; aux bruyantes fanfares succédèrent les accords plus doux d'un orchestre caché derrière une tenture et tous les yeux demeurèrent fixés sur une porte par laquelle parut le prince Wladimir dans tout l'apparat de la puissance souveraine, accompagné du jeune prince Swiatoslaw.

—Hélas! que ne suis-je belle comme mes soeurs, ou que ne suis-je riche, pour prétendre au choix du prince! pensait Ludmila, aussitôt qu'elle eut jeté les yeux sur le jeune homme parcourant la salle par trois fois sans s'arrêter devant aucune des jeunes filles présentes.

Enfin, revenant sur ses pas, il se dirigea vers le groupe des trois jeunes filles venues de l'isba modeste mirant ses fenêtres dans le Dniéper.

Peresweta et Miroslawa, pâles d'émotion, s'avancèrent toutes deux vers Swiatoslaw, ne doutant point, chacune, intérieurement, qu'elle était la plus belle; mais le jeune homme les écartant doucement, prit Ludmila par la main, la présenta à son père qui la pria de s'asseoir entre son fils et lui.

Le puissant Wladimir fit signe qu'il voulait parler, les applaudissements des courtisans, les murmures et les imprécations des rivales s'éteignirent; tout le monde garda le silence.

—Mon fils, dit-il, ton choix réjouit mon cœur paternel; mais la beauté n'est pas le seul mérite qui doit distinguer une épouse. Je serais heureux que l'esprit et les talents de la belle Ludmila répondissent à ses attraits.

—Hélas! s'écria la jeune fille en pâlisant, ce triomphe passager ne va servir qu'à faire éclater mon ignorance. Laissez-moi m'éloigner... je n'étais point venue, croyez-le, pour disputer à mes soeurs un bonheur dont elles sont plus dignes que moi.

La réponse plut au prince qui lui ordonna bien galamment de rester.

On apporta une harpe, l'instrument favori de Swiatoslaw. Que celles qui savent chanter, s'accompagnent, dit le prince Wladimir, nous les écouterons avec plaisir.

Une dizaine de jeunes filles se présentèrent et chantèrent l'une après l'autre.

—A votre tour, belle Ludmila, proposa Swiatoslaw.

Ludmila se sentit défaillir; une voix chevrotante qu'elle entendit, sans voir d'où elle venait, lui dit:

—Courage et chante, mignonne!

La jeune fille crut reconnaître la voix de la vieille pour laquelle elle avait été compatissante, prit la harpe, plaqua quelques accords.

O prodige! ses doigts voltigèrent, légers comme un zéphir sur les cordes dociles; sa voix prit une ampleur et une suavité mélodieuse jusqu'alors inconnues. On écouta, on applaudit avec enthousiasme.

Et pourtant Ludmila n'avait fait que chanter une chanson que redisait autrefois sa mère et qui avait aussi bercé le prince au berceau!

—Maintenant, ajouta le prince Wladimir s'adressant aux boyards et aux guerriers de sa suite, — choisissez vos danseuses nous allons juger d'ici la meilleure.

Ludmila fut encore victorieuse.

Minuit était passé depuis longtemps, le prince, étant fatigué, remit la suite des épreuves au lendemain soir.

—Oh! mais, il y a là, certes, quelque mystère!

—Tu crois, Peresweta?

—Ludmila n'est pas plus belle que nous, répondit Miroslawa; mais elle possède un talisman, et ce talisman, c'est sa ceinture!

—Il faut la lui enlever! nous verrons bien... Voici Ludmila.

Ainsi conversaient les deux soeurs prises de rage et de jalousie. L'une d'elle alla l'embrasser, ajoutant traitreusement:

—Nous sommes heureuses de ce qui t'arrive, si jamais nous ne t'avions fait connaître ta beauté, c'était dans la crainte de te rendre vaine et orgueilleuse; mais, hier, il te manquait quelque chose: tu étais trop simplement mise, ta toilette jurait au milieu de toutes les autres. Nous avons des robes, tu choisiras la plus belle et ce soir tu éclipseras doublement tes rivales.

Ludmila innocente, ne pensant point que ses propres soeurs lui voulaient du mal, les crut, se vêtit richement, mais lorsqu'elle tenta de remettre sa ceinture, elle était devenue trop courte. Peresweta lui prêta la sienne ornée de diamants.

Le tour était joué! Ludmila venait d'être ravie, actucieusement, de son talisman! Les deux soeurs essayèrent de mettre la ceinture, mais elles avaient la taille moins fine que leur soeur. Leur confusion fut extrême; mais elles se consolèrent en songeant que si elles ne profitaient pas de leur fourberie, tout au moins, Ludmila perdrait tout le bénéfice de la veille.

En effet, la ceinture était bien enchantée. Non seulement Ludmila, la pauvre, n'éclipsa personne, mais décontenancée, éperdue, vexée, elle se sauva du palais, où cinquante rivales, se vengeant de ses succès passés, lui décochaient mille impertinences cruelles.

Et elle alla s'enfermer dans l'isba, pleura sa ceinture qu'elle n'aurait point dû quitter, et son beau Swiatoslaw qui était perdu à jamais pour elle.

Ses soeurs revinrent et pleurèrent aussi; non de pitié, ni de remords, mais de rage, parce que le prince était parti et que son fils avait abandonné son projet d'épouser la plus belle fille de l'empire, puisqu'elles étaient toutes coquettes, méchantes, sans talents ou sans esprit.

Mais Ludmila avait bon cœur. Voyant le désespoir de ses soeurs, elle fut la première à leur pardonner et à les consoler.

Un jour elle sortit, rencontra la vieille aux ceintures, sur le chemin, qui lui demanda l'aumône et, quoique Ludmila lui en voulût un peu de l'avoir abandonnée au palais, à l'heure des épreuves, elle lui mit un kopeck dans la main.

—Enfant, dit la vieille, ton bon cœur a racheté ta faute: car si tu étais demeurée modeste et moins vaine, si tu eusses gardé le talisman que je t'avais donné, tu serais princesse maintenant. Mais, va, je suis bonne fée, je veillerai sur toi, ton prince charmant reviendra, adieu.

Ludmila rentra dans l'isba et, prenant sa harpe, exultant de joie, chanta la berceuse qui avait ravi Swiatoslaw et la cour.

O surprise! sur le seuil de l'isba, un beau cavalier écoutait extatiquement... Ce jeune homme, vous l'avez deviné, n'était autre que Swiatoslaw, qui s'en retourna fort tard le soir, tant les heures lui avaient paru courtes; mais après avoir juré de revenir.

Et il revint, et Ludmila épousa le jeune prince, et jamais un nuage ne vint troubler le bonheur de l'hymen de la jeune femme qui avait été charitable envers la pauvre vieille.

L'histoire ne dit point ce que devinrent les deux soeurs de la princesse; mais il est plus que probable qu'étant bonne et miséricordieuse, Ludmila ne les laissa pas longtemps dans la modeste isba mirant son toit dans le Dniéper et qu'elles allèrent rejoindre leur soeur au palais.

Tout ce qui précède est absolument vrai, me jura le conducteur de la troïka qui m'emportait au galop de ses trois chevaux, très vrai quoique ce ne soit qu'un conte du bon vieux temps.

LEON CHAVIGNAUD.

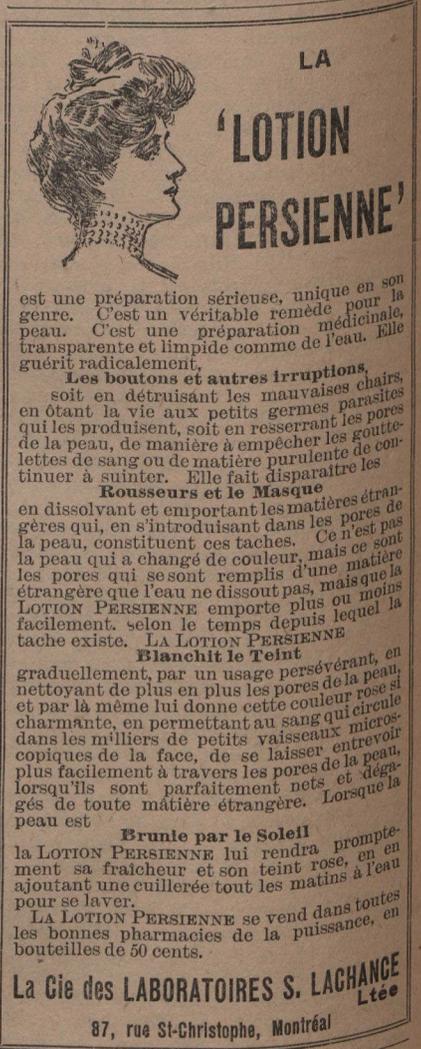


CLARK'S
VEAL LOAF

CLARK'S
Ready Lunch
VEAL LOAF
(Tymbale de veau)

Cette tymbale faite de beau veau, cuite aux oeufs et aux fines herbes, offre un plat prêt à servir et des plus délicieux. Se vend en canistres à l'épreuve de l'air et des microbes.

WM. CLARK, Mfr., - Montréal



LA
'LOTION
PERSIENNE'

est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicamenteuse, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

Les boutons et autres irrptions, soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les

Rousseurs et le Masque en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE

Blanchit le Teint graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégorgés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est

Brunie par le Soleil la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE
Ltee
87, rue St-Christophe, Montréal

Reçoit enfin le message d'une bonne santé



La Société Bienfaitrice et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaitrice et Compétente au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

LE MENUET

Extrêmement timide ce bon Aymard de Riverolles, timide à en mourir de confusion devant les jolies femmes! Sa seule ressource, afin de les éviter, était de vivre en reclus.

De taille bien prise et de noble visage, il se cachait comme un lépreux et de tranges en alarmes, menait misérablement une vie qui aurait pu être belle.

D'autant que ses intimes étaient unanimes à penser que le monde y perdait le charme d'un esprit vif, une pénétration peu commune des caractères et un sérieux honneur.

Aymard aimait le beau et surtout la beauté; mais ses mouvements admiratifs l'effrayaient jusqu'à la niaiserie.

En rires fous, les jeunes filles s'en amusaient et imitaient, entre elles, ses sauts de côté, ses retraites à reculons et ses courses éperdues à leurs rencontres fortuites.

—Si je pouvais, en baissant les yeux, rougir comme lui, déplorait Annette Dulin la plus effrontée de toutes, ce serait plus drôle et absolument réussi...

—As-tu jamais rougi pour ton propre compte? lui demanda sa meilleure amie.

—Si je ne sais pas rougir, riposta Annette dépitée, je sais au moins troubler mon prochain, le faire pâlir, verdir... tomber à genoux... quand je veux!... Oui, quand je veux!...

—Essaie donc sur Riverolles ta magie... quand ce ne serait que pour nous faire rire.

—Vous croyez me redire? Eh bien, je tiendrai le pari.

Aymard de Riverolles arrivait, dans son célibat, à la quarantaine et sa mère s'en désolait. Elle souhaitait passionnément une lignée, afin de léguer à ceux de son sang des économies fort rondes; mais, surtout, elle voulait une compagne à ce fils tant aimé, qu'elle allait laisser seul. Plus esseulé qu'un autre, avec sa peur des dames et un tel amour du foyer qu'aucune réunion, pour agréable qu'elle fût, ne pouvait l'en arracher.

Cette année-là, le carnaval fut long. On festoya et on dansa follement dans la petite ville. Quelques égarés jurèrent d'entraîner Aymard et de contraindre ce sauvage à la civilisation.

Il fut donc prié de telle manière, qu'à moins de trembler la fièvre quartaine qu'il n'avait point, il n'eût pas de bonne raison à alléguer pour refuser une invitation.

Mme Bodiment, l'élégante femme du monde, avait sorti des armoires tous ses plats et ses écuelles d'argent pour un grand gala et un bal à cent bougies. La curiosité piquait chacun d'y rencontrer Aymard de Riverolles.

—Comment paraîtra-t-il?

—De quelle mine, avec quel air nous regardera ce cénobite? se demandaient les belles à marier, en épinglant leurs fichus Marie-Antoinette.

Annette Dulin au nez en l'air, toujours preste, montée par son pari, décida de l'inviter au premier menuet.

—Ma fille, qu'en feras-tu, s'il perd la tramontane?

—J'ai mon flacon de sels anglais, répondit la sournoise.

Elle se garda néanmoins, d'éventer les projets de sa mère qui voulait pour gendre ce timide opulent et avait combiné l'entreprise.

Rien ne fut refusé à Annette des parures nouvelles. Elle revêtit une robe de coton des Indes fond citronnelle, semée de pompons nacarat entrelacés de liserons lilas. La draperie du corsage et le falbala découpés en crête de coq, brodés en chaînette sur la mousseline à peine inventée de Tarare, relevés par des flots de gaze rubanée. A la ceinture, du côté du coeur, un bouquet naturel d'héliotrope d'hiver embaumant de son parfum pénétrant et amandé.

Elle était fort piquante, ne pouvant être très belle.

Quand on fut en nombre pour commencer les danses, d'un air déluré la fringante fille vint, la main tendue, provocante, prier M. de Riverolles.

Tout frémissant d'une pitoyable gaucherie, il protesta qu'il ne saurait danser ne payant jamais su. Annette riposta en riant de toutes ses dents friponnes, qu'elle l'y aiderait, ayant déjà instruit, à ce sujet, ses deux cousins et ses trois frères.

D'un effort héroïque, le danseur malgré lui prit son parti en brave, si drôle, si pathétique en sa résolution, qu'on en pouffait de rire.

Deux longues enjambées le jetèrent hors des rangs, on eut dit qu'il chaussait les

bottes de sept lieues. La sueur d'angoisse perlait à ses tempes, sur son nez. Ses mains s'élevaient suppliantes avec des doigts écarquillés, cherchant à garder l'équilibre.

Le démon poussant la petite Dulin lui souffla qu'elle était aussi ridicule que son danseur relevant de son patronage. Subitement, elle s'en sépara, après lui avoir allongé, de dépit, un coup de coude aigu.

Il n'en fallait pas tant pour achever cet honnête homme qui déjà chancelait; il pirouetta, battit l'air de ses bras et s'affala sur le parquet glissant.

On peut tomber de bien des façons; la sienne fut grotesque. Il resta là, telle une épave, l'air à la fois risible et lamentable.

Une belle personne, Mlle Louise Landrevy, fut touchée par ce désarroi. Tandis qu'on riait aux larmes, elle courut à Riverolles, et d'une main secourable l'aida à se relever d'une déroutée complète, et cela d'un élan ému, naturel, qui ne consultait rien.

Prête à pleurer sur l'aventure néfaste, elle s'y inclinait de coeur. Le malencontreux ne s'y trompa point malgré sa détresse... Leurs yeux se rencontrèrent...

Par un subit retour et une fière réaction, la victime se sentit consolée, reprit possession de soi et demanda un menuet de revanche à Mlle Landrevy.

Sa timidité avait disparu dans l'accident. La pitié, selon le dicton commun, est le commencement de l'amour...

On devine que les deux partners mirent en cette danse tout ce qu'ils avaient d'orgueil et de coeur. Les rieurs furent pour eux. Au dernier entrechat, enlevés comme s'ils voulaient monter aux nues ensemble, Aymard fit entendre un rire harmonieux et franc, le rire d'un garçon d'esprit que personne, hormis les siens, ne connaissait.

Ainsi rompit-il à jamais avec sa malencontreuse gaucherie.

—Je vous avais bien dit qu'il n'était point un sot! proclamait, triomphant, son plus fidèle ami.

—Que n'a-t-il eu plutôt l'esprit au bout des pieds? gémit rageusement Annette Dulin, fort mortifiée d'avoir perdu ses peines. En outre, il a froissé mes falbalas et arraché un de mes flots de gaze...

Non sans analyser la malice perfide de l'ambitieuse prise à son propre piège, Riverolles, au fond de l'âme, lui pardonnait une méprise qui lui donnait à l'opposé de notoires compensations et même des espérances.

—Ma mère! fit en rentrant du bal notre héros, Mlle Louise Landrevy m'a tiré de la géhenne peureuse!... Me voici décidé à regarder en face mon prochain féminin... C'est elle que j'aimerais!... La prendriez-vous pour fille, si je vous en priais?

Il mit un genou à terre... Sa mère, dont les lèvres étaient ainsi à la hauteur de ses joues, l'embrassa tendrement:

—Ah! le joli choix!... et que j'en serai fière!

Les Landrevy étaient de bons bourgeois moins haut perchés que les Riverolles, mais d'honorable lignage. Pressentant le bien qu'on voulait à leur fille, ils en flambèrent de joie, comptant pour indifférente l'inégalité des âges. Aymard, du reste, d'une âme reposée et droite, ne montrait pas plus de trente ans.

Donc, Louise et Aymard furent unis, à la contrition tardive de la tribu des Dulin. Par trop de ruse ceux-ci avaient dépassé leur but.

Sur la limite du Forez et de l'Auvergne pittoresque, au milieu des vagues dévalantes des grands bois noirs, se dresse la demeure hospitalière du château de Landrevy. C'est ainsi qu'Aymard de Riverolles a voulu nommer la vaste et confortable habitation qu'il a donnée à son aimable compagne.

Marquise de BRUNOY.

Un mari ivrogne guéri.



Une dame qui a sauvé son mari et sa maison écrit:— "J'ai pensé pendant longtemps essayer Samaria pour le guérir de ses habitudes de boire. Un jour il entra sous l'effet de la boisson après avoir dépensé son salaire de la semaine. J'ai envoyé chercher le remède Samaria et lui ai administré dans son café. Il ne s'est jamais douté de rien, et avant d'avoir employé

le traitement, il a complètement arrêté de boire. Je crois sincèrement que ce remède peut guérir les cas les plus difficiles.

ECHANTILLON GRATIS et pamphlet envoyés cachetés, vous donnant tous les détails, ainsi que le prix. Correspondence confidentielle. Inclure timbre pour la réponse.

THE SAMARIA REMEDY CO.,
23 Rue Jordan, Toronto, Ont.

ARRETEZ, FEMMES!

Et considérez ce fait d'une importance vitale



Qu'en écrivant à Mme Pinkham, vous confiez vos maux particuliers à une femme— une femme dont l'expérience, dans ces maladies, est de plusieurs années.

Mme Pinkham est la bru de Lydia E. Pinkham, ayant été sous la direction de sa belle-mère jusqu'à sa mort, elle donne ses conseils gratuitement aux femmes malades depuis vingt-cinq ans.

Beaucoup de femmes souffrent en silence, laissent le mal s'aggraver, sachant qu'elles ont besoin d'un secours immédiat, mais une modestie naturelle leur interdit de s'exposer aux questions et l'examen probable de leur médecin de famille même. C'est inutile. Gratuitement vous pouvez consulter une femme dont les connaissances, résultat d'une grande expérience sont très vastes.

Invitation permanente de Mme Pinkham :

Les femmes souffrant d'une maladie féminine quelconque sont invitées à communiquer promptement avec Mme Pinkham, à Lynn, Mass. Toutes les lettres sont reçues, ouvertes, lues et la réponse est envoyée uniquement par des femmes. Une femme peut parler librement à une femme de ses maux intimes; ainsi s'est établie la confiance qu'ont en Mme Pinkham les femmes du Canada. Il est plus que probable que la vaste expérience qu'elle a acquise lui permettra de traiter votre cas. Elle ne demande en retour que de la bonne volonté; ses conseils en ont délivré des milliers. Toute femme, riche ou pauvre, est très insensée, si elle ne profite pas de cette généreuse offre d'assistance.

Ci-dessous nous publions deux lettres d'une femme qui a acceptée cette invitation. Remarquez le résultat.

Première lettre,
"Chère Mme Pinkham:—
"Pendant neuf ans j'ai souffert de périodes excessivement douloureuses. Mon médecin me déclare que je souffre de maladie des organes et que je devrai subir une opération pour me guérir. Je veux l'éviter si c'est possible. Veuillez me dire ce qu'il faut faire. Je crois que vous pouvez me soulager."—
Madame Mary Dimmick, rues 59ième et Capitol E., Washington, D. C.

Seconde lettre,
"Chère Mme Pinkham:—
"Après avoir soigneusement suivi vos conseils et avoir pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, je suis très anxieuse de vous envoyer mon témoignage afin que d'autres connaissent leur valeur et ce que vous avez fait pour moi.
"Comme vous le savez, je vous ai écrit que mon médecin avait déclaré une opération

nécessaire pour me sauver. Alors, je vous écris, vous disant ce que j'avais. J'ai suivi vos conseils et je suis complètement guérie. Je puis faire de longues marches sans douleurs et je vous dois la vie ainsi qu'au Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Je désire que toute femme souffrante lise ce témoignage et comprenne combien il est utile de vous écrire et de prendre votre remède."—
Madame Mary Dimmick, rues 59ième et Capitol E., Washington, D. C.

Quand un remède a redonné la santé à autant de femmes dont le témoignage est indiscutable, vous ne pouvez dire, sans l'essayer, "je ne crois pas qu'il me soulagera." Si vous souffrez n'hésitez pas à vous procurer une bouteille de Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et à écrire à Mme Pinkham, Lynn, Mass., pour conseil spécial—gratuit et toujours utile.

Les bonnes ménagères se servent de

L'EMPOIS REMY

A la farine de riz

D. MASSON & CIE, Seuls agents, MONTREAL ET TORONTO

Votre Buste

Développé de 2 pouces dans un mois avec le

BUSTINOL

du Dr. SIMON de Paris, (France)

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix \$1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Méd. Dr Simon, Dépt. 50, boîte postale, 713 Montréal, ou à W. Brunet et Cie, Québec.

Phone Bell Main 5430 Etablie en 1862

Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE

FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

CARTES POSTALES—Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

L'ORGANISATION DU CULTE EN FRANCE

Mgr Le Camus, évêque de la Rochelle, assure le budget de son diocèse par les sanctions suivantes

"Quand on aura répondu négativement à la question posée par qui de droit: "Voulez-vous maintenir la religion dans votre paroisse, et par conséquent, concourir dans la mesure de vos forces, à l'entretien du curé, de l'église et du presbytère, offrant votre souscription, si minime soit-elle, comme témoignage matériel de votre foi?"

"10 On se trouvera, par cela même, exclu de la communauté chrétienne et catholique, en sorte que non seulement on ne pourra être soit marié, soit enterré religieusement, mais, si on veut être consécraté avec l'incrédulité dont on fait profession, on devra s'abstenir de prendre place dans nos assemblées pieuses. Ce sera au bon pasteur d'aller chercher, là où elles vivront tristement égarées les brebis qu'il commencera par instruire et persuader avant de leur rouvrir le bercail.

"20 Si, de deux époux venant demander la bénédiction nuptiale, un seul a souscrit au denier de la foi, le mariage ne pourra être célébré qu'à la sacristie, comme dans le cas de disparité de culte. Si aucun des deux époux n'est inscrit, le mariage religieux ne sera pas accordé.

"30 Ne pourront être admis soit comme parrains ou marraines, soit même comme signataires des actes de baptême et de mariage, que les fidèles participant à l'oeuvre du denier de la foi. Les témoignages rendus ou les responsabilités acceptées n'ont de valeur pour l'Eglise que si elle les recueille sur les lèvres de vrais croyants.

"40 Les honneurs de la sépulture religieuse ne seront jamais accordés à quiconque aura refusé de souscrire à l'oeuvre, et si, au moment de la mort, quelqu'un exprime un sincère regret de s'être trompé, on le recevra sans doute à résipiscence, mais à condition que son regret sera rendu public et qu'il se fera inscrire aussitôt, en promettant, si Dieu lui rend la santé, de réparer le scandale causé par son attitude passée.

"50 Pourront être admis aux sacrements, au catéchisme et aux cérémonies de l'Eglise, les enfants appartenant à des familles réfractaires, car il ne paraît pas juste de leur faire porter la faute de leurs parents; mais MM. les curés insisteront auprès d'eux, à mesure qu'ils grandiront, pour qu'ils obtiennent l'autorisation de faire cesser la situation anormale où ils se trouvent.

"60 Quand une paroisse refusera en bloc de s'associer à l'oeuvre ou ne fera qu'un insuffisant effort pour apporter une offrande convenable, le conseil central verra s'il y a lieu d'y supprimer entièrement le service religieux, ou de le réduire dans des proportions qui souligneront les dispositions dont elle est animée".

HYMENEË

Ces jours derniers, l'Album Universel a eu le plaisir d'offrir ses meilleurs souhaits de bonheur à Monsieur Léopold Bertrand, employé à la comptabilité de la revue, à l'occasion de son mariage avec Mademoiselle Mabel Florence Pelletier.

Après la bénédiction nuptiale, donnée le 18 du courant, en la chapelle du Sacré-Coeur, paroisse Saint-Jacques, M. et Mme Bertrand sont partis en voyage de noces, via Toronto, Niagara et Buffalo.

A la veille de leur union, les jeunes époux ont reçu de jolis cadeaux-souvenirs, et, qui plus est, les marques affectueuses de l'estime et de la sympathie dont ils jouissent auprès de leurs nombreux amis. Nos vœux les meilleurs accompagnent les nouveaux mariés.

Sommaire du numéro de "La Revue Hebdomadaire", du 8 septembre. — Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire. — Ernest Daudet, Souvenirs de l'émigration (1804-1807). De Varsovie à Hartwell, d'après des documents inédits. — Paul Bureau, L'Avenir de la Norvège. — Félix Klein, La Découverte du vieux monde par un étudiant de Chicago, III. — R. de Saint-Chéron, Roman: La jeune fille de la mer. — Henri d'Almeras, Aux Arènes de Béziers: "La Vestale" de Sponcini. — Claude d'Haboville, Nouvelle: Miss Edgeworth. — Les faits de la semaine. — Les Miettes de la Vie. — La Revue des revues françaises et étrangères. — La Vie sportive. — La Vie mondaine.

L'Instantané, partie illustrée de la "Revue hebdomadaire", tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages. Pour tous les abonnés de notre revue, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50.

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Scarlatti, Dominique, — 1683-1757, — né à Naples.

Fils d'Alexandre Scarlatti, il a bien écrit quelques opéras et un peu de musique religieuse, mais doit surtout sa réputation à son habileté de claveciniste et à ses compositions pour le clavecin.

Après avoir été, pendant quatre ans, maître de chapelle de Saint-Pierre de Rome, il fut attaché d'abord à la cour de Portugal, puis à la cour d'Espagne, en qualité de claveciniste.

On a de lui de nombreuses sonates, et de charmantes pièces de clavecin, d'une exécution assez scabreuse.

Ces deux maîtres, surtout le fils, celui qui nous est le plus connu, n'ont que peu d'analogie avec ceux de leurs contemporains dont nous avons déjà parlé, mais dont je crois devoir, pour la clarté du récit, rappeler brièvement les noms; ce sont: Leo, pourtant élève d'Alex. Scarlatti, dont la moindre gloire n'est pas d'avoir été lui-même le maître de Piccini, Sacchini, Pergolèse et autres artistes célèbres, au conservatoire de Naples, où son enseignement ainsi que son style, d'une prodigieuse souplesse, étaient fortement appréciés, et où il eut pour successeur Durante, autre maître d'une rare valeur; Hasse — 1699-1783 — qui fut avec eux l'un des principaux collaborateurs des célèbres "solfèges d'Italie", et Lotti, qui, vers la même époque, était maître de chapelle à Saint-Marc de Venise. Ce sont les pères de l'école italienne; peu après, apparut le grand

Pergolèse, — 1710-1736, — né à Jesi.

Célèbre surtout par la "Serva Padrona", un chef-d'oeuvre d'esprit, et par le "Stabat mater", un chef-d'oeuvre de foi; ce dernier, qui est aussi son dernier ouvrage, lui a été payé quarante francs, d'avance, par une confrérie religieuse. Cela donne à penser qu'il ne devait pas rouler sur l'or et qu'il a été peu compris de son vivant.

Il est malheureusement mort avant d'avoir accompli sa vingt-sixième année, et ce n'est que plus tard qu'on a su apprécier sa haute valeur.

Nous retrouverons Pergolèse en France, à l'occasion des querelles suscitées par la représentation de sa "Servante maîtresse" et de son influence sur notre style national. Vinrent ensuite, à peu d'années de distance:

Jomelli (Nicolas) — 1714-1774 — né à Aversa, royaume de Naples.

Grand compositeur pour l'église et le théâtre; une quarantaine d'opéras, beaucoup de musique religieuse, sont des principaux ouvrages, connus des seuls musicologues... et encore!...

Piccinni — 1728-1800 — né à Bari, royaume de Naples.

Elève de Léo, puis de Durante, écrivit un grand nombre d'opéras dans le style italien, qui avaient une grande valeur; mais il rencontra dans sa carrière, parmi ses contemporains, deux rivaux de forte envergure, Gluck et Sacchini, qui le firent reléguer au second plan, non sans lutte sérieuse, car il avait des partisans convaincus, mais d'une façon qui paraît définitive.

Nous parlerons plus loin de la fameuse dispute des gluckistes et des piccinnistes.

Sacchini — 1734-1786 — né à Pouzzoles.

Elève de Durante, il eut lui-même Berton pour disciple.

Musicien de grande valeur, d'un style à la fois noble et suave, il a beaucoup produit pour l'église et le théâtre, mais ses ouvrages sont aujourd'hui bien délaissés. Il avait écrit au "OEdipe à Colone", qui ne fut représenté que six mois après sa mort, et dont la beauté antique produisit alors une impression profonde; aussi un "Dardanus" et un "Rinaldo ed Armida" (Renaud et Armide) 1783, sur un sujet déjà traité par Gluck en 1777 et par Lully en 1686, dont la comparaison, surtout en ce qui concerne le premier, a pu lui être défavorable.

On compte bien de lui une vingtaine d'opéras, en dehors de ceux nommés ci-dessus.

Comme on voit, l'objectif principal en Italie est le théâtre; en seconde ligne, l'église. Voici pourtant un grand musicien entièrement voué au style instrumental.

Boccherini (Louis) — 1740-1805, né à Lucques.

Très fécond et d'une rare originalité, a écrit trois cent soixante-six oeuvres de musique de chambre et vingt symphonies. Il est célèbre surtout par ses "Quintettes", en nombre considérable, plus de cent cinquante, dont beaucoup sont encore inédits et le resteront probablement.

L'oeuvre de Boccherini est immense, pleine d'intérêt et d'une haute valeur; il est curieux de constater que son style n'est pas sans analogie avec celui de Haydn, son contemporain; on peut parfois s'y tromper.

(A suivre)

FETE OFFICIELLE AU STADIUM

Foule énorme et choisie le 17 du courant, au Stadium, qui, vers les huit heures du soir, fut officiellement inauguré par notre premier ministre provincial, l'hon. M. L. Guoin, à qui n'ont pas échappé les nombreuses qualités du patin à roulettes, en tant que sport de transition, favorable à la culture physique et éminemment propice aux gestes gracieux. En l'occasion dont nous parlons, le Stadium était brillamment décoré. Quand l'honorable chef du cabinet provincial y arriva, une fanfare fit entendre des accents enlevants, et, patineurs et patineuses, d'évoluer prestement sous les yeux des spectateurs. Partout flottent des décorations de circonstance, le local est superbe à tous les points de vue et des chuchotements flatteurs parviennent jusqu'aux administrateurs du Stadium.

L'hon. M. Guoin est accompagné du président de l'association, le Dr Laberge, de son vice-président M. Guertin, ainsi que de MM. Perron, C. R., et J. A. Christin, géant. La mine souriante, l'hon. ministre préside à l'ouverture officielle, satisfait du bonheur qui se reflète sur le visage des assistants. En un tourbillon de vie exubérante, passent sur leurs patins à roulettes les habitués du patinoir, gais et contents comme dit la chanson.

Vers neuf heures le professeur Davidson, champion du monde sur patins à roulettes, fait son entrée impatientement attendue. Tout de suite M. John P. Davidson se livre à des tours de force qui enthousiasment l'assistance. Ce n'est pas en vain qu'il porte son titre, comme il l'a prouvé toute la semaine suivant l'inauguration. Tour à tour le professeur Davidson patine en avant, en arrière, sur un pied, sur les deux, de côté, sur deux roues, sur une roue, il tourne comme une toupie, saute par dessus six chaises, franchit 3½ pieds d'un seul bond, fait le compas, bref, émerveille les spectateurs. Pour ceux qui ignoraient les ressources du patin à roulettes, la performance de M. Davidson a été une révélation, et nous ne serions pas étonné que, si possible, elle attire encore plus de monde au Stadium. Décidément, c'est fait, le patin à roulettes entre dans nos moeurs, réserve d'agréables moments à ceux qui l'aiment, non sans de multiples raisons.

Entre les panthères et le serpent

Lorsque, au commencement de cette année, le prince et la princesse de Galles firent dans l'Inde un voyage triomphal, ils décidèrent de prendre part à une chasse dans la mystérieuse jungle. Sir Michael Harrison, haut fonctionnaire de la colonie et fameux chasseur, fut envoyé préalablement en reconnaissance pour essayer non pas les murs, mais les griffes des fauves.

Suivi d'une petite escorte, sir Michael entra dans la brousse. Et soudainement il se trouva en présence d'une aimable famille de panthères nonchalamment étendues entre de hauts palmiers.

Comme le chasseur saisissait son fusil, un monstrueux boa, long de plusieurs mètres, surgit sous le ventre du cheval. Plus menaçant encore que les fauves, il leva sa tête vers sir Michael.

La situation était plus que critique. Du serpent ou des félins qui attaquerait le premier?

Très heureusement, sir Michael n'en était pas à sa première aventure de chasse et il ne perdit point son sang-froid. Rapidement, il tira de sa ceinture son couteau de chasseur et le mit entre ses dents; l'instant d'après, il déchargeait son fusil sur le boa.

Mais, comme si elles n'eussent attendu que la détonation, les deux plus grosses panthères — le mâle et la femelle — s'élançèrent sur le chasseur.

Celui-ci eût succombé si les gens de son escorte n'avaient, à ce moment, exécuté une charge générale.

Le même jour, sir Michael, sauf et souriant, présentait au prince et à la princesse de Galles les deux grosses panthères mortes et leurs petits vivants.

Journal de la Jeunesse. — Sommaire de la 1762e livraison, 8 septembre 1906. — Le Forban norval, par Pierre Maël. — Le Paon, par H. Norval. — Mademoiselle Olulu, par M. de Charliou. — A propos d'un pilori, par Charles Géniaux. — Un nouvel engin de guerre: le balon "Lebaudy". Abonnements: France: Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. Union postale: Un an 22fr. — Six mois, 11 fr. Le numéro: 40 centimes.

Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Le Secret de la PERFECTION DU BUSTE ET DE LA TAILLE

Envoyé Gratuitement



Le Système Corsine Français de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garanti augmenter le buste de six pouces; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets envoyé gratuitement. Il est très bien illustré de

dames photographiées avant et après avoir employé Corsino. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse.

Madame Thora Toilet Co., Toronto, Ont.

L'ivrognerie est une Maladie

La raison et sa science l'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.



La nature a voulu qu'a toute maladie il y eût un remède.

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme. Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les mauxaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissamment stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE

87, rue St-Christophe, MONTREAL L.T.E.E.



Vous qui souffrez d'Hémorroïdes Internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons

J'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT

Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL



Poils Follets Cheveux et Barbe Superflus

QUELQUE TOUFFUS QU'ILS SOIENT enlevés instantanément sans douleurs et sans enlever la peau la plus délicate.

dommager en aucune façon la peau la plus délicate.

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.

C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce miraculeux produit auquel il a donné le nom de RAZORINE parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du Rasoir, et nous ne craignons pas de la faire essayer. Envoyez-nous 10c pour un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la RAZORINE du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon et est expédié franco dans tous les pays du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez COOPER & CIE, Dept. 50, Montréal ou à M. BRUNET & CIE, Québec, aux Etats-Unis: GEG. MORTIMER & CIE, 247, Ave Atlantic, Boston, Mass.

DE-CI, DE-LA

Une robe en timbres-poste

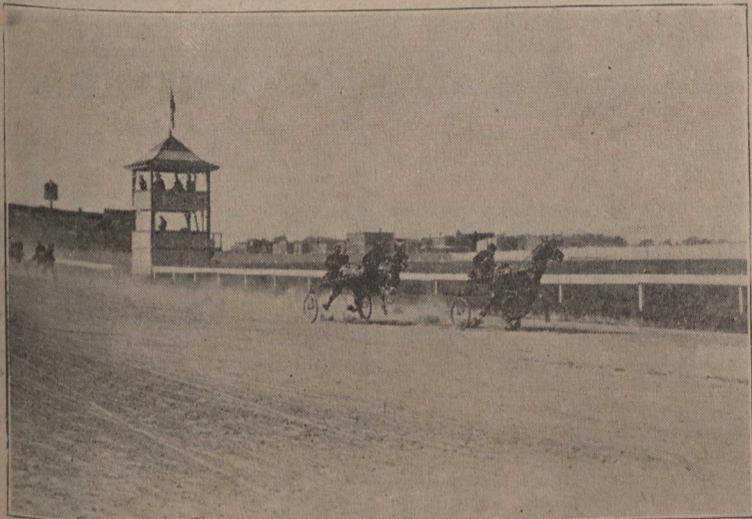
Dans un bal tout récent, une toilette a fait une réelle sensation. Elle était littéralement tissée de timbres-poste; il n'y en avait pas moins de 30,000 en tout. Ces précieux rectangles de papier formaient de ravissants dessins.

Le corsage présentait, sur le devant, un aigle superbe, fait de timbres-poste bruns de la Colombie. L'oiseau de proie tenait dans ses serres un globe de timbres bleus

mer. Chacun alors sortait sa pipe et sa blague à tabac. Le professeur indiquait, aux uns et aux autres, la meilleure manière de tenir la pipe et de la fumer. Ensuite, le maître et les élèves poussaient vers le plafond la délicieuse fumée. Autre temps, autres moeurs. Heureusement! dira sans doute la ligue contre l'abus du tabac.

La presse japonaise

Sait-on par combien de journaux les Ja-



A MONTRÉAL—Les dernières courses du parc Delorimier

très rares. Sur le côté on remarquait le drapeau américain étoilé, avec bandes rouges et bleues. Le dos de la taille était orné d'un écusson de timbres étrangers avec, au centre, un portrait.

Le chapeau de cette dame originale, très volumineux, s'agrémentait de délicieux dessins de timbres rouges et bleus.

Ce n'était pas, rassurez-vous, une femme pour aller au bal ou au théâtre à Paris. Non. La chose se passait aux Bermudes. Il y a des élégantes partout.

ponais ont été renseignés sur la guerre? Par 4,000.

C'est en 1852 que parut, au Japon, le premier journal; en 1879, il y en avait 266; en 1886, le nombre atteignait 2,000; actuellement, le chiffre est de 4,000.

A Tokio seulement, il paraît 120 journaux dont les principaux sont: "Djidji Skimpo" (Le Temps), "Nippon" (Japon), "Djimin" (Le Peuple), "Kokormen Shinbun" (Le National), "Tokio Nitelli Shinbun" (Le Journal de Tokio). Le journal le plus répandu



LE CANADA PITTORESQUE—La rive gauche du St-Laurent à l'est de Montréal.

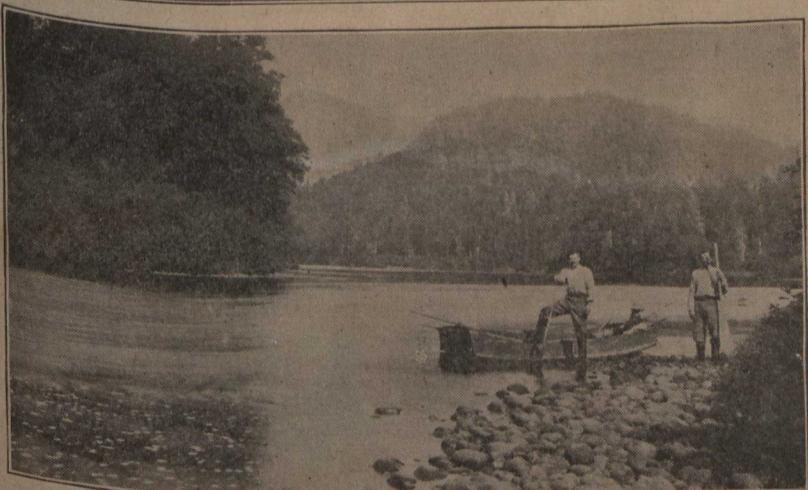
Anecdote

Un journal anglais a retrouvé une petite anecdote fort piquante relative à l'usage du tabac en Angleterre, à la fin du dix-septième siècle.

Toutes les classes de la société anglaise étaient alors adonnées à cet usage. Mais voici le plus curieux. A l'école, à une certaine heure, le maître interrompait la classe en annonçant qu'il était l'heure de fu-

au Japon est le "Dssissi Skimpo (Le Nouveau Temps), qui a 400,000 abonnés. Chaque numéro a 48 feuilles grand format, couvertes d'illustrations, de photographies et de caricatures.

Un journal très répandu dans les classes populaires est le "Ni Koku Shinbun" qui a 300,000 abonnés. Ce journal fut interdit par le gouvernement japonais, parce que son directeur Okizama avait publié un article contre la guerre avec les Russes.



LE CANADA PITTORESQUE—Un coin charmant de la rivière du Nord, cher aux sportsmen.

Calmez ces douleurs



NERVOL

Une seule application de sera suffisante pour guérir
Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciatique, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Bleury, Montréal

MADAME

VOUS POUVEZ NETTOYER ET POLIR

avec votre poêle et vos ustensiles de cuisine

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux



Plus promptement qu'avec tout autre produit en vente

La Mine Grasse OZO

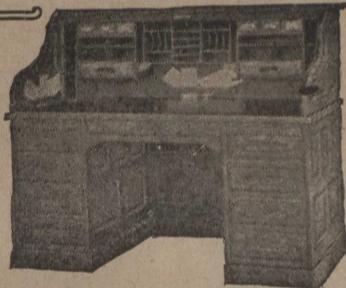
Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux OZO

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir les ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égratigne pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables

The OZO Co. Limited, Montréal.



MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratuits.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691



Tél. Est 4906

Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

Complet d'Automne

et vous serez certain d'être servi à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

J. N. LEFEBVRE

MARCHAND-TAILLEUR

Coin Amherst et DeMontigny

Complet, \$10.00

Fait sur commande

Pantalon, \$3.00

Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez épargner au moins \$10.00, écrivez immédiatement pour avoir des échantillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés.

Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 561 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 502 rue Ste-Catherine Est.

Montréal Custom Tailoring Co

Main 2004 Est 3311



Pour faire un Bon Repassage



L'EMPOIS JAPONAIS



C'est un produit de qualité absolument SUPÉRIEURE

Demandez-le à votre épicier et exigez qu'il vous fournisse le véritable, emballé dans des boîtes portant une vignette de la belle Japonaise.



Ornements et bijouterie artistiques

Tout, à votre choix et à des prix défiant la plus dure compétition. Venez nous voir.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL

Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon gott.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3389



Cher Monsieur :—

Je n'hésite pas à recommander le Sirop d'Anis Gauvin. Pour moi il n'y a pas de remède plus précieux pour une mère de famille qui a des enfants au berceau. J'ai employé pendant longtemps votre Sirop d'Anis pour ma petite Lilia qui a maintenant 3 ans, et toujours j'ai obtenu les meilleurs résultats.

Veillez me croire, votre toute dévouée,
6 rue Lévis, Southbridge, Mass. Madame R. LUSIGNAN

Le SIROP D'ANIS GAUVIN se vend partout
Prix 35 cents. Méfiez-vous des imitations



Lilia Lusignan, 3 ans

LUGANO, LA VILLE DES FRESQUES

PAR M. GERSPACH

(Suite)

A côté de l'église, était un hospice transformé en couvent en 1525; il avait une "foresteria", selon l'usage italien, quartier où pouvaient demeurer les étrangers, attirés dès lors à Lugano par la beauté du site. Supprimé une première fois en 1810, puis rétabli, le couvent fut définitivement abandonné en 1848, et son église changée en magasin; mais, depuis, elle a été rendue au culte.

L'architecture intérieure du sanctuaire est très simple. Un jubé, qui s'élève jusqu'au faite, sépare la nef du chœur; au bas, il est percé de trois ouvertures. A droite de la nef, il y a trois chapelles; à gauche, un mur droit. Derrière l'autel majeur, une abside qui commence par un mur droit et finit en forme hémisphérique.

Sauf pour les fresques du jubé, nous n'avons aucun renseignement; les photographes ont, grâce à Luini, négligé les autres peintures, et personne jusqu'à présent n'a songé à les dessiner, quoiqu'elles le méritent grandement.

Les plus anciennes, dont il est fait mention dans le document de 1507, me paraissent être sous les voûtes du jubé. L'une montre saint François et un évêque; l'autre est un tableau d'histoire: au fond, on voit une grande ville avec des églises et des fortifications; en avant, saint Jean avec saint Laurent, entourés d'un peuple nombreux, debout ou à genoux; au premier plan, un jeune enfant malade git sur un lit. On est d'accord à Lugano pour admettre que la scène est l'épisode d'une peste. Les pestes ont été nombreuses dans la localité; dans les seize dernières années du XV^e siècle, il y en a eu trois; c'est à ces épidémies qu'il faut attribuer la vénération dont saint Roch est l'objet.

On sait que le saint, né à Montpellier vers 1295, abandonna sa fortune pour aller en Italie soigner les pestiférés, et qu'en route il exerça sa mission; il a certainement passé par Lugano; arrivé à Plaisance, il fut pris du mal, et pour ne pas le communiquer à d'autres, il alla se réfugier dans une grotte. Un chien, dont il est de mode de se moquer aujourd'hui, le découvrit; le saint guérit et s'en fut à Rome. Il revint dans son pays natal, fut pris pour un espion et jeté dans une prison, où il mourut en 1327. Lugano a conservé le souvenir de saint Roch, car son effigie se trouve dans presque toutes les églises.

Le peintre de l'arc sous le jubé était habile; il connaissait bien la perspective et a représenté la scène avec émotion. La fresque n'a pas été retouchée, mais elle est abîmée au bas par le frottement; non seulement on n'a rien fait pour la protéger, mais elle a été pourvue de barres et de crochets en fer destinés à retenir des étoffes et d'autres objets!

Il est fort probable que les trois chapelles de la nef étaient peintes à fresque; dans les deux premières, les parois ont été mises à neuf, et il n'y a aucune trace des anciennes peintures. Dans la troisième, dite l'"Immacolata", nous sommes en présence des restes d'une décoration qui s'étendait sur toutes les surfaces de la chapelle: sur la gauche, on a jadis percé une fenêtre, sans égard pour la peinture qui tout entière fut cachée sous un badigeon de chaux.

Je ne sais à quelle époque le badigeon a été ordonné, mais je n'en fais pas un crime aux moines; au XVI^e siècle, il fut de bon goût de mépriser les peintures des siècles antérieurs. Jules II, dont le pontificat eut lieu de 1503 à 1513, fit gratter dans les chambres du Vatican les fresques de Signorelli et du Pérugin. Lors de son voyage en Italie en 1739, le spirituel et érudit Charles Debrosse écrit que Giotto est tout au plus capable de peindre un jeu de paume! En Italie, le badigeon était entré dans les coutumes, et bien heureux encore lorsqu'on s'est contenté d'un lait de chaux et qu'on n'a pas raelé les peintures.

La réaction contre ce vandalisme fut lente à venir. Elle apparut en Italie vers 1820, et se fit jour à Lugano soixante-dix ans plus tard.

La chapelle de l'"Immacolata" était, en 1902, concédée à la confrérie du Rosaire. Sans consulter le municipal qui est propriétaire de l'église, et au moins par courtoisie, l'évêque administrateur apostolique du Tessin, la confrérie a décidé l'enlèvement du lait de chaux qui cache les fresques; elle confia le travail à un ouvrier qui, pour faire sauter la pellicule de chaux, frappa à coups de marteau comme s'il avait eu à rustiquer une dalle de pierre.

De là un désastre. Il eut été facile de l'éviter en confiant le travail à un opérateur de profession, et il n'en manque pas de très habiles en Italie.

Je ne puis rien dire de positif de la coloration primitive des peintures, car elles sont ternies par les traces de chaux; fort probablement elles étaient d'un ton clair peu accentué. La composition est excellente, bien comprise et d'un bon dessin. Elle montre comme sujets principaux: la "Présentation au Temple", l'"Adoration des Rois Mages", la "Fuite en Egypte" sous l'escorte de deux anges; un autre sujet ne peut être déterminé, étant rompu par le percement de la fenêtre.

Le peintre est inconnu; la tradition veut que ce soit Bartolomeo Suardi, dit Bramantino, architecte et peintre; les dates de sa naissance et de sa mort sont douteuses; on sait qu'il travaillait déjà en 1491 et encore en 1529. Je me suis convaincu que l'hypothèse était très vraisemblable, d'abord par une autre peinture et ensuite par diverses comparaisons.

Sur l'un des murs droits de l'abside, sont peintes à fresque en "chiaro oscuro", camaïeu, la "Présentation au Temple" et le "Mariage de la Vierge"; les compositions sont dans la manière traditionnelle: l'ensemble est un peu froid; c'est la faute des sujets. J'ai trouvé des ressemblances entre ces peintures et celles de l'"Immacolata", mais le rapprochement ne prouvait pas que j'avais affaire au Bramantino.

En quittant Lugano, après un long séjour, je me suis arrêté, comme d'habitude,



La Cathédrale de Saint-Laurent: sa façade est décorée de Prophètes et de médaillons d'Apôtres.

à Milan et je me suis mis en quête du Bramantino; il a des peintures à l'Ambrosienne, à Brera et dans diverses églises. Par fortune, j'ai observé de lui, au musée civique du Castello Sforzesco, une fresque détachée, provenant de l'église Santa Maria del Giardino et représentant "Le Christ et la Madeleine". L'analogie avec Lugano est frappante: même dessin, même aspect, mêmes attitudes calmes, mêmes couleurs de camaïeu; aussi, sans hésiter, j'attribue au Bramantino les peintures de l'"Immacolata" et celle de l'abside de Sainte-Marie-des-Anges.

Les fresques de l'abside ont été débarrassées du lait de chaux en 1892, avec soin et habileté, ce qui rend encore plus inepte le vandalisme de l'"Immacolata". Un érudit, M. Rahn, assure que sur le mur qui fait face à la "Présentation au Temple" il y a eu d'autres fresques, notamment l'"Ensevelissement de la Vierge", dont il reste quelques traces. C'est fort probable; je n'ai rien vu, cette paroi étant recouverte par des tableaux qu'il n'a pas été en mon pouvoir de faire déplacer.

J'arrive maintenant à Luini. Il est étrange que de ce peintre, qui a laissé tant de travaux en Lombardie, on ne connaisse ni le nom réel, ni les dates de naissance et de mort.

On le nomme Lupino, Luini, toujours avec le prénom Bernardino; Luini a prévalu. On pense qu'il a pu naître de 1470 à 1480 et qu'il est mort après 1533. Selon une poésie éditée à Milan en 1587, il aurait eu trois fils: Evangelista, Pietro et Aurelio, tous trois peintres. Aurelio était de

plus poète et musicien; il est mort en 1593, âgé de soixante-trois ans.

La "Passion" peinte par Luini sur le jubé de l'église Sainte-Marie-des-Anges est célèbre; à mon avis, ce n'est pas son meilleur ouvrage. La composition est trop touffue; la couleur tire sur le jaune d'une façon très voulue et peu agréable.

Mais si on considère les scènes séparément, on en trouvera d'admirables — le mot n'est pas exagéré — tels le groupe des saintes femmes et la figure de saint Jean qui, une main sur le cœur, fait son voeu au Sauveur. Bien d'autres motifs gagneraient beaucoup à être isolés; dans cet ensemble d'une centaine de figures, ils sont comme perdus.

On pense que Luini n'a mis que trois ans au plus à cet ouvrage, daté de 1529; c'est bien peu, et je suis tenté de croire qu'il a eu des aides; je voudrais que les deux grandes figures dans les écoinçons fussent d'un collaborateur: le "saint Sébastien" est lourd et rondillard, et si "saint Roch" a un beau visage, sa pose théâtrale n'est pas celle d'un saint qui a consacré sa vie à l'humanité souffrante.

Du couvent voisin, on a transporté à l'église la "Cène" de Luini; la fresque est restée sur son enduit. Elle n'a rien de particulier avec beaucoup d'autres scènes; elle a ce défaut que plusieurs apôtres, au lieu d'être attentifs aux paroles du maître, sont distraits au point que leurs voisins croient nécessaire de leur rappeler l'acte solennel qui s'accomplit.

Une "Madone avec l'Enfant et saint Jean", également apportée du couvent, est une oeuvre exquise de tendresse et de sympathie maternelle.

Les piliers des chapelles étaient peints à fresque, sans doute par Luini; il ne reste qu'une fresque montrant saint François et saint Bernardin; les autres ont été grattées; l'une a été recouverte en 1851 d'une plaque funéraire!

Lugano, de plus, conserve de Luini une fresque importante, non dans un édifice public, mais dans la villa Vedani, située près de l'église Saint-Roch. Lors de la suppression du couvent, on mit en vente les terrains et les immeubles d'une communauté de Franciscains; l'acquéreur eut la bonne fortune de se trouver ainsi en possession d'une "Crucifixion" de Luini; il la fit détacher de la muraille avec son enduit, et transporter dans le salon de sa villa, où elle est l'objet de soins particuliers.

Le Sauveur, "dal vero", de grandeur naturelle, est en croix. A ses côtés sont deux anges ailés, debout: l'un tient le calice destiné à recueillir le sang, l'autre le bâton muni de l'éponge. Plus loin et sur le même plan, à droite du crucifix, la Madone, les mains jointes; à gauche saint Jean. Jésus-Christ est d'un très beau sentiment ainsi que les deux saints. Les anges sont d'une qualité inférieure et pourraient bien être d'une autre main. La fresque est sans retouches; elle a subi quelques

avaries, mais l'ensemble n'en souffre pas trop. C'est une peinture excellente. J'ai dit que le personnage à gauche était saint Jean, d'autres écrivains y ont vu sainte Véronique; ils n'ont pas remarqué une légère barbe qui occupe le bas du visage.

Sur les motifs de la venue de Luini à Lugano, deux légendes ont cours, et la première présente une double variante.

Il aimait une jeune fille à Monza; pour la soustraire à sa recherche, la famille prit la résolution de l'emmener dans un couvent de Lugano; Luini la suivit, et c'est ainsi que Sainte-Marie-des-Anges eut sa fresque. La variante veut que Luini était à Lugano en train de peindre une fresque dans un couvent; il vit une jeune femme, l'aima, s'en fit aimer et la décida à la fuite. La religieuse prit des habits d'homme et s'en fut avec le peintre; elle vécut avec lui, préparant ses couleurs, nettoyant ses pinceaux, tout en rajeunissant son inspiration et son cœur.

L'autre légende est d'un tout autre caractère. Luini était, paraît-il, irascible et prompt au couteau; il commit en Italie "un fatto di sangue", comme l'on dit ici, et, pour éviter les poursuites, il se réfugia en Suisse, ce qui a donné naissance à un dicton répandu dans le Tessin: "Il est dommage que Luini n'ait pas assassiné douze prieurs, car, en ce cas, il y aurait par le monde douze chefs-d'oeuvre comme la "Passion" de l'église de Lugano". Je n'ai pas de motifs pour choisir entre ces histoires peut-être vraies toutes les deux.

(A suivre)



CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

- *LA PROVENCE.....oct. 4
- *LA LORRAINE.....oct. 11
- *LA TOURAINE.....oct. 18
- *LA SAVOIE.....oct. 25
- *LA PROVENCE.....nov. 1
- *LA LORRAINE.....nov. 8

*Paquebots à deux hélices.
Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

COMPLETS

Confectionnés sur votre commande à votre goût, de tissus tout laine importés et de la meilleure qualité, et suivant les derniers modèles

POUR \$10.00

Nos échantillons et modes d'automne viennent de nous arriver; vous avez votre choix parmi des milliers.

Nous garantissons le parfait ajustement.

Nous vous désirons comme clients, et avec vous tous vos concitoyens qui veulent s'habiller d'une façon à la fois économique et élégante.

Nous avons ouvert un bureau au centre même de la partie commerciale de la ville, No 11 rue St-Sacrement, et nous attendons votre visite; faites-la dès aujourd'hui.



The Dominion Co-operative Association Co. LTD.

(Capital \$1,000,000.00)

Chambre 6 et 7, 11 rue St-Sacrement, MONTREAL

Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRERES MARISTES

32 ANS DE SUCCÈS



Cette solution est un excellent fortifiant; elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne tous jours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent LUDGER GRAVEL, 22 à 28 Place Jacques-Cartier, MONTREAL

Téléphones Bell Magasins, - Main 641 Bureaux, - Main 512 Après 6 p.m. Eq 2314 Tél. Marchands 694

The Montreal Photo- Engraving Co'y

ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

Ce titre acheté de L'honorable T. Berthiaume, est la propriété de "L'Album Universel," 51, Rue Sainte-Catherine Ouest

ERNEST MACKAY, Propriétaire

C



ET atelier est installé dans le même local que l'Album Universel, au No 51, rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la rue Saint-Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "DAY", grain, etc.

Spécialité: Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir ou téléphonez, Bell Est 2145, et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

51, Rue Sainte-Catherine Ouest,
COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN
Montréal

Succursale à Québec : LEGER BROUSSEAU, 13, Rue Buade, Québec



Pour bien laver sans frotter

EMPLOYEZ
LA POUDRE

RACSO

Le contenu d'un paquet de
est suffisant pour un lavage

5 cents

EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERS

Agence générale : 1390 Boulevard St-Laurent
MONTREAL